

ANDRÉE-ANNE G. DUFOUR

Amour, suppléance et autres catastrophes



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Amour, suppléance
et autres catastrophes

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Amour, suppléance et autres catastrophes / Andrée-Anne G. Dufour

Nom: G. Dufour, Andrée-Anne, 1992- , auteure

Identifiants: Canadiana 20210069392 | ISBN 9782897836474

Classification: LCC PS8613.A226 A62 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture: Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ANDRÉE-ANNE G. DUFOUR

Amour, suppléance
et autres catastrophes



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Le divan orange

Assise sur notre immense divan orange trouvé sur Kijiji pour quelque vingt-cinq dollars, je regarde mes pieds enflés après avoir trop dansé dans des chaussures jamais portées auparavant. Roxanne, ses cheveux auburn tout défaits, me demande si je veux un autre verre, ce que je refuse, ayant déjà bu beaucoup trop de vin et de gin tonic pendant le bal. Je n'arrive pas à croire que nous avons terminé. Nous sommes enseignantes au préscolaire et au primaire.

Moi, Marie-Louise Archambault-Girard, j'ai enfin obtenu mon diplôme.

J'aurais cru que je me sentirais différente. J'ai toujours perçu la fin de mon baccalauréat comme étant l'accomplissement ultime qui ferait de moi une adulte. J'ai terminé mes études aujourd'hui, mais je ne ressens pas vraiment de différence. Avec le diplôme, j'aurais aimé avoir un petit mode d'emploi qui me donnerait des indications pour la suite. Quelque chose comme *Le petit guide de la vie adulte* ou *Comment devenir un adulte accompli en douze étapes simples*. Roxanne Auger, elle,

semble avoir reçu un exemplaire de chacun. Demain, elle déménagera avec son chum Éric à Montréal, dans son condo. Elle a déjà été engagée à l'école privée qu'elle fréquentait lorsqu'elle était petite. Elle terminera l'année d'une autre enseignante qui a quitté sa classe deux mois à peine avant les vacances, et elle est certaine d'obtenir un contrat pour l'année suivante.

En ce qui me concerne, c'est un peu moins clair. Je viens d'une région dite éloignée, mais pas assez pour qu'on s'arrache les profs qui sortent de l'université. Je ne sais pas si c'est la Petite Maison Blanche ayant résisté au déluge qui attire tous les jeunes profs au Saguenay ou la Pyramide des Ha! Ha! entièrement construite en panneaux « Cédez le passage », mais le fait est que la pénurie d'enseignants qui touche les grands centres et les (vraies) régions éloignées ne touche pas vraiment MA région. C'est donc de la suppléance qui m'attend pour la fin de l'année... et toutes les prochaines, probablement.

Mais je ne veux pas y penser tout de suite. Du moins, j'essaie de ne pas y penser.

Je lève les yeux vers Roxanne. Je la regarde se concocter un verre à base d'un fond de bouteille de liqueur de banane. Elle s'assoit à mes côtés sur le divan orange.

— Peux-tu croire que nous avons vécu dans cet appartement pendant les trois dernières années? Ç'a tellement passé vite!

Je ne peux effectivement pas y croire. Nous nous sommes rencontrées lors de notre entrée à l'université et avons emménagé ensemble l'été suivant. Roxanne vient d'une famille aisée de Montréal et a eu la chance de voir toutes ses études et son appartement payés par ses parents, même si elle avait fait le choix de quitter le nid familial pour aller à Québec. Pour ma part, mes parents m'avaient bien fait comprendre que si je choisissais d'aller à l'université à Québec au lieu de rester au Saguenay, je devrais payer mes études. Et c'est ce que j'ai fait.

Nous avons habité un quatre et demie qui pourrait être qualifié de « correct ». Même si Roxanne avait les moyens de se payer (ou plutôt de se faire payer) un appartement plus grand et plus joli, elle a accepté dès le départ ce logement des plus modestes. Nous avons pu le décorer à la hauteur de nos moyens, via Kijiji et Marketplace la plupart du temps, et je dois dire que j'ai réellement été heureuse ici.

— Allez ! S'il te plaît ! Prends un dernier verre avec moi, me supplie mon amie. Arrête de penser à ce qui s'en vient, tu y penseras demain !

Roxanne me connaît trop bien. Elle sait que je suis à la fois nostalgique de nos années ensemble et anxieuse de celles à venir.

— OK, ça va. Un dernier. Il reste du gin ? J'ai déjà mélangé assez comme ça au bal...

— Non, mais je peux te faire un Banana cocktail à la Roxanne!

— L'offre est tentante, mais je pense que je vais me contenter d'une bière.

En buvant notre dernier verre avant notre entrée dans la « vie d'adulte », nous parlons de toutes les aventures que nous avons vécues dans cet appartement. Nous nous rappelons les sorties que nous avons faites, les soirées que nous avons organisées, les vêtements que nous nous sommes empruntés au point de ne plus savoir à qui ils appartenaient, les garçons qui ont eu de plus ou moins longs passages dans nos vies respectives (surtout dans la mienne puisque Roxanne est avec Éric depuis deux ans déjà), le fait que je n'ai jamais lavé la salle de bain en trois ans et que Roxanne n'a pas touché une seule fois à l'aspirateur...

Roxanne est en train de s'endormir. C'est une situation classique. Elle souhaite toujours prendre un dernier verre lorsqu'on rentre après une soirée, mais finit inmanquablement par s'assoupir sur le divan orange. Comme d'habitude, je la couvre d'une couverture et je vais me coucher dans mon lit.

Demain, on déménage.

2

De l'autre côté du parc des Laurentides

Il y a quelques minutes, Roxanne a embarqué la dernière boîte dans le camion qui la ramène à Montréal. J'aurais cru que ça prendrait la journée, mais toute sa famille, son chum, ainsi que mes parents ont débarqué dès sept heures trente. Ça n'a donc pris que quatre heures. Mon père, Marc, du haut de ses six pieds trois pouces, est très fier de la rapidité avec laquelle les choses se sont déroulées. Heureusement que nous avons eu toute cette aide, puisque dans l'état où nous sommes levées, je doute fortement que nous ayons été aussi productives à nous deux. Ma mère, Louise (de qui je tiens la deuxième partie de mon prénom et mes cheveux bruns), a d'ailleurs soulevé mon état général.

— Franchement, tu aurais pu t'abstenir de boire, hier soir, comme tu déménageais aujourd'hui.

Un commentaire de mère.

Je pense que, normalement, n'importe quelle personne serait heureuse que son déménagement n'ait pris que quatre

heures, surtout considérant le peu de boîtes qui étaient faites. Mais pas moi. J'ai une énorme boule dans l'estomac. J'ai envie de vomir. Si nous étions dans un film, une voix hors champ dirait « C'était le début d'un tout nouveau chapitre pour Marie-Louise ». Mais nous ne sommes pas dans un film, il n'y a pas de voix hors champ et j'ai juste mal au cœur.

Malgré mon angoisse et ma tristesse de voir ma meilleure amie partir vers la vie adulte et de savoir que je ne la reverrai peut-être que quelques fois par année, ou pire, une fois par année, ou pire, jamais, je la serre dans mes bras.

— Je te promets de t'envoyer des photos et de te texter chaque jour.

Je lui dis ça comme si elle avait besoin de l'entendre, mais, en réalité, c'est moi qui ai besoin de l'entendre me répondre :

— Moi aussi, promis.

Elle prend donc place dans le camion à côté de son chum. La voiture de ses parents les suit. Le soleil brille. Je leur fais au revoir en songeant qu'une telle scène serait très clichée dans un film. Mes parents me font signe qu'il est temps que nous partions vers le Saguenay. Marc vérifie les sangles du camion une dernière fois, un geste typique de père, et c'est un départ. Je monte dans le camion avec mon père et ma mère nous suit à bord de ma voiture, affirmant que je ne suis pas en état de conduire. Je suis en état, mais tant pis si elle refuse de me croire. Je pourrai en profiter pour dormir un peu pendant que mon père conduit.

On dirait que je ne me souviens plus vraiment de l'émotion que je ressens habituellement lorsque je prends la route pour retourner chez mes parents. Normalement, il me semble que je suis contente. Ce chemin est synonyme de fête et de vacances, en général. Aujourd'hui, il est synonyme d'angoisse.

— Veux-tu aller manger du McDo à l'entrée du parc ? me propose mon père.

D'ordinaire, je dirais oui. Qu'y a-t-il de meilleur qu'un McDo sur la route ? Mais j'ai mal au cœur. Et je ne crois pas que ce soit dû à mes excès d'hier.

Je regarde les arbres défilier par la fenêtre. Je me vois dans le rétroviseur de la voiture, les cheveux bruns plus ou moins arrangés, le regard triste à travers mes lunettes un peu descendues sur le bout de mon nez. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de penser que ça ferait un très bon vidéoclip.

Ma journée entière ressemble à une vidéo de chanson triste.

— Qu'est-ce que tu as ? me demande mon père, remarquant sûrement mon air un peu abattu.

J'aimerais répondre honnêtement, mais je devrais verbaliser l'angoisse qui me tord les tripes. Et verbaliser mon angoisse, généralement, me fait réaliser à quel point je n'ai pas réellement de raisons d'être angoissée, ce qui fait augmenter mon sentiment d'angoisse.

— Rien, dis-je simplement.

Il semble se contenter de ma réponse.



Lorsque nous arrivons à la maison, mon frère de quatorze ans, Jacob, est absent. Mon père lâche quelques sacres en disant qu'il l'avait pourtant texté en partant de Québec et qu'il aurait dû être à la maison pour l'aider à décharger le contenu du camion. Je lui dis que nous pouvons facilement nous débrouiller sans lui, nous n'avons que mon lit et quelques meubles à déménager, ainsi que le divan orange que j'ai pu garder. Il paraît à moitié rassuré par ma proposition et ouvre la porte du camion. Nous sortons la plupart des meubles et les plaçons dans le garage, puis rapportons mon lit dans ma chambre.

Ai-je précisé que je retournais vivre chez mes parents «le temps que les choses se placent»?

C'est la formulation officielle qu'on a donnée à mon retour ici. «Marie-Louise revient le temps que les choses se placent pour elle.» J'ignore ce que ça veut réellement dire, puisque j'ignore quelles sont ces «choses» qui sont censées «se placer» pour moi. Est-ce qu'on parle du fait que je n'ai pas de chum? Pas vraiment d'emploi? Pas tellement d'argent? Pas d'appartement? C'est très vague. J'imagine qu'on l'explique dans le mode d'emploi de la vie adulte. Malheureusement, je ne l'ai pas reçu. J'aurais dû demander son exemplaire à Roxanne avant qu'elle parte. J'ai l'impression qu'elle en a déjà compris l'essentiel de toute façon.

Je pense sincèrement que mes parents sont contents que je revienne vivre avec eux. Mon frère n'est pas l'être humain le

plus facile à vivre et mes parents, surtout mon père, apprécient ma compagnie. C'est surtout moi qui ne sais pas trop comment vivre avec la situation.

À vingt-trois ans, je pensais que j'aurais déjà une maison, un mari (pas juste un chum : un mari) et un bébé en route. En région, ou en tout cas, dans ma famille élargie, c'est l'ordre des choses auquel on s'attend. Mes cousines, qui ne sont pas allées à l'université, ont déjà tout ça, elles. Ma petite fille intérieure n'avait cependant pas placé « avoir un baccalauréat en poche » dans ses rêves. Disons que les films de princesse que j'écoutais à six ans ne mettaient pas l'accent sur la réussite des études et la carrière. Je ne sais pas si cet accomplissement réussit à contrebalancer les aspects de ma vie moins satisfaisants, mais, une chose est sûre, je suis réellement fière d'avoir obtenu mon diplôme. Par contre, le reste de ma liste de souhaits est loin d'être sur le point de se réaliser. En même temps, je ne me sens pas malheureuse. Un peu nostalgique, sans doute, mais pas malheureuse.

Je ne sais plus trop ce que j'attends. Ce qui m'angoisse, ce n'est pas de ne pas avoir atteint mes « buts », mais plutôt de ne pas savoir quel est mon prochain objectif. Mes buts étaient assez superficiels, en réalité. Ils étaient liés à l'image que je me faisais de la vie adulte, mais il n'y a pas qu'une seule sorte d'adulte. Je dois donc me trouver de nouveaux buts d'adulte moins superficiels. En fait, je ne sais pas si le mot « superficiel » convient, mais, faute de mieux, c'est celui que j'utiliserai dans ma quête de nouveaux buts.

Amour, suppléance...

N'empêche que, pour l'instant, j'ignore quel est mon prochain objectif. Par contre, je sais que je vais commencer à faire de la suppléance dans quelques jours.

Voici donc mon nouvel objectif provisoire : commencer la suppléance et y survivre.

3

Le premier appel

Lundi matin. Début mai.

J'ai donné mes disponibilités vendredi dernier au centre de services scolaire pour pouvoir commencer la suppléance ce matin. Il paraît que, bientôt, les suppléances seront toutes attribuées par texto, mais, pour l'instant, je devrai me faire amie avec la répartitrice. Je me suis donc levée à six heures trente, je me suis maquillée, coiffée, habillée, j'ai déjeuné et j'ai fait mon lunch. Et maintenant... j'attends.

7 h 10. Aucun appel.

7 h 24. Aucun appel. J'entends l'autobus qui passe dans mon quartier pour amener les enfants à l'école.

7 h 48. Aucun appel. Je vérifie que la sonnerie de mon téléphone est activée.

7 h 59. Aucun appel. Il doit y avoir un problème avec mon dossier. Ont-ils le bon numéro ?

8 h 06. Aucun appel. Mon père passe près de moi et me voit assise toute raide sur le divan du salon, cellulaire en main.

— Qu'est-ce que tu fais ? me questionne-t-il.

— J'attends un appel de la répartitrice pour de la suppléance.

— Oui, ça, je le sais. Mais pourquoi tu fixes la télévision éteinte depuis une heure ?

Il quitte le salon sans obtenir de réponse... J'ai mal au ventre.

9 h 17. Aucun appel. Je me demande ce que je dois faire... En réalité, je suis fatiguée. Devrais-je retourner me coucher ? Et s'ils appellent ?

11 h 06. Aucun appel. Je dîne tôt, au cas où on m'appellerait et que je doive partir rapidement de la maison.

13 h 12. Aucun appel.

Je me résous à penser qu'on ne m'appellera pas. Que pourrais-je faire pour m'occuper ? Je décide de lire un livre sur la suppléance que j'ai acheté. Je l'ai déjà lu, mais on n'est jamais trop bien préparé, selon ce que Roxanne m'a dit.

Le soir, je me couche tôt pour être prête pour demain. On ne sait jamais quand le téléphone va sonner.



Mardi matin.

Je me lève, me prépare et attends. J'attends encore toute la journée. Et rien. Aucun appel. Je me dis que si je n'ai

pas d'appel demain non plus, je vais téléphoner à la dame du centre de services scolaire à qui j'ai donné mes disponibilités. Peut-être ont-elles été mal entrées dans le système? C'est possible.



Mercredi matin.

Je me lève, me prépare et attends.

7h42. Le téléphone sonne.

— Bonjour, madame Archambault-Girard, ici la répartitrice de la centrale de suppléance. Seriez-vous disponible aujourd'hui?

— Attendez, je vais vérifier.

Mais pourquoi j'ai dit ça? Pour avoir l'air d'une suppléante en demande? Je me sermonne intérieurement tout en consultant pour vrai le contenu vide de mon agenda.

— Oui, je suis disponible toute la journée.

Elle semble contente et me donne le nom de l'école avant d'ajouter:

— Vous remplacez madame Nathalie, en quatrième année. Les cours commencent à huit heures. Avez-vous le temps de vous rendre sur place ou préférez-vous que je les avertisse que vous serez un peu en retard?

Stupidement, je réponds que j'habite tout près et que je serai arrivée à temps.

J'habite effectivement tout près, en treize minutes selon mon GPS. J'ai parlé trois minutes au téléphone avec la réparatrice et, le temps que je sorte de la maison, il était sept heures cinquante. Même en roulant au-dessus des limites, je n'arriverai jamais à temps.

J'ai mal au cœur. J'ai chaud.

J'arrive finalement à l'école en pleine crise de panique (presque). Il est huit heures sept. Je sonne à la porte de l'école et me présente à la secrétaire comme la remplaçante de madame Nathalie. Heureusement, on dirait que les classes ne sont pas commencées puisque les élèves sont encore dans le corridor à changer de chaussures.

— Je commençais à me demander si vous alliez arriver, lâche-t-elle, l'air inquiète. Mais, je comprends, c'était un appel de dernière minute. Madame Nathalie a appelé ce matin pour dire qu'elle était malade, donc il n'y a rien de planifié pour la journée.

Elle m'indique où trouver la classe et m'informe que madame Sophie, l'autre prof de quatrième année, pourra probablement m'aider.

J'entre dans la classe en catastrophe. Je me tourne vers les élèves, le manteau sur le dos et le sac sur l'épaule, et réalise alors qu'ils doivent voir la panique dans mon visage. Je dis précipitamment :

— On fait la routine habituelle. Laissez-moi deux minutes pour arriver, lisez un livre et je vous reviens.

Les élèves n'ont pas en tête de faire la routine habituelle. À moins que la routine habituelle ne soit la suivante : parler fort, se lever pour aller jaser avec un élève à l'autre bout de la classe et lancer des choses. Je pensais que les élèves ne lançaient des choses que dans les films. Ça ne m'est jamais arrivé pendant mes stages. Je lâche d'une grosse voix :

— J'ai dit : la routine habituelle.

Je réussis à avoir un impact sur quelques élèves, mais la majorité continue de parler. L'élève le plus près de moi me regarde.

— Mais c'est quoi ton nom, madame ? me demande-t-il.

J'ai oublié de dire mon nom. Une erreur de débutante, évidemment. Je me rappelle un truc qu'une suppléante a fait pendant mes stages et je dessine rapidement un « bonhomme pendu » au tableau afin de leur faire deviner mon nom. Je laisse tomber l'idée de la routine habituelle. Leur routine habituelle est déjà bouleversée par ma présence, de toute façon.

— Si tout le monde se tait, vous pourrez essayer de découvrir les lettres de mon prénom.

Ça fonctionne. Un élève lève la main, mais il commence à parler avant même que je ne l'interpelle :

— Elle est où, madame Nathalie ?

— Je ne sais pas. Elle devait se faire remplacer aujourd'hui, donc je serai là toute la journée.

Un autre élève demande, sans lever sa main :

— Mais elle va être là demain ? C'est parce que demain on a une activité spéciale, si c'est une remplaçante, elle ne saura pas qu'on a une activité spéciale.

— Je suis désolée, je ne sais pas pour demain. Mais, aujourd'hui, c'est moi, et j'aimerais qu'on tente de découvrir mon prénom ensemble, OK ?

Le même élève, toujours sans lever la main, ajoute :

— Tu sais-tu qu'on a une période d'éduc à la quatrième période ?

— Non, je l'ignorais... On va regarder l'horaire de la journée ensemble tantôt, tout de suite après avoir trouvé mon prénom. Ça vous va ?

Ce jeu de questions et de réponses dignes d'une partie de ping-pong va m'achever si je n'y mets pas un terme rapidement.

— Comment tu t'appelles ? demandé-je au jeune curieux.

— Jordan.

— Eh bien, Jordan, la prochaine fois que tu veux parler, ce serait bien que tu lèves la main.

Je me tourne vers le tableau pour enfin commencer le jeu quand Jordan, encore sans lever sa main, me dit que d'habitude c'est lui le « petit prof substitut » quand madame Nathalie est absente. S'ensuit une longue série de protestations de la part de tous les autres élèves de la classe. Jordan n'est visiblement

pas le substitut de madame Nathalie. Vingt-cinq élèves viennent de me crier que ce n'est pas lui, et j'ai tendance à les croire.

Je finis par reprendre le contrôle et ramener leur attention vers le tableau, où je souhaite leur faire découvrir mon prénom. Il est huit heures dix-neuf et je suis déjà à bout de souffle. Si c'est à ça que ressembleront toutes mes suppléances jusqu'à la fin de l'année, je ferais bien de brûler mon diplôme tout de suite.

Un premier élève lève la main pour tenter sa chance avec une lettre. Il nomme la lettre *H*. Des élèves s'insurgent :

- Tu nous fais perdre une lettre !
- Personne n'a de *H* dans son prénom !

Une petite fille nommée Charlie se met ensuite à protester que ce n'est pas vrai que personne n'a de *H* dans son prénom. Je reprends le contrôle et l'élève suivant nomme la lettre *E*, ce qui est une lettre payante. Le *A* est ensuite nommé, puis le *I*, et rapidement les élèves trouvent le « Marie ». Puis, « Louise » est finalement trouvé, ce qui met fin à la recherche. Mon jeu de devinette se termine après quelques minutes seulement. Il est huit heures vingt-sept. La journée va être longue.

Puis, une élève lève la main et me pose LA question :

- Qu'est-ce qu'on fait, aujourd'hui ?

Comme je n'ai pas de réponse à lui donner, je demande au groupe de s'occuper le temps que je planifie la journée en

allant voir madame Sophie dans la classe d'à côté. La secrétaire m'a dit qu'elle pourrait certainement m'aider, je vais en profiter.

Avant que je sorte de la classe, Jordan lève la main (ce qui est plutôt étonnant). Heureuse de voir qu'il a amélioré son comportement à la suite de ma remarque, je lui donne la parole. Ses yeux s'illuminent.

— Madame Marie-Louise, est-ce que tu as chaud ?

Sur le coup, je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Par contre, il a raison, j'ai chaud. Vraiment chaud. Mais pourquoi le sait-il ? Puis, un coup d'œil vers mes vêtements et je comprends. Des ronds de sueur ont poussé sous mes bras, qu'on peut très bien voir en raison du mauve très pâle (mais pas tout à fait lilas) de ma chemise. Je me souviendrai d'éviter les couleurs laissant percevoir la sueur... Malheureusement, comme j'ignore où sont les toilettes et que je ne peux m'absenter de ma classe très longtemps, impossible de remédier à ce problème immédiatement. La sueur devra attendre.

Les élèves chuchotent, certains rient un peu et d'autres expliquent à l'élève à côté d'eux la remarque de Jordan. Ce dernier a l'air fier de son coup. J'essaie de ne pas paraître trop déstabilisée et je sors de la classe sans rien dire. Il ne s'agit probablement pas de la meilleure stratégie, mais je n'en trouve pas d'autres.

Je me rends à la classe de madame Sophie et cogne à la porte, même si elle m'a vue arriver et semble se demander qui je suis. Elle m'invite à entrer et je constate que ses élèves

sont silencieux, pour la plupart en train de lire (ou de ne rien faire). Je lui explique la situation: je n'ai rien de prévu pour la journée. Je sens une certaine irritation dans sa voix, mais elle vient avec moi dans la classe de madame Nathalie et m'aide à planifier la journée. Comme les deux enseignantes travaillent les mêmes notions, elle sait où les élèves en sont dans leurs cahiers de mathématiques, de français et d'univers social. Elle repart en me souhaitant bonne chance, tout en me faisant un petit regard de reproche. Elle aurait probablement voulu que je m'organise toute seule, mais du haut de mes douze minutes d'expérience en suppléance, je ne vois pas trop comment j'aurais pu faire. Même si j'en connais encore peu sur le monde de la suppléance, j'ai déjà entendu que ce n'était pas tous les enseignants qui étaient heureux d'aider les remplaçants dans le besoin... Cette rumeur semble vraie.

Le reste de l'avant-midi se déroule relativement bien, même si je ne réussis jamais à atteindre le silence complet. L'heure du dîner arrive enfin. Je réalise que je ne suis pas allée aux toilettes de tout l'avant-midi et que je ne sais pas où est la salle du personnel. Lorsque je trouve les toilettes, je remarque que ma chemise est tachée par des ronds de sueur très apparents. À ce stade, je ne peux que remettre du déodorant en espérant de pas avoir senti la transpiration toute la matinée. En sortant de la salle de bain, je m'informe auprès d'une enseignante que je croise et repère finalement la salle du personnel, où plusieurs autres enseignants sont déjà assis.

Je suis complètement épuisée. Qui aurait cru que la suppléance serait aussi exigeante? Dès que je m'installe à une table, une enseignante se tourne vers moi.

— Tu es qui, aujourd’hui ?

— Pardon ?

— Tu es qui ? Tu remplaces qui ?

— Ah ! Marie-Louise Archambault-Girard. Je remplace madame Nathalie, en quatrième.

— Tu es nouvelle ? me demande-t-elle. C’est la première fois que je te vois ici.

— Non, non. Ça fait déjà quelques années que j’ai fini mon bac. J’ai travaillé à Québec avant de revenir en région.

Mais pourquoi ai-je menti ? Suis-je gênée d’avouer qu’il s’agit de ma première journée de suppléance à vie ? Probablement. Mais quelle idée de m’inventer de l’expérience que je n’ai pas !

— Tu es allée à quelle université ? poursuit la même enseignante. Laval ? Ma nièce a obtenu son diplôme il y a trois ans. Tu la connais peut-être.

Je réponds précipitamment que je ne la connais pas, réalisant trop tard qu’elle ne m’a pas dit son nom. J’ajoute que je n’ai rencontré personne venant de la région pendant mon bac et que, de toute façon, j’étais plutôt timide et que j’étudiais la plupart du temps.

Me voilà qui m’invente une personnalité, maintenant. Je ne suis pas timide du tout. Et je suis sortie au moins deux fois par semaine pendant pratiquement tout mon baccalauréat. Qu’est-ce que je suis en train de faire ? Mes angoisses parlent pour moi.

L'enseignante doit me trouver bizarre puisqu'elle retourne vers ses collègues pour discuter. Elle doit se dire qu'elle a fait sa bonne action de la journée en tentant de rendre une jeune suppléante à l'aise, mais que je ne suis pas facile d'approche. Je finis rapidement mon lunch et retourne en classe. Il me reste cinquante-trois minutes à perdre avant de recommencer les cours. Je réalise que j'aurai ensuite soixante minutes à perdre avant que les élèves ne reviennent en classe, puisqu'ils ont de l'éducation physique. Merci, Jordan, de m'en avoir fait part.

Je consulte mes messages textes et me fais la réflexion que Roxanne ne m'a pas vraiment contactée depuis le déménagement. Je lui écris pour lui dire que je fais aujourd'hui ma première journée de suppléance. Elle me répond un *emoji* de pouce. C'est tout? Je rédige ensuite un long message où je décris mon avant-midi plutôt difficile.

Roxanne : Tu vas t'habituer, c'est pas mal toujours comme ça, la suppléance.

Elle sait de quoi elle parle. Depuis notre première année, chaque fois qu'elle retourne à Montréal pour les congés d'été ou de la mi-session, elle est appelée pour en faire.

Elle ne m'avait pourtant jamais dit à quel point ça pouvait être difficile. Est-ce qu'elle savait que ça m'angoisserait? Probablement. Par contre, je ne sais pas si ça me sert ou si ça me nuit, actuellement.

Elle vient de m'envoyer un autre message.

Roxanne : Je t'écris plus tard ! Je dîne avec mes nouvelles collègues et je ne veux pas avoir l'air impolie.

Est-ce que notre amitié des quatre dernières années a déjà été jetée aux oubliettes ? Je suis soudainement triste. J'ai hâte que la journée se termine.

Je passe les deux heures suivantes à regarder mon Facebook et à chercher sur Internet des activités de dernière minute que je pourrais utiliser en suppléance. Soudainement, telle une tornade, les élèves entrent en trombe dans la classe avec un enseignant d'éducation physique à leur trousse.

— Jordan, belle période pour une fois. Émilie, n'oublie pas ton linge d'éducation physique pour le prochain cours. Mickaël, baisse le volume, tout le corridor peut t'entendre.

Je connais ce prof. Où l'ai-je déjà vu ? Il est plutôt grand, athlétique et a des yeux noisette très charmants. Il pose les yeux sur moi. Son regard m'indique clairement qu'il a aussi l'impression de me connaître.

— Marie-Louise ? Wow ! Je suis content de te voir. Tu as fini ton bac ? Tu es de retour en région ? Ça fait un bout !

— Euh, oui, oui, ça fait longtemps...

Nous nous connaissons, c'est certain. Mais je n'arrive pas à me souvenir d'où.

— Tu ne te souviens pas de moi, on dirait, lâche-t-il en riant, remarquant sans doute mon malaise.

— Euh... En fait, je sais que je te connais. Je ne sais simplement plus ton nom, ni d'où on se connaît. Donc je me souviens de toi, mais rien à propos de toi.

J'ai sûrement l'air très confuse... et stupide.

— Je m'appelle Mathieu. Mais, pour le reste, je ne t'aiderai pas ! me lance-t-il avec un regard entendu.

Mathieu... Son nom est beaucoup trop commun pour que je puisse l'associer à quoi que ce soit facilement. Je connais au moins dix garçons du nom de Mathieu. Prof d'éducation physique... Il doit y avoir un lien avec l'université. Ou le bar de l'université. Je vais texter Roxanne plus tard.

Le mystérieux (pas tout à fait) inconnu quitte finalement la classe. Je ne sais pas d'où je le connais, mais au moins mon malaise s'atténue.

La dernière période se déroule plutôt bien. Je finis même par trouver Jordan assez drôle. Puisque ç'a somme toute été une belle journée, j'accorde aux élèves une vingtaine de minutes libres à la fin de la période. Je rédige un compte rendu détaillé pour madame Nathalie et j'y accroche ma carte avec un trombone. Je ne suis pas certaine de la pertinence de lui laisser ma carte, car on m'a dit que les enseignantes ne pouvaient pas demander des suppléantes en particulier. Mais comme j'en ai fait faire mille sur un site Internet, ça ne coûte pas cher d'essayer.

En sortant de la classe, Mathieu me trotte dans la tête. Je me demande vraiment pourquoi il semble me connaître aussi bien, alors que j'ignorais même son prénom.

Je descends ensuite au secrétariat pour aviser la secrétaire que j'ai terminé ma journée. Elle me demande le nombre de minutes que j'ai faites. Je ne sais pas du tout de quoi elle parle.

Je réponds que j'ai assuré les périodes 1, 2, 3 et 5. Sans lever les yeux, elle me dit que ça fait deux cent quarante minutes. J'ai l'impression d'avoir fait une gaffe et de l'avoir irritée. Il va falloir que je demande à Roxanne de m'expliquer cette histoire de minutes.

En retournant à la maison, la nostalgie me reprend. Je rentre chez mes parents, pas à mon appartement avec Roxanne, où je pourrais la questionner sur Mathieu et sur les minutes en soupant au Kraft Dinner sur le divan orange. Nous avons évidemment une table dans notre toute petite cuisine, mais nous mangions pratiquement toujours sur le divan. Beaucoup plus convivial pour discuter. Et pour écouter des séries.

Penser à Roxanne me fait réaliser que je n'ai pas vraiment d'autres personnes à qui me confier. Je n'ai plus trop d'amis dans la région. Je les ai pas mal négligés lorsque j'ai déménagé à Québec et, peu à peu, j'ai fini par être gênée de les contacter lorsque je venais passer du temps chez mes parents.

Eh bien voilà! Je viens de me trouver un nouveau but: me faire des amis. J'espérais me trouver un objectif à plus long terme et un peu plus « adulte » (se faire des amis sonne comme le désir d'un enfant qui commence la maternelle), mais celui-ci fera l'affaire pour l'instant.

Très satisfaite de mon nouvel objectif, je rentre finalement à la maison en oubliant (un peu) ma journée qui n'a pas été des plus reposantes.

4

Les vieux et les nouveaux amis

Au souper, je raconte ma journée à ma famille, et plus particulièrement mon arrivée à l'école, qui m'a semblé catastrophique.

— Tu capotes pour rien ! Un gars de ma classe a déjà fait pleurer une suppléante en lui disant qu'elle était grosse, lâche mon frère entre deux bouchées de pâté chinois.

C'est vrai, au moins, je n'ai pas pleuré, et aucun élève n'a été méchant à ce point avec moi. Ç'aurait pu être pire. Je me sens un peu mieux.

Qui aurait cru que mon petit frère aurait les mots justes pour diminuer mes angoisses ?

Une fois le souper terminé, je m'installe sur le divan et dresse une liste des amis que j'avais lorsque j'étais au cégep. Grâce à Facebook, j'arrive à savoir ce que font ces personnes maintenant et, surtout, si elles habitent encore dans la région. J'arrive à la conclusion qu'il y a trois personnes avec qui je pourrais entrer en contact : Isabelle, Anne-Marie et Samuel.

J'écris à Isabelle en premier en lui expliquant que je suis de retour au Saguenay et que, même si ça fait longtemps que nous ne nous sommes pas parlé, j'aimerais qu'on puisse se voir pour prendre un café ou une bière, ou n'importe quoi. J'ai connu Isabelle à ma première année de cégep. Nous avons beaucoup de cours en commun en sciences humaines et nous nous mettions régulièrement en équipe lorsqu'il y avait des travaux à faire. Notre amitié dépassait cependant le cadre scolaire et nous sortions souvent dans les bars et faisons toutes sortes d'activités ensemble. Elle me répond rapidement. Ce ne sera pas possible puisqu'elle habite maintenant à Trois-Rivières. Ce n'était pas affiché sur son Facebook, malheureusement. Elle me dit cependant que je suis la bienvenue si je passe dans le coin.

J'espère avoir plus de chance avec Anne-Marie. Elle était ma collègue dans un café où j'ai travaillé pendant trois ans, de la fin de mon secondaire jusqu'à mon entrée à l'université. J'ai beaucoup aimé travailler avec elle. Souvent, lorsqu'on finissait notre journée, nous allions prendre un verre (jamais un café, nous en buvions assez!) ou nous nous invitons à souper. Elle étudiait alors pour devenir technicienne en travail social. Je lui écris à peu près la même chose qu'à Isabelle. Elle ne me répond pas tout de suite.

J'écris finalement à Samuel. Je le connais depuis le secondaire, mais nous sommes réellement devenus amis au cégep lors d'un cours d'éducation physique. Nous devons choisir un sport parmi les options proposées et j'avais opté pour le badminton en me disant que ce serait relax. Je me suis retrouvée en équipe avec Samuel, pour qui le badminton était un

sport très sérieux. Il avait joué dans l'équipe de notre école au secondaire et avait pour but d'intégrer celle du cégep. Malheureusement pour lui, mes habiletés dans ce sport étaient limitées et je le freinais un peu (beaucoup) dans ses élans sportifs. Nous avons tout de même développé une belle complicité, mais nous nous sommes perdus de vue au début de l'université. Il était à l'Université de Sherbrooke en kinésio-
logie et moi, à l'Université Laval. Nous avons tenté quelques fois de nous voir, mais nous n'étions jamais dans la région au même moment et nous avons fini par abandonner.

Pendant un certain temps, la plupart de nos amis ont cru que nous étions ensemble, probablement parce qu'on se chicanait toujours comme un vieux couple, mais il ne s'est jamais rien passé entre nous. Même pas une fois. Même pas soûls. Et même pas au chalet! Pourtant, nous avons souvent fait la fête ensemble. Il m'invitait pour me présenter ses amis, mais aucun d'eux ne m'approchait, croyant que j'étais la blonde de Samuel, ou en tout cas sa fréquentation.

Ses amis!

Voilà! Je viens de comprendre d'où je connais Mathieu. C'est un ami de Samuel! Je l'ai vu à quelques reprises dans des *partys*, mais je ne lui ai jamais vraiment parlé sans être affectée par l'alcool. Je crois qu'il était déjà à l'université lorsque nous étions au cégep, mais il était présent dans nos soirées lorsqu'il était de passage dans la région.

Cette illumination me fait changer le message que je m'apprêtais à envoyer à Samuel. Au lieu de lui écrire un peu

la même chose qu'à Isabelle et à Anne-Marie, je lui dis que j'ai croisé son ami Mathieu aujourd'hui dans une école et que ça m'a fait penser à lui.

Il me répond presque aussitôt. Apparemment, Mathieu lui a aussi dit qu'il m'avait vue. Et il a trouvé très drôle que j'ignore qui il était. Je réponds à Samuel que ça m'a pris quelques heures pour me rappeler le lien qui nous unissait, mais que ça m'est revenu. Samuel veut bien qu'on se voie la fin de semaine prochaine. Il est de retour en région depuis un an et a ouvert un gym de CrossFit près du centre-ville. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter et clavardons un moment sur Facebook avant que je lui annonce que je dois aller me coucher puisqu'il est possible que je travaille demain. Il me souhaite bonne chance, précisant qu'il me trouve courageuse de faire de la suppléance.

Juste avant de m'endormir, je me rends compte que Roxanne ne m'a jamais réécrit et que j'ai aussi oublié de la texter pour lui poser des questions en lien avec les minutes de travail. Je devrai tenter d'éviter qu'on ne s'éloigne trop et qu'on se perde de vue. Notre amitié m'est trop précieuse.



Le lendemain matin, lorsque je me lève à six heures trente, je vois qu'Anne-Marie m'a répondu. Je ne lis pas son message tout de suite et j'entame ma routine afin d'être prête si jamais une école a besoin de moi aujourd'hui.

À sept heures treize, mon téléphone sonne. Un avant-midi de suppléance m'attend. La répartitrice me donne le nom de l'établissement et de l'enseignante. Je remplace au préscolaire

dans une école plutôt près de chez moi. Je vais donc pouvoir arriver avec un peu d'avance et prévoir la journée si l'enseignante ne m'a pas laissé de plan pour l'avant-midi. J'adore le préscolaire ! J'y ai fait mon deuxième stage et j'ai beaucoup appris auprès d'une enseignante que j'ai sincèrement adorée.

En arrivant à l'école, la secrétaire m'indique la classe où je dois me rendre. Une petite affiche annonce : Les amis de madame Christine, préscolaire (quatre ans). Le local est tout petit, tout comme les meubles qui s'y trouvent. J'ai une planification : routine du matin, lecture d'une histoire, récréation et activité. Une pile de feuilles se trouve à côté de la planification, avec l'activité en question. Les élèves doivent découper des images et les regrouper par catégorie : des fruits et des légumes, des animaux et des sports. C'est assez simple. J'ai l'impression que je vais passer un bel avant-midi.

L'enseignante m'a précisé que je devais aller chercher les élèves à la porte lorsque la cloche allait sonner. Je m'y rends donc en réalisant que j'ignore qui ils sont ! Je demande à une enseignante quel est le groupe de madame Christine.

— Aucune idée ! répond-elle en haussant les épaules. Je suis aussi une suppléante !

Décidément, ce ne sera pas simple. Je pars en quête d'une enseignante qui saurait m'indiquer quel est mon groupe, mais il semble que nous soyons plusieurs suppléantes à la recherche de nos enfants ce matin. Finalement, une fillette m'approche en me demandant si je remplace madame Christine. Alléluia ! J'ai trouvé mon groupe et je peux me

rendre à la classe. Une fois les élèves entrés, je me place devant eux, alors qu'ils sont tous assis sur le tapis au centre de la pièce :

— Je vais être avec vous cet avant-midi seulement et je ne vous dis pas mon nom ! Je vais vous laisser le deviner.

J'entame mon jeu de bonhomme pendu, lequel m'a bien aidée (si on peut dire), hier. Je sens toutes les petites paires d'yeux m'observer. Il règne dans le local le silence le plus complet pendant presque une minute, c'est-à-dire une éternité en maternelle quatre ans. Puis, finalement, un élève lève la main :

— Madame... C'est parce qu'on sait pas écrire, nous.

Je me sens rougir. Quelle idiote je fais ! Moi qui me suis cru en plein contrôle de la situation ce matin. Ils ont quatre ans ! C'est sûr qu'ils ne savent pas écrire...

Je m'excuse auprès des élèves et leur dévoile mon nom sans attendre, dans l'espoir de passer au programme de la journée. C'est la dernière fois que j'utilisais ce jeu stupide.

Un autre petit homme lève la main :

— Est-ce que tu vas être là toute la journée ?

— Non, comme je l'ai dit, je vais être là seulement cet avant-midi. Avant le dîner.

— Est-ce que tu vas revenir demain ?

— Je ne crois pas. Mais, on ne sait jamais, peut-être qu'on se reverra avant la fin de l'année !

Une fillette avec de belles lunettes roses lève la main à son tour :

— L'amie de ma mère s'appelle Marie-Louise.

— L'amie de ta mère doit être très gentille, alors ! lui dis-je, tout sourire.

— Non, pas vraiment.

Ouch ! Je devrai faire mes preuves auprès de cette petite fille, apparemment.

Une fois les présentations faites (et mon échec retentissant oublié), le début de la journée se passe plutôt bien. Après la récréation, j'entreprends d'expliquer aux élèves l'activité qu'ils doivent faire. Il y a plusieurs étapes : découper, associer les bonnes images aux bonnes catégories et les coller. Même si, dès le départ, j'ai précisé aux élèves de ne pas découper avant que j'en aie donné la consigne, plusieurs ont déjà commencé. Je les informe ensuite que je veux valider leur travail avant qu'ils ne collent les images. Évidemment, plusieurs s'exécutent avant que je ne sois venue vérifier et ont de multiples erreurs.

Ça leur apprendra à ne pas écouter...

J'indique aux plus rapides qu'ils peuvent colorier les dessins de l'activité en attendant que tout le monde ait fini, mais plusieurs élèves qui n'ont pas terminé cessent ce qu'ils font pour colorier eux aussi. J'avais oublié à quel point il faut procéder par étapes avec les élèves du préscolaire.

À la fin de la journée, je vais au secrétariat et, sans hésiter, j'indique à la secrétaire combien de minutes j'ai effectuées.

— Je les calcule moi-même et les rentre dans le système, m'informe-t-elle avec un sourire. Vous n'avez pas besoin de me les dire.

Apparemment, les écoles ne fonctionnent pas toutes de la même façon. Une autre chose que je ne savais pas. À ce rythme, je n'ai d'ailleurs pas l'impression de savoir grand-chose.

De retour chez moi, je pense enfin à regarder le message qu'Anne-Marie m'a écrit. J'étais en train d'oublier que je souhaite me faire des amis. Je dois être plus assidue ! Elle m'a répondu qu'elle est bien contente d'avoir de mes nouvelles et m'invite à venir prendre un verre chez elle ce soir, si ça me va. J'accepte immédiatement. Elle me donne son adresse et me précise que sa blonde sera aussi présente. Bien que surprise qu'elle ait une copine, je lui assure que j'ai bien hâte de la rencontrer.

En y réfléchissant, je me rends compte qu'il est vrai que je n'ai jamais vu Anne-Marie avec personne, garçon ou fille, lorsque nous étions au cégep. Mais je pense que j'avais tenu pour acquis qu'elle devait être hétérosexuelle. Je me trouve un peu stupide, avec le recul, moi qui souhaitais toujours lui présenter des garçons. Ironiquement, je pense lui avoir déjà présenté Samuel comme un potentiel prétendant. Je suppose qu'elle était trop polie ou mal à l'aise pour m'avouer que les garçons ne l'intéressaient pas.

Je finis de dîner, puis j'attends de voir si on m'appelle pour l'après-midi. Y a-t-il des appels de dernière minute

l'après-midi comme il y en a le matin ? Probablement, mais certainement moins nombreux. Finalement, mon téléphone reste muet.

Je texte Roxanne pour lui dire qu'elle me manque. Elle ne me répond pas tout de suite, elle doit sans doute être en classe. Comme je n'ai rien de mieux à faire, je décide d'aller au Costco avec ma mère qui ne travaille pas cet après-midi. Elle est secrétaire dans un bureau de chiropractie et elle a toujours deux après-midi de congé par semaine.

Entre un paquet de papier de toilette gigantesque et une boîte de cent vingt-quatre barres tendres, ma mère me pose des questions :

— Puis, ma chouette, aimes-tu ça, la suppléance ? Est-ce que ça correspond à l'idée que tu t'étais faite de ton métier ?

— Bof, je ne sais pas. J'avoue qu'en deux jours, je n'ai pas vraiment eu l'impression d'enseigner grand-chose, mais on verra... C'est tout nouveau.

— J'imagine que ça doit être différent de ce que tu as vu dans tes stages...

— Tu n'imagines pas à quel point ! Mais ce n'est pas grave, je pense que je vais finir par aimer ça quand je vais être un peu plus habituée.

— Je te le souhaite, après tellement d'études, ce serait dommage.

— Oui, c'est vrai...

Elle s'arrête ensuite devant un kiosque de dégustation. La dame fait goûter des hors-d'œuvre et ma mère semble être le public cible, car, au lieu de fuir les lieux rapidement avec la bouchée en main, elle écoute tout son discours.

— Ces bouchées sont absolument délicieuses! Marie-Louise, viens goûter! Sont-elles sans gluten? Nous soupçons souvent avec ma sœur Nicole, d'ailleurs, Marie, tu devrais téléphoner à ta cousine Cassandra, toi qui te plains de ne plus avoir d'amis dans la région, et Nicole est intolérante au gluten. La maladie des céréales, qu'ils appellent.

Est-elle en train de raconter ma vie à la dame des dégustations et de me proposer de devenir amie avec ma cousine qui n'a pas encore fini le secondaire?

— Nicole a la maladie coéliqua, maman... Et Cassandra a dix-sept ans...

Aller au Costco avec ma mère a toujours été une aventure. Ce n'est pas pour rien que mon père repousse constamment cette obligation et s'évade habilement de ces sorties en prétextant des réparations qui ne peuvent tarder dans la maison ou un de ses frères qu'il doit aller aider.

Comme ma mère achète presque tous les produits en dégustation et discute avec toutes les dames au comptoir de dégustation, nous terminons notre magasinage presque deux heures après notre arrivée au magasin avec un panier rempli à ras bord et une facture salée. Une histoire qui se répète chaque fois qu'on met les pieds au Costco. En remplissant la voiture des denrées, je repense à notre conversation (pas celle

sur les intestins de ma tante, mais celle sur la suppléance). Et si je ne m'habituais pas? Il est possible que je n'aime jamais la suppléance. Pourrai-je vivre deux ou trois ans à ce rythme? À attendre constamment qu'on m'appelle, à ne pas connaître le nom des élèves, à ne jamais savoir où sont les toilettes? Il ne faut pas trop que j'y pense, mais j'espère décrocher rapidement un contrat qui me permettra d'avoir un « pied-à-terre » dans une école. Même s'il s'agissait d'un tout petit contrat, je pense que ça m'aiderait à vivre avec l'instabilité de la suppléance.

Après avoir soupé avec mes parents et Jacob, je me dirige chez Anne-Marie. Elle habite un appartement près de chez moi. Ça me prend à peine cinq minutes en voiture, j'aurais pu y aller à pied. En arrivant, je me rends compte que je suis stressée. Ça fait vraiment longtemps que je ne l'ai pas vue, au moins deux ans. Je monte les marches qui mènent à son appartement et j'ai une boule dans l'estomac. Je pense que je ne serais pas plus nerveuse si j'allais à un *blind date*. Je cogne et une fille qui n'est pas Anne-Marie ouvre la porte. Elle a les cheveux très rouges et des tatouages de personnages de Disney, dont le chat d'*Alice au pays des merveilles*, recouvrent entièrement son bras droit. Elle me salue avec un grand sourire :

— Tu dois être Marie-Louise? Anne-Ma m'a parlé de toi. Entre! Je suis Katherine.

Je la suis à l'intérieur sans dire un mot. Anne-Marie se présente devant moi avec un verre de vin à la main et me donne des becs sur chaque joue. Elle n'a pas du tout changé. Elle a toujours les cheveux aussi noirs, et bien que je ne sois

moi-même pas si grande, je la dépasse de presque une tête. J'avais oublié à quel point elle était petite, n'atteignant même pas les cinq pieds.

— Marie-Louise! Je suis vraiment contente de te voir! Je te présente ma blonde, Katherine.

Je n'ai pas encore parlé et je devrais vraiment dire quelque chose. Je dois commencer à avoir l'air folle à me taire comme ça...

— Je suis contente de te voir aussi, Anne-Marie, finis-je par articuler. Ça fait tellement longtemps! J'espère que ce n'était pas trop bizarre que je te recontacte après tout ce temps.

Anne-Marie éclate de rire.

— Bien sûr que non! Ça me fait plaisir de t'accueillir chez moi.

Après m'avoir servi un verre de vin, elle m'invite à m'asseoir au salon. Nous commençons à discuter et elle me dit qu'elle est technicienne en travail social au centre jeunesse de la région. Elle fait aussi des cours du soir à l'université pour poursuivre sa formation et obtenir, un jour, son baccalauréat en travail social.

Sa blonde est coiffeuse dans un salon sur la rue Racine, artère principale du centre-ville saguenéen. Je sais de quel endroit elle parle, puisqu'il s'agit du salon où ma mère va tous les mois faire cacher le gris qui pointe à la racine de ses cheveux bruns. Comme le monde est petit au Saguenay, elle sait très bien qui est ma mère. Sa coiffeuse est sa voisine de chaise au salon.

— Et toi? me demande Anne-Marie. Tu fais quoi depuis que tu es revenue? As-tu une job?

Je lui raconte tout ce qu'il y a à raconter, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Et la question qui tue! As-tu quelqu'un dans ta vie?

— Eh non! Ma vie amoureuse n'est pas plus palpitante que ma carrière, dis-je dans un soupir. Mais vous? Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble?

— Deux ans et demi, répond Katherine.

— Deux ans, lâche Anne-Marie en même temps.

Oups... elles ne semblent pas s'entendre!

Les filles se regardent en riant et m'expliquent qu'elles se sont fréquentées très longtemps avant de décider qu'elles étaient un couple. Katherine compte donc le temps de leur relation depuis leur premier rendez-vous et Anne-Marie depuis la date où elles ont réellement décidé d'être en couple.

Une question me titille et je ne peux m'empêcher plus longtemps de la poser:

— Anne-Ma, quand on était au cégep, pourquoi tu ne m'as jamais dit d'arrêter de te présenter des gars? Il me semble avoir beaucoup insisté pour que tu ailles prendre un verre avec Samuel à un certain moment... Ça ne m'aurait pas dérangée. Ça n'aurait absolument rien changé pour moi. J'espère que tu le sais et que je ne t'ai jamais fait sentir le contraire...

— Ben, à ce moment-là, je savais que je n'étais pas vraiment intéressée par les garçons, mais ce n'était pas si clair que j'étais intéressée par les filles non plus. J'avais un cheminement à faire dans ma tête avant de le dire à voix haute. Et non, tu ne m'as jamais fait sentir que ç'aurait pu te déranger. C'est plutôt moi, je pense, que ça dérangeait à cette époque.

— Je comprends... Ça devait être lourd, quand même.

— Tu n'as pas idée! Mais ce n'est pas grave, je te jure que je ne t'en veux pas. Tu ne pouvais pas savoir ce que je ne savais pas moi-même, de toute façon.

Je réalise qu'elle a dû vivre toute une gamme d'émotions que j'ignorais complètement pendant les années où nous étions amies. Même si elle me dit que ce n'est pas grave, j'avoue me sentir un peu coupable de ne rien avoir vu ou senti. J'étais probablement trop centrée sur moi-même et mes problèmes pour voir que d'autres pouvaient en avoir aussi. On oublie souvent à quel point nos problèmes sont parfois futiles. Je tenterai de m'en souvenir.

La soirée passe vite et j'ai beaucoup de plaisir à renouer avec ma vieille amie. Nous ressassons nos histoires du cégep et discutons des collègues que nous avons du temps où nous travaillions au café. Anne-Marie semble au fait de tout ce qui est arrivé à tout le monde, alors que je ne semble au courant de rien du tout. Katherine est vraiment drôle et a une bonne écoute. Des qualités qui lui sont certainement très utiles dans son métier de coiffeuse! Les commentaires qu'elle fait sont toujours justes et pleins d'humour. Elle nous raconte d'ailleurs

des histoires qui lui sont arrivées au salon où elle travaille et nous parle de certaines clientes parfois un peu trop à l'aise dans les sujets qu'elles choisissent d'aborder. Je ris beaucoup, même si j'ai un peu peur que certaines anecdotes concernent ma mère...

Bref, cette soirée me fait le plus grand bien !

Nous terminons rapidement deux bouteilles de vin et je réalise qu'il est déjà tard. Je ne suis décidément pas en état de conduire. Je prends la sage décision de marcher jusqu'à chez moi et, demain matin à la première heure, je passerai chercher ma voiture au cas où je serais appelée à faire de la suppléance. Nous sommes jeudi, après tout, et il semble que les vendredis soient les jours les plus occupés dans la vie d'une suppléante.

Nous nous promettons de nous revoir. Je pense avoir réussi partiellement mon objectif de me faire des amies en renouant avec Anne-Marie. En plus, en la retrouvant, j'ai rencontré Katherine, avec qui je pense bien m'entendre et qui pourrait, elle aussi, devenir mon amie. J'ai l'impression d'être très enfantine dans mes réflexions, mais l'amitié est importante, peu importe l'âge, je pense. Et, pour conserver ma santé mentale, je ne peux pas compter que sur la présence de ma mère et celle de Roxanne, à distance.

Un peu éméchée, je rentre chez moi en repensant à ma soirée et en songeant à... Mathieu. Je me rends donc sur Facebook et, en fouillant dans les amis de Samuel, je le trouve rapidement. Mathieu Dubois, de son vrai nom, a décidé que son nom sur Facebook serait Matthew Of Wood, ce qui me semble une traduction assez approximative et une habile

façon d'empêcher ses élèves de l'ajouter comme ami. Je ne peux m'empêcher de vérifier s'il est en couple et, même si je ne veux pas l'avouer, à mon grand soulagement, rien sur son Facebook n'indique qu'il le soit.

Son compte n'est pas bloqué, ce qui est plutôt ironique pour quelqu'un qui a tenté de cacher son identité en « traduisant » son nom. Il ne semble pas publier grand-chose, mais il a été identifié dans plusieurs vidéos mises en ligne par Samuel. J'en regarde quelques-unes et elles semblent toutes se ressembler: Samuel ou Mathieu, dans un gym, qui lèvent des poids ou qui font différents exercices. Un lieu est aussi identifié dans les vidéos: le gym ouvert par Samuel lorsqu'il est revenu dans la région après ses études à Sherbrooke.

Je décide de ne pas ajouter Mathieu comme ami. Il est près de minuit et j'ai l'esprit embué par l'alcool. Ce serait bizarre qu'il reçoive mon invitation à cette heure. J'ai déjà reçu des demandes d'amitié sur Facebook à des heures tardives et, chaque fois, j'ai un peu jugé la personne en me disant que c'était certainement le résultat de quelques consommations. Je ne serai pas cette personne.

Je me couche en réalisant qu'une fois de plus, Roxanne n'a pas répondu à mon message. Je me sens triste, mais aussi un peu en colère contre elle. Sa vie a changé, je le comprends, mais elle a encore un cellulaire, à ce que je sache, et elle doit bien avoir quelques minutes libres par jour... Irritée à l'égard de ma meilleure amie, je peine à trouver le sommeil.



Le lendemain matin, je suis réveillée par la sonnerie de mon téléphone. Pas celle de mon alarme, mais celle qui indique que j'ai un appel. En saisissant l'appareil, je regarde l'heure : 7 h 46. Merde ! J'essaie de m'éclaircir la voix avant de répondre, mais je crois que la répartitrice se rend compte qu'elle vient de me réveiller. Heureusement, elle ne fait pas de commentaires. Elle me demande si je suis libre aujourd'hui. Même si j'ai la forte envie de répondre que je ne le suis pas, je lui dis que je suis disponible toute la journée. Je me lève de mon lit pour attraper un crayon. Elle me donne le nom de l'école et de l'enseignante de deuxième année que je remplace. Comme l'école n'est pas près de chez moi, elle m'informe qu'elle va appeler la secrétaire pour l'aviser que je serai en retard. Je sens qu'elle sait que je ne suis pas du tout prête à partir, mais qu'elle n'a pas le choix de faire appel à moi.

En raccrochant, je m'élanche dans la salle de bain pour essayer de me faire une beauté en moins de deux minutes. Je choisis rapidement mes vêtements, un pantalon bourgogne et une blouse noire à motifs, et j'attrape une banane sur le comptoir en me disant que je sortirai m'acheter un lunch à l'heure du dîner parce que je n'ai décidément pas le temps de m'en faire un, même si ma mère avait certainement quelque chose de prêt pour moi. Chaque minute compte ! Je sors de chez moi à huit heures ; j'ai près d'une vingtaine de minutes de voiture à faire avant d'être à l'école. Aucun doute, je serai en retard.

En fermant la porte derrière moi, je réalise que je n'ai pas ma voiture. Merde. Elle est restée dans la rue devant l'appartement de Katherine et Anne-Marie... Je cours jusque chez elles

comme si ma vie en dépendait. Avec mes ballerines aux pieds et ma sacoche qui vole au vent, je dois être de toute beauté! Même si elles habitent tout près, je n'avais pas prévu faire un jogging de si bonne heure, et ça rallonge un peu la route que j'ai à faire pour me rendre à l'école. Ce n'est pas un bon matin pour moi. Quand j'arrive à ma voiture, je constate qu'une contravention est glissée sous mon essuie-glace. J'étais stationnée devant une pancarte qui indique que le stationnement n'est permis que pour un maximum de quatre-vingt-dix minutes consécutives. Comme ma voiture a passé la nuit à cet endroit, je mérite amplement cette contravention. Mais j'ai beau la mériter, je n'en suis pas moins irritée. Quel matin désastreux!

J'arrive finalement à l'école à huit heures vingt-six. Je sonne, mais il ne semble y avoir personne. Où est la secrétaire? Au bout de deux minutes, quelqu'un passe enfin devant la porte et vient m'ouvrir. C'est une enseignante en train de faire des photocopies qui m'indique la classe où je dois me rendre. La secrétaire n'est pas là de toute façon, et je n'ai pas une minute à perdre.

Lorsque j'entre dans la classe tout à fait silencieuse, une personne est assise au bureau de l'enseignante que je remplace. La plupart des élèves ont sorti leur crayon et dessinent des mandalas. Quelques autres ont le nez plongé dans un livre. Deux ou trois sont en pleine contemplation de gros cartables remplis de cartes Pokémon. Mon entrée perturbe cependant le silence et plusieurs élèves tentent de connaître mon nom à mon passage.

Je me présente et j'apprends que la femme assise au bureau de l'enseignante est la secrétaire de l'école. C'est donc indirectement ma faute s'il n'y avait personne pour me faire entrer.

— Heureusement que quelqu'un passait par là, me dit-elle en sortant de la classe, sans plus de cérémonie.

Un courriel envoyé le matin même a été imprimé et déposé sur le bureau. L'enseignante, même s'il s'agit d'un remplacement de dernière minute, a pris le temps d'envoyer un horaire de la journée à la secrétaire pour qu'elle me le transmette. En ce matin chaotique, c'est un geste que j'apprécie grandement.

Considérant mon réveil et le début de ma journée, je dois dire que la matinée se passe plutôt bien. Les élèves de cette classe sont assez tranquilles et j'arrive à mener à terme pratiquement tout ce que l'enseignante a planifié pour eux. En après-midi, comme nous sommes vendredi, ils ont du temps libre pour jouer et faire ce qui leur plaît. Même si je trouve que la classe est quelque peu cacophonique pendant les périodes de jeux, je pense que ma journée se déroule bien.

— Vous êtes *cool*, madame Marie-Louise ! me lancent deux petites filles.

Ça fait chaud au cœur, même si ce n'est pas un gros défi d'être *cool* pendant une période de jeux.

— Est-ce que vous allez revenir ?

— Je l'espère bien ! m'empressé-je de leur répondre, sincère.

Je prendrais ce genre de groupe en suppléance chaque jour. Les élèves de cette classe de deuxième année ont réussi à me faire oublier mon matin compliqué et mes appréhensions vis-à-vis de mon rôle.

Je finis donc ma semaine sur une note des plus positives et je laisse mon rapport de suppléance sur le bureau de l'enseignante. Je sors finalement de l'école en n'oubliant pas de donner mon nombre de minutes à la secrétaire qui semble toujours m'en vouloir pour mon retard de ce matin. On pourrait croire que c'est la première fois qu'une suppléante arrive en retard après avoir été appelée à la dernière minute, à voir l'air qu'elle me fait.

En montant dans ma voiture, je réalise que j'ai réussi à affronter ma première semaine (pas pleine, mais quand même) sans qu'un drame survienne. Je pense même que je me suis fait de nouvelles amies.

Objectifs atteints. Je mérite un verre de vin. Ou deux.

5

Le cours de CrossFit

Lorsque j'arrive chez moi, je suis complètement épuisée. Épuisée de ma semaine, épuisée de ne pas avoir assez dormi la veille (par ma propre faute, j'en suis consciente), épuisée du stress et de l'incertitude que me cause la suppléance...

Je suis allée acheter une bouteille de vin blanc que je compte bien boire avec ma mère. Il me semble que ça fait très adulte de boire un verre de vin le vendredi (sans avoir comme objectif de se soûler, évidemment). En entrant dans la cuisine, je vois que ma mère a eu la même idée que moi et a déjà ouvert une bouteille. Ça nous en fera deux. Même les adultes ont le droit d'être un petit peu soûls, parfois.

Elle m'invite à m'asseoir et nous discutons de ma semaine et de la sienne. Je lui raconte que j'ai vu Anne-Marie hier, et elle prend de ses nouvelles. Elle trouve très comique d'apprendre qui est sa blonde et de réaliser qu'elle la connaît.

— Le monde est petit, conclut-elle en buvant une gorgée de vin.

C'est le genre de phrase que les mères en région aiment dire lorsqu'elles trouvent des liens inusités entre les gens qu'elles connaissent. Puis, elle se lève pour commencer à préparer le souper.

Je vais chercher mon sac et attrape mon cellulaire que je n'ai pas regardé une seule fois de toute la journée. Normalement, pendant le dîner ou la récréation, j'y jette un œil, mais ce midi j'ai dû aller m'acheter un lunch et je n'ai pas eu le temps de m'attarder à mon téléphone. Roxanne m'a envoyé une photo il y a quelques minutes à peine d'elle avec un verre de vin à la main.

Roxanne : Première semaine comme prof terminée !

Je lui envoie une photo de mon propre verre de vin en souriant. Au moins, elle se souvient de mon existence. Ça me réconcilie avec elle, même si elle ne savait pas que nous étions un peu en chicane. Je vais ensuite sur Facebook, où il semble qu'il se soit passé beaucoup de choses pendant la journée, puisque j'ai reçu plusieurs alertes.

En cliquant sur l'application, je fige pendant un instant. L'alerte la plus récente m'indique que Mathieu a accepté ma demande d'ami. C'est impossible, j'ai délibérément choisi de ne pas l'ajouter à cause de l'heure tardive, hier soir... Et pourtant, il semble que j'ai accroché le bouton et que je lui ai fait une demande d'ami. Pendant que j'intègre cette information, je reçois une alerte de message.

Mathieu : Madame la professeure n'était pas couchée à minuit ?

Oh non ! Mathieu vient de m'écrire. Je ne réponds pas. Comme c'est gênant ! Je répondrai plus tard, ou pas du tout. Déjà que j'ai l'air de m'intéresser à lui (ce qui n'est pas du tout le cas), je ne veux pas avoir l'air trop disponible (même si je le suis).

Je vais aider ma mère à préparer le souper et nous continuons à discuter en buvant du vin.

Lorsque mon frère arrive de son entraînement de soccer, j'essaie toujours de chasser Mathieu de mon esprit. Mon père arrive peu après et s'installe au comptoir avec une bière. Jacob commence alors à parlementer avec nos parents pour avoir le droit, lui aussi, de boire une bière. Il leur explique qu'il se sent exclu de la famille et qu'une permission de boire lui permettrait de se sentir inclus. Pour seule réponse, mon père s'ouvre une deuxième bière. À quatorze ans, il va devoir attendre encore un peu avant de convaincre mes parents. Je n'ai réussi à les convaincre de m'acheter de l'alcool qu'à l'âge de dix-sept ans, même si j'ai commencé à boire vers seize ans (en cachette, évidemment). À les voir avec Jacob, on pourrait croire que mes pauvres parents ne se doutaient pas qu'en faisant un second enfant tardivement (et sans vraiment le faire exprès), ils devraient repasser à travers toutes les étapes pénibles qui composent l'adolescence.

Nous passons une belle soirée. Lorsque j'ai quitté le domicile familial il y a quatre ans, je n'aurais pas cru une seule seconde que les soirées en famille me manqueraient, mais ç'a été le cas. Je suis donc contente d'être de retour et de pouvoir participer pour de vrai à l'ambiance familiale. Même si je suis venue de nombreuses fois pendant les quatre dernières années, je me

sentais comme une invitée. Cette soirée est donc bien différente de celles que j'ai vécues pendant mes années d'université. Et ça fait du bien. Les adultes apprécient les soirées avec leurs parents aussi, n'est-ce pas ?

Lorsque je monte me coucher, je regarde à nouveau mon téléphone. J'ai finalement oublié (pour de vrai) de répondre à Mathieu et je m'aperçois que j'ai reçu plusieurs messages au cours de la soirée. Roxanne m'a demandé comment s'était passée ma première semaine et s'excuse de ne pas m'avoir donné de nouvelles. Elle me raconte qu'elle est contente de son nouveau travail, mais que l'enseignante qu'elle remplace n'a pas laissé grand-chose pour lui permettre de continuer la matière. Elle a donc passé la semaine à travailler presque jour et nuit pour planifier la fin de l'année et les évaluations.

Elle m'avoue ne pas avoir eu beaucoup plus de temps à consacrer à son chum qu'elle ne m'en a consacré et que son début dans la vie d'adulte (c'est bien le terme qu'elle utilise) n'est pas évident. Elle a cependant des collègues qui font tout ce qu'ils peuvent pour l'aider et les élèves sont très gentils. Je lui réponds que je ne lui en veux pas (ce qui est vrai), tout en lui avouant que je crains quand même qu'on se perde de vue. Roxanne me promet que non et elle souhaite que nous puissions nous voir cet été pendant les vacances.

Samuel aussi m'a écrit pendant que je buvais un verre avec mes parents. Il m'a demandé ce que je faisais le lendemain. Je me souviens tout à coup que nous avons parlé de la possibilité de nous voir pendant la fin de semaine. Je lui dis que

je n'ai rien de prévu et il m'invite à venir faire une séance de CrossFit pour débutants à son gym. L'idée me tente. Je fais de la course depuis plusieurs années et, même si je ne me définis pas comme une grande sportive, j'ai bien envie d'essayer le CrossFit. Les gens qui en font semblent adorer cela, il doit bien y avoir une raison. J'accepte donc son invitation. Il me dit de le rejoindre à quatorze heures, moment auquel il donne un cours de groupe pour débutants.

Je songe ensuite à répondre à Mathieu, puis je décide de ne pas le faire. De toute façon, il n'est pas en ligne. De toute façon, je ne sais pas ce que je lui dirais. De toute façon, il ne m'intéresse pas et je n'ai pas besoin d'amis supplémentaires.

Évidemment, je n'aurais pas dit ça en début de semaine, mais j'ai repris contact avec Anne-Marie, je connais maintenant Katherine et j'ai une activité prévue avec Samuel demain. Donc voilà, je n'ai pas besoin de Mathieu dans ma vie. Je me couche en songeant que j'ai hâte de revoir Samuel et d'essayer le CrossFit.



Le lendemain, après avoir accompagné mon petit frère à son entraînement de soccer (quelle bonne grande sœur je fais!) et avoir dîné à la maison, je me dirige vers le gym de Sam. Il est dans le centre-ville et je n'ai aucun mal à le trouver. Les immenses lettres majuscules vertes qui forment les mots CROSSFIT DU FJORD ne peuvent indiquer autre chose que ma destination.

Quand j'entre, je vois immédiatement Samuel en train de discuter avec un homme aux muscles immenses. J'espère que ce dernier ne sera pas dans le cours de débutants dont Samuel m'a parlé, puisqu'il ne semble pas débutant du tout. Samuel m'aperçoit et vient à ma rencontre. Avec son pantalon Adidas aux lignes blanches sur le côté et son sifflet, il a vraiment l'air d'un entraîneur. J'ai même envie de l'appeler *coach*, mais je me retiens. Il paraît très content de me voir.

— J'espère que tu es prête à suer ta vie, Marie-Louise Archambault-Girard !

— Tu sauras, Samuel St-Jean, que je suis plutôt en forme !

Il esquisse un sourire qui m'a l'air sarcastique. Je commence à être nerveuse malgré moi et je me demande dans quoi je me suis embarquée. C'est vrai qu'on parle souvent du CrossFit comme d'un sport intense, et je ne suis pas certaine que mon niveau de mise en forme soit à la hauteur, finalement...

Avant le début du cours, il me fait visiter ses installations. Il y a des ballons, beaucoup de structures en métal qui me font vaguement penser à un terrain de jeux pour enfants, des anneaux qui pendent du plafond et plusieurs poids et haltères un peu partout. Il est, de toute évidence, extrêmement fier de son entreprise.

Il a laissé pousser ses cheveux depuis le cégep et peut maintenant les attacher en chignon. J'ai l'impression qu'ils sont probablement plus longs que les miens lorsqu'ils sont détachés. Je ne peux pas dire que ça ne lui va pas. Samuel a toujours été un très beau garçon, très sportif, et, si tout le

monde n'avait pas cru que nous formions un couple au cégep, il aurait sans aucun doute accumulé les conquêtes. Il doit sûrement s'être repris pendant ses années d'université.

Le cours va bientôt commencer et plusieurs personnes entrent dans le gym. Il y a autant de femmes que d'hommes, et la plupart ne semblent pas de super athlètes, heureusement pour moi. Je suis rassurée. Samuel s'approche de moi et me souhaite un bon cours.

— Attends, ce n'est pas toi qui donnes le cours ?

— Ah non, non. Je fais surtout le *coaching* individuel. J'ai un gars pour donner les cours pour débutants la fin de semaine. Le but, c'est que les gens s'inscrivent par la suite et qu'on puisse pousser leur potentiel individuel avec un encadrement plus spécifique.

— OK... Moi qui pensais faire une activité avec mon vieil ami !

— Si tu veux et que tu survis au cours, on ira prendre un verre après. Ça te va ?

Sa proposition me convient. Je vais m'installer derrière l'une des barres posées au sol. La barre ne contient pas de poids du tout et je me dis que le cours devrait être plutôt facile. Nous sommes douze, huit femmes et quatre hommes. Puis, le prof entre dans la salle.

Mathieu (le même mystérieux Mathieu à qui je n'ai pas répondu sur Facebook hier) se présente au groupe.

— Bonjour, tout le monde. Je m'appelle Mathieu Dubois. Je suis enseignant d'éducation physique dans la vie de tous les jours, mais j'ai aussi suivi des formations après mon bac pour donner des cours de CrossFit. Je vais mettre quelque chose au clair tout de suite : tout le monde y va à son rythme et je ne veux voir personne se blesser pour impressionner son voisin. Vous allez voir que le cours est intense, mais, à la fin, je suis prêt à parier que vous allez en redemander !

Je ne crois pas qu'il ait remarqué ma présence pour l'instant, puisque je suis au fond de la classe et que je me suis habilement cachée derrière un homme très grand. Puis, pendant une phrase où il réitère l'importance d'écouter son corps pour ne pas se blesser, il cesse de parler et me regarde.

— Salut, Marie ! me lance-t-il, tout sourire. Je suis content de te voir !

Évidemment, tout le monde se tourne pour voir qui est la Marie en question et je fige, ne sachant pas trop quoi dire. Je finis par faire un signe de main en regardant la barre placée par terre devant moi.

Le cours commence et me confirme que je ne suis peut-être pas si en forme que ça, après tout. J'ai beau dire que je cours «régulièrement», la vérité, c'est que je ne suis pas allée courir depuis un bon moment (c'est-à-dire depuis l'été dernier) et que mon cardio n'est pas à son meilleur. De plus, la fameuse barre qui semblait légère lorsqu'elle était posée sur le sol est

finalement plutôt lourde (quarante-cinq livres selon Mathieu) et il semble que les muscles de mes bras soient tout simplement inexistant.

Pendant les exercices avec la barre, je vois Mathieu aller de personne en personne et poser des questions. À quelques reprises, il va dans les rangements du côté et prend des poids, plus ou moins lourds, qu'il ajoute à la barre. Il y a cependant quelques personnes à qui il n'ajoute pas de poids et je me dis que, au moins, je ne suis pas la seule à trouver que quarante-cinq livres, c'est bien suffisant ! Je suis la dernière qu'il vient voir.

— Puis, comment tu te sens ? Quand tu lèves la barre, est-ce que ça travaille ou tu as l'impression de ne pas forcer ? Il faut que tu sentes que ça travaille, mais on ne veut pas non plus que tu te blesses avec une charge trop lourde.

— Je pense que ça va comme ça.

Je me concentre sur mon mouvement. Je dois amener la barre devant moi à 90 degrés et la maintenir pendant dix secondes, à dix reprises. Je veux avoir l'air de savoir ce que je fais et je tente de ne pas laisser paraître à quel point je trouve ça difficile. Mathieu s'approche et remonte la barre en disant qu'elle doit être à cette hauteur afin de faire travailler le muscle auquel on s'intéresse. Il touche alors mon bras pour me montrer quelle partie est censée travailler. Je suis affreusement gênée, puisque je suis en train de «suer ma vie», comme l'a si bien dit Samuel, tout à l'heure. Même si le bras n'est pas une partie du corps qui est censée transpirer,

le mien est trempé. Mathieu ne laisse cependant pas paraître s'il est dégoûté par mon bras humide et retourne à l'avant pour donner les prochaines instructions.

Le supplice prend fin au bout d'une heure qui m'a semblé durer trois jours. Je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie. J'ai par contre plutôt aimé le cours et son intensité. Samuel vient me voir dès que j'ai fini de ranger mon matériel.

— Pis? As-tu aimé ça?

— Oui, tu avais raison, j'ai sué ma vie. Mais tu avais oublié de me mentionner un élément important à propos du cours!

— Lequel?

— Le nom de l'entraîneur.

— Pourquoi? Tu ne l'as pas aimé?

Il a le sourire fendu jusqu'aux oreilles et, de toute évidence, il se moque de moi. Mathieu nous rejoint à ce moment et, moi, je veux vraiment partir. Je ne me sens pas à l'aise du tout et je pense que mon déodorant ne réussit plus à contrer toutes les odeurs qui émanent de mon corps. Mes cheveux sont collés à mon front et mes lunettes ne tiennent plus dans mon visage tellement j'ai chaud. J'aurais vraiment dû mettre mes verres de contact. Je ne sais même pas pourquoi je n'y ai pas pensé. J'ai aussi commis la grossière erreur de mettre un t-shirt de coton de l'Université Laval au lieu d'un t-shirt de sport. Mon haut est trempé de sueur.

Samuel me rappelle que nous avions parlé d'aller prendre un verre.

— Mathieu viendrait avec nous, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Je ne peux pas sortir dans cet état ! Je pense que je vais rentrer, en fin de compte.

— Tu sais qu'il y a des douches ici ? Allez ! Viens prendre un verre avec nous, ça fait tellement longtemps !

— Je n'ai pas de vêtements de rechange. On se reprend, OK ?

Sans rien ajouter, je me dépêche de sortir. Comme nous sommes encore en mai, l'air est plutôt frais et ça me permet de faire baisser quelque peu ma température corporelle.

Que vient-il de se passer exactement ? Était-ce une tentative à peine subtile de la part de Samuel de jouer les entremetteurs entre Mathieu et moi ?

En arrivant à la maison, je croise Jacob.

— Tu es hideuse, me lance-t-il.

Décidément, mon petit frère a toujours le bon mot pour me ramener sur Terre lorsque j'en ai besoin. En même temps, il me confirme que j'ai bien fait de quitter le gym rapidement. En guise de réponse, je lui lance ma serviette humide de sueur.

— Hideuse ET dégueulasse, ajoute-t-il avec un air réellement dégoûté, juste avant de prendre la fuite.

Deux compliments en quelques minutes, je ne pouvais rêver mieux. Sous la douche, je continue de réfléchir à ce qui s'est passé au gym. Je regrette quand même un peu de ne pas être allée prendre un verre avec Samuel et Mathieu, même si j'étais hideuse et dégueulasse, pour reprendre les mots de mon charmant petit frère. Le but de l'activité était de revoir mon vieil ami... et je ne l'ai pas vu. En sortant de la douche, je prends mon cellulaire avec l'idée de texter Sam et d'aller les rejoindre. Je n'ai même pas besoin de le faire puisqu'il vient de m'envoyer une photo de lui et de Mathieu en train de boire une bière sur la terrasse de ce qui me semble être la Voie Maltée, une microbrasserie incontournable du Saguenay. Il ne fait pas encore très chaud, mais, comme il fait soleil et que les après-midi sont déjà assez agréables, certains bars ont installé des tables à l'extérieur.

Samuel : Tu es certaine que tu ne regrettes pas ton choix ?

Marie-Louise : J'avoue que oui. Je viens vous rejoindre dans quinze minutes !

Je cours vers mon garde-robe pour trouver quelque chose à me mettre. Ce n'est pas que ce soit important... Mais comme c'est la première fois que je sors depuis mon retour au Saguenay, je veux bien paraître. Pas pour les gars, évidemment, mais pour moi...

Je me rends compte que, dans les derniers mois, chaque fois que j'ai acheté des vêtements, je les ai choisis dans l'optique de pouvoir les porter pour faire de la suppléance. La plupart de mes vêtements sont donc très appropriés pour travailler, mais un peu moins pour aller prendre une bière sur une terrasse.

C'est un peu comme si je me « déguisais » pour enseigner. Je finis par trouver un t-shirt acceptable et une paire de *mom jean* qui, je crois, ont appartenu à Roxanne. J'y ajoute des Converse et je trouve que mon *look* est très approprié pour la sortie. Avec une grosse veste de laine – nous sommes toujours en mai, après tout –, je pense réussir à faire bonne impression... pas sur les gars, évidemment, mais sur l'ensemble de la population saguenéenne.

J'arrive finalement à la microbrasserie, où Samuel et Mathieu entament leur deuxième bière. Après m'en être commandé une, je réalise que je ne sais pas trop comment me comporter à l'égard de Mathieu. Je tourne donc toute mon attention vers Samuel. De toute façon, l'idée de départ était quand même de renouer avec mon vieil ami.

Je lui demande comment se sont passées ses années d'université et je prends de ses nouvelles.

— J'ai vraiment eu du *fun* à l'université. J'ai rencontré plein de monde, je suis sorti, je me suis entraîné. J'ai été dans l'équipe de badminton à Sherbrooke, donc j'ai visité pas mal toutes les universités du Québec dans des tournois. C'était vraiment *cool*. Pis j'ai découvert le CrossFit dans un de mes cours de kiné et ç'a été le coup de foudre... D'où l'ouverture de mon gym en revenant au Saguenay par après.

— C'est drôle, on dirait qu'il y a un non-dit dans ce que tu racontes. J'ai l'impression qu'une grande partie de ce *fun*-là est dû à des filles que tu as rencontrées, répliqué-je, sourire en coin.

Samuel rit et regarde Mathieu qui rit lui aussi.

— Ouais... Puisque tu n'étais plus dans les parages, j'ai pu en profiter un peu plus, disons.

— Comment ça « puisque je n'étais plus dans les parages » ? Je ne t'ai quand même pas empêché de voir qui que ce soit pendant le cégep ! On ne s'est même jamais *frenché* !

Sam rit de plus belle.

— Ne te fâche pas, je le sais ! Mais les autres filles au cégep ne le savaient pas, je pense. Tu le sais, tu l'as vécu aussi. Les gars n'osaient pas trop t'approcher, ne sachant pas si j'étais ton chum.

Il a raison. Tout le monde semblait croire que nous étions un couple, et je ne peux pas dire que ça me dérangeait. Je remarque que Mathieu regarde ses pieds en entendant la dernière phrase de Sam et fait un sourire à mi-chemin entre l'amusement et l'irritation. Ce « faux statut » qu'on nous conférait, à Samuel et à moi, ne m'a jamais dérangé. À ce moment de ma vie, je ne cherchais pas nécessairement à rencontrer quelqu'un, sachant que je déménageais à Québec, et il me semblait plus simple d'avoir un « faux chum » qui repoussait les autres garçons.

Mathieu finit par rire et ajoute :

— Vous savez, même moi, qui étais l'ami de Samuel... ben, je ne trouvais pas ça clair si vous étiez un couple ou pas. En fait, Sam m'avait dit que vous ne sortiez pas ensemble, mais

comme vous agissiez comme un couple, je me disais que vous couchiez probablement ensemble et qu'il y avait peut-être même un peu plus derrière tout ça...

J'éclate de rire, mais Mathieu semble soudainement très mal à l'aise de ce qu'il vient de dire. Car ça sous-entend qu'il s'était questionné sur mon statut... sous-entendant que j'aurais pu l'intéresser.

Je trouve ça très drôle. Et très surprenant. Mathieu était, et est toujours, je dois l'admettre, un très beau garçon. Très grand, très athlétique. Il a de magnifiques yeux noisette et je me doute qu'il n'a aucune difficulté à rencontrer des filles. Je me demande donc pourquoi il a bien pu s'intéresser à moi... Je suis très ordinaire. J'ai les cheveux bruns, la plupart du temps pas très arrangés, et des lunettes. J'ai des verres de contact, mais je ne les mets jamais, pas même pour aller dans un cours de CrossFit. Je suis plutôt petite et j'ai quand même de «bonnes fesses», comme le dit si bien ma mère. Une façon de dire que j'ai des grosses fesses, mais que ce n'est pas si grave dans l'ensemble. Je ne me trouve pas très belle. Pas très laide non plus.

Je ne suis peut-être pas un sac de Party Mix, mais je ne suis pas non plus un sac de chips ordinaires de la marque Sans Nom. Je suis quelque part entre les deux, un sac de Lay's sel et vinaigre, disons. Dans tous les cas, je ne considère pas être dans la même ligue que Mathieu! Ces révélations sont donc très surprenantes pour moi.

Au bout d'une heure et d'une pinte, je suis beaucoup plus détendue, tant avec Samuel qu'avec Mathieu. Nous

commandons une autre bière et Samuel propose qu'on soupe ici, puisque le menu y est très intéressant. J'accepte et texte mes parents pour les avertir de mon absence au souper. Me voilà revenue à l'époque de l'adolescence, où je devais les tenir informés de tous mes faits et gestes. Triste constat...

Les gars et moi quittons la terrasse pour entrer dans le bar puisqu'il commence à faire plus froid et que, malgré ma veste de laine, je ne crois pas pouvoir survivre plus longtemps à la température printanière sans attraper un rhume.

Nous buvons encore d'autres bières et commandons à manger. Je prends un tartare de bœuf et Samuel me lance un regard de dégoût. Il n'arrivera jamais à dépasser la barrière psychologique de la viande crue. Mathieu rit de lui un peu et prend lui aussi un tartare de bœuf, assaisonné différemment, pour qu'on puisse partager. Samuel se rabat sur un burger, sans grande surprise. Déjà, au cégep, il n'était pas très attiré vers la nouveauté culinaire.

Nous continuons à boire et, lorsque notre entrée à partager arrive, je réalise à quel point j'ai faim. Mon entraînement m'a ouvert l'appétit et je ne me rappelle plus la dernière fois que j'ai mangé (en fait, c'était un bol de céréales vers onze heures trente, et même pas des céréales d'adulte riche en fibres ou un autre truc du genre, mais des Lucky Charms...). Avant d'entamer mon repas, je décide d'aller faire un tour à la salle de bain, histoire de me rafraîchir et de me laver les mains. C'est en m'asseyant sur la toilette que je réalise que j'ai dépassé le stade du *petit-feeling-le-fun* et que je commence à

être sérieusement affectée par toutes les pintes que j'ai bues. En sortant, je constate à mon air dans le miroir plain-pied de la salle de bain que j'ai légèrement le tournis.

Trois pintes pour certains pourraient sembler très peu, mais je tolère mal l'alcool (malgré les nombreux entraînements auxquels je me suis soumise pendant mon bac). Je me mets donc en tête d'avoir l'air très à jeun. Ça risque d'être tout un défi. Avant de retourner à ma table avec mes deux amis (que je considère soudainement Mathieu comme mon ami en dit long sur mon état), je songe qu'un verre d'eau ne me ferait pas de tort. Je fais donc un arrêt au bar pour en demander un au barman. Dans l'attente, un homme s'approche de moi. J'aimerais dire un garçon, mais il s'agit bel et bien d'un homme qui doit avoir l'âge de mon père.

— Tu veux prendre un *shooter* avec moi, mademoiselle ?

D'abord, je déteste me faire appeler mademoiselle. C'est tellement condescendant ! Après, qui est cet homme ? Ne se rend-il pas compte de l'énorme différence d'âge qui nous sépare ? Je pourrais certainement être sa fille.

— Ça va aller, merci, monsieur.

J'appuie sur le « monsieur » dans l'espoir qu'il comprenne que j'ai personnellement bien remarqué qu'il était de la même génération que mes parents.

— Allez ! Je ne te ferai pas mal. Franchement, on ne peut plus aborder personne dans un bar, de nos jours !

— Ben... Je suis désolée. Mais je ne suis pas intéressée !

— Un *shooter*, ça ne t'engage à rien, ma belle.

Combien de temps ça va prendre avant que mon verre d'eau arrive? Cet homme est limite harcelant et franchement déplacé. Je me retourne en espérant être sauvé par un de mes amis (encore ce mot!) et Samuel arrive exactement au même moment.

Il passe son bras (musclé, dois-je le préciser?) autour de mes épaules.

— Es-tu correcte, mon amour?

— Hein? Oui... Le monsieur s'en allait. Vous partiez, n'est-ce pas?

Le « monsieur » en question décide finalement de battre en retraite, en n'oubliant pas d'envoyer un regard mauvais à Samuel qui n'a toujours pas enlevé son bras de mes épaules. Je reçois finalement mon verre d'eau. J'ai l'impression d'avoir été au bar pendant une heure! En revenant à la table, les gars me confirment que je n'y ai été que cinq ou six minutes.

— Merci pour le sauvetage, Sam. Ça rappelle le bon vieux temps.

— Toujours là pour toi, Marie, j'espère que tu le sais! Et puis, soyons honnêtes, ce monsieur s'est vraiment essayé sur une fille en dehors de sa ligue!

Nous échangeons un regard qui me semble rempli de sous-entendus que j'arrive mal à décoder. Point positif de cet échange étrange, j'ai l'impression que mon taux d'alcool a beaucoup baissé. Nos plats principaux arrivent enfin. Mon

tartare est délicieux, mais après avoir goûté celui de Mathieu, je déclare que le sien est vraiment meilleur et je regrette un peu mon choix. Il me propose le reste du sien en affirmant préférer celui que j'ai choisi. Je ne m'en plains pas, quoique je ne sois pas certaine de la véracité de sa dernière affirmation.

Samuel commande ensuite une autre tournée, même si je dis que je pense avoir assez bu. Je suis en train de calculer ma facture mentalement. Je me rappelle que je n'ai pas travaillé depuis plusieurs mois et que mon compte n'est pas très reluisant pour l'instant. Le tout devra aller sur ma carte de crédit, le temps que je reçoive une paie pour mes suppléances... D'ailleurs, à quel moment serai-je payée? C'est un autre point que je devrai éclaircir avec Roxanne lorsque nous trouverons un moment pour discuter.

Nous terminons nos repas et nos bières. Il est plus de vingt-deux heures... Ça fait plusieurs heures que nous sommes au bar. Il fait maintenant sombre, même noir. Nous décidons qu'il est temps de rentrer. Mais... je ne peux définitivement pas conduire ma voiture, alors Mathieu propose de me ramener. Je lui dis qu'il ne doit certainement pas être en état de conduire lui non plus et il se met à rire. Il n'a pas suivi notre rythme, à Sam et à moi. Il est donc en pleine possession de ses moyens. Samuel, avec qui il était arrivé, sera également du voyage de retour. Il prend place en arrière et moi sur le siège passager.

Pendant qu'il conduit, je regarde Mathieu. Comme il est beau! Les lumières de lampadaire se reflètent dans son visage et dans ses yeux. Même si ses yeux sont noisette, on dirait que le reflet des lampadaires les rend presque verts. On dirait la

scène clichée d'un film, où l'acteur principal sourit à l'actrice avec un sourire qui ferait flancher n'importe qui. Serais-je en train de flancher? Si nous étions dans un film, la musique nous donnerait un indice sur la suite. À la place, c'est la radio qui joue et, comme il est plus de vingt-deux heures, ce ne sont que des chansons québécoises. J'ai beau chercher des indices dans *La manifestation des Cowboys Fringants*, je ne sais pas ce qui s'en vient.

Nous arrivons devant chez moi. Je pense que ce serait probablement le moment dans un film où nous nous embrasserions. Je dis à Mathieu bonne nuit environ cinq fois. Il rit encore.

Et...

Rien.

Je finis par sortir de la voiture et je marche jusqu'au perron. Samuel sort également pour prendre place à l'avant, puis ils s'éloignent tous les deux dans la nuit. Dans un film (dans lequel nous ne sommes clairement pas), Mathieu aurait fait demi-tour, serait sorti de la voiture en courant et serait venu m'embrasser. Samuel n'aurait probablement pas été là si nous avions été dans un film. Tant pis!

Je monte me coucher et je lui écris un simple « Bonne nuit ! » avant de m'endormir. Y a-t-il des sous-entendus derrière ce message? Des dizaines. Les comprendra-t-il? Ça reste à voir...



Le lendemain matin, je descends déjeuner avec toute ma famille. Mon père a décidé de faire des crêpes. Quelle bonne idée en ce dimanche matin pluvieux ! En plus, comme je me sens un peu patraque de la veille, ça me remettra sur pied. Évidemment, les deux cafés que je me fais aident également la cause. Jacob, avec son air bête matinal d'adolescent de quatorze ans, me demande :

— Elle est où ton auto, Marie ?

Le sourire qu'il me fait et qui casse son air bête de façon soudaine me confirme qu'il espère que je me fasse chicaner. Pauvre Jacob, j'ai vingt-trois ans, pas quatorze, je ne me ferai pas réprimander par mes parents ! Mais comme mon père manque s'étouffer dans son café, je me mets soudainement à douter de cette certitude. J'explique que je n'étais pas en état de conduire hier et que, comme je suis responsable, c'est un ami, qui lui était évidemment en état, qui m'a raccompagnée. Papa semble soulagé par la maturité de sa grande fille. Mon petit frère accroche cependant sur quelque chose.

— UN ami ?

— Oui, Jacob, un ami. Tu sais, les garçons et les filles peuvent être amis... Tu vas comprendre ça en vieillissant, quand tu vas avoir dépassé le stade du « les filles, c'est dégueu ».

— Oui, mais tu n'étais pas au restaurant avec cet ami-là, hier soir ? C'était une *date* ?

— Non, non. Nous étions trois... Tu te rappelles Samuel ? Mon ami du cégep ? J'étais avec lui et un de ses amis, et c'est cet ami-là qui est venu me porter.

Ma mère me regarde par-dessus ses lunettes. Elle et mon père se font un regard entendu que je comprends mal. Jacob n'a pas fini son enquête et me demande le nom de l'ami en question. Il a donc bien vieilli, mon petit frère ! Il me semble qu'encore cet hiver, lors du dernier congé de Noël, il ne pensait qu'à jouer à *Minecraft* et ne se plaignait pas du tout de son couvre-lit de Spider-Man. Je ne me rappelle pas avoir jamais eu une conversation sur l'amour et les relations de couple avec lui.

— Il s'appelle Mathieu. Tu n'en sauras pas plus, espèce de fouine !

Cette question annonce clairement une recherche sur Facebook. Je ne peux que remarquer que ma mère, malgré son air désintéressé, écoute elle aussi. Et qu'elle semble en pleine recherche sur son iPad.

De toute façon, Mathieu ne pourrait pas être un nom plus commun pour quelqu'un de ma génération... et Matthew Of Wood est bien caché dans les médias sociaux. Ce manque de détails de ma part amène Jacob à se désintéresser rapidement de ma vie et à annoncer qu'il part chez un de ses amis toute la journée.

Je me retrouve donc seule avec mon père et ma mère. Ma mère, toujours sur son iPad, me lance :

— CrossFit du Fjord, proche du centre-ville, c'est à Samuel, ça ? Je passe toujours devant en allant chez la coiffeuse.

Je lui fais un regard interrogatif et elle tourne sa tablette vers moi pour me montrer les résultats de sa recherche sur Facebook. J'étais naïve de croire que le plus curieux serait mon frère...

— Donc vous allez enfin sortir ensemble, lui et toi ?

— Maman ! Franchement ! Non ! Sam, c'est vraiment juste un ami, lui. Ça a toujours été le cas et ça ne changera pas, ce serait trop bizarre, après toutes ces années. Si quelque chose avait eu à se passer... Ça aurait déjà eu lieu !

— Ah... Si tu le dis. Il est tellement gentil et beau. Et grand aussi. Et si je me fie à ce que je vois sur Facebook, très musclé... C'est dommage...

Je ne peux pas avoir cette conversation avec ma mère. Ses commentaires sur le physique de Samuel me perturbent et me dégoûtent tout à la fois. On dirait que je ne peux imaginer ma mère qui s'intéresse, même de loin, à quelqu'un d'autre que mon père. Celui-ci semble d'ailleurs retenir un commentaire. Je l'invite à se confesser, tant qu'à y être. Il ajoute à l'intention de ma mère, en riant :

— Louise, moi, ce n'est pas le petit St-Jean qui m'inquiète. C'est plus l'autre. Mathieu, qu'elle a dit...

— Voyons, papa... On peut avoir des amis garçons, dans la vie...

— Oui, je suis d'accord. Mais, tout à l'heure, tu as dit que Samuel, LUI, c'était juste un ami. Donc... Mathieu, ce serait plus qu'un ami ?

Je suis prise au piège. Mon père a ce don de lire en moi, parfois... C'est très énervant. Je clos la conversation en disant que j'ai quelques petites choses à faire dans ma chambre et je me retire. Quel déjeuner angoissant ! On dirait que j'étais au centre d'un épisode de *CSI: La famille Archambault-Girard*.

En arrivant dans ma chambre, je regarde mon cellulaire et je vois que Mathieu a répondu à mon message de la nuit dernière. Je regrette un peu de lui avoir écrit. Je lui avais déjà souhaité bonne nuit beaucoup trop souvent dans la voiture... Il devrait exister un test pour vérifier l'état d'ébriété d'une personne qui souhaite accéder à son cellulaire après une certaine heure. Tu échoues au test ? Tu ne peux plus envoyer de message pour la prochaine heure. Ça éviterait bien des textos regrettables...

Mathieu m'a souhaité une belle journée avec deux émojis de clin d'œil il y a près d'une heure. Il a ensuite ajouté qu'il allait s'entraîner tout seul puisque Samuel avait décidé de rester couché. Il m'a invitée à me joindre à lui... Comme j'étais en train de me gaver de crêpes (ce qui est aussi bien qu'un entraînement de CrossFit...), je n'ai pas vu son message. Je ne crois pas que j'y serais allée, de toute façon... On ne le saura jamais.

Nous sommes dimanche, alors j'aide un peu ma mère avec le ménage et nous préparons ensemble les lunchs pour la semaine. Des lunchs pour une famille de quatre, ça demande un peu d'organisation. Nous coupons fruits, légumes et fromage que nous plaçons dans de petits contenants (c'est plus écolo) et que nous disposons dans le « bac à lunch » qui se trouve dans le frigo du garage. Depuis que je suis toute petite, ma mère remplit le bac de toutes sortes de choses et nous invite ensuite à faire nos choix pour notre lunch. Elle en profite pour me faire

remarquer que je n'ai pas pris le lunch qu'elle m'avait préparé vendredi, à la sueur de son front (sans exagération). Je lui raconte mon réveil chaotique de ce matin-là et elle finit par me pardonner cet écart (presque) impardonnable au sein de la famille Archambault-Girard.

En effet, ma mère refuse que nous passions nos midis à courir après un dîner et surtout à dépenser notre argent si durement gagné en sandwich du Tim Hortons et autres trios du McDo. C'est une question de principe, me dit-elle. Elle m'invite d'ailleurs à préparer mon lunch la veille, à partir de maintenant, pour éviter ce genre d'imprévu à l'avenir.

— Tu devrais aussi éviter les sorties la semaine, ajoute-t-elle.

Elle ne peut pas s'en empêcher. Comme quoi, même à vingt-trois ans, après quatre ans hors de la maison familiale, on n'est jamais à l'abri d'un commentaire de sa mère.

Après deux heures de préparation, ma mère me libère et je retourne à ma chambre. Mon cellulaire m'indique que j'ai, encore, des messages. Je n'ai jamais été aussi populaire que depuis quelques jours! Samuel m'a envoyé un émoji. Il s'agit d'un petit bonhomme qui est malade. Je lui réponds que j'étais dans le même état, mais que les crêpes de mon père m'ont remise sur pied.

Roxanne m'a aussi écrit. Elle dit qu'elle souhaite qu'on se parle par vidéo lundi soir, si je suis disponible. Comme ça me fera du bien! J'accepte avec enthousiasme.

Puis, je décide de finalement répondre à Mathieu.

Marie-Louise : Désolée ! C'était jour de crêpes, impossible de manquer ça pour aller courir !

Je n'ai pas de réponse immédiate, donc je vais me recoucher un peu. La fin de semaine est déjà passée. Elle a été très intéressante. Moi qui croyais en début de semaine ne pas avoir d'amis ! Je suis finalement bien heureuse d'être revenue dans ma région, chez moi. Je finirai sans doute par trouver ma place et par m'épanouir, même si je ne sais pas encore exactement ce que la suite me réserve.

6

La deuxième semaine de suppléance

Lundi matin. Toujours début mai (mais un peu moins que la semaine précédente), presque mi-mai.

Comme il s'agit de ma deuxième semaine de suppléance, j'ai de l'expérience (si on le dit vite). Je déjeune donc tôt, je fais mon lunch (ne l'ayant pas préparé la veille, malgré les conseils de ma mère !) en ayant toujours un œil sur mon cellulaire et je m'habille. Pas de chemise mauve pâle, mais pas tout à fait lilas, qui laisse beaucoup trop percevoir les cernes de sueur aujourd'hui. J'opte pour une valeur sûre avec une blouse noire et un pantalon à la cheville kaki acheté en solde dans une boutique de « madame professionnelle, mais à la mode ».

7 h 10. Mon téléphone sonne et la répartitrice m'annonce qu'elle m'offre une suppléance en cinquième année dans une école un peu loin de chez moi, mais où j'ai le temps de me rendre en raison de l'heure. Je note les informations et je pars en direction de l'école. J'ai, pour la première fois bien que mon expérience soit plutôt limitée encore, un sentiment de

confiance qui m'habite. Je suis un peu nerveuse, ne sachant pas ce qui m'attend, mais ce n'est pas l'inconnu total et ça me reconforte.

Lors de mon arrivée, je me rends au secrétariat, où on m'indique quel local sera le mien pour la journée. Une planification m'attend. Apparemment, madame Mélanie (selon ce qui est indiqué sur la planification) savait avant la fin de semaine qu'elle serait absente. J'ai du mal à comprendre pourquoi ils ne m'ont appelée que ce matin s'ils savaient qu'elle serait absente depuis au moins vendredi. Elle m'a écrit l'horaire de la journée et quelques informations sur les élèves qui doivent se rendre en orthopédagogie.

La première activité doit se faire sur le tableau blanc intelligent (TBI). Je dois me connecter sur son compte et projeter le contenu du livre d'univers social pour que les élèves puissent transcrire les réponses des pages qu'ils ont faites au courant de la semaine précédente. Facile. Au moment où je m'apprête à me connecter, la cloche sonne. Je n'ai aucune indication à savoir si je dois aller chercher les élèves à la porte. Je passe donc ma tête dans le corridor dans l'espoir de voir si les autres enseignants semblent se rendre vers l'entrée. Il n'y a personne. Soit les autres profs sont déjà à la porte, soit ils sont en train de terminer leur café dans le salon du personnel.

Que faire? Le temps que je finisse ma réflexion, je vois un rang chaotique dirigé plus ou moins habilement par une petite fille de dix ans. Ça doit être mon groupe. Ils se dépêchent de changer de chaussures en les lançant pour la plupart contre le mur, d'enlever leur veste pour l'accrocher à sa place (nous sommes encore en mai, après tout) et d'entrer en classe, tout

en me demandant mon prénom en passant près de moi. Ça y est, l'angoisse vient de me reprendre. Si j'ai, pendant quelques minutes ce matin, eu un sentiment de confiance, il a disparu. J'ai l'impression que ce groupe va m'avalier tout rond.

Tous les élèves sont arrivés en classe et me regardent. J'aimerais dire qu'ils me regardent en silence, mais ce n'est pas du tout le cas. Le bruit ou plutôt les cris sont très intenses. Tellement qu'au bout de quelques minutes à tenter de ramener le calme, un homme cogne à la porte et, à sa vue, tous les élèves se taisent. De sa grosse voix, il lance :

— Bonjour, les élèves. Je vois que vous avez de l'énergie, ce matin. Madame Mélanie est absente, j'espère que vous serez gentils et respectueux avec madame...

Je réponds en vitesse, même si je suis aussi abasourdie (et surtout gênée) que les élèves.

— Marie-Louise. Madame Marie-Louise.

— Donc, vous serez respectueux avec madame Marie-Louise. N'hésitez pas s'il y a quoi que ce soit, je suis monsieur Hubert, le directeur.

Et il sort.

Je suis mortifiée. Une intervention du directeur dans mon local après à peine cinq minutes ! Les élèves sont, en revanche, tout aussi mal à l'aise que moi. De toute évidence, monsieur Hubert jouit d'une réputation qui le précède, puisqu'on pourrait entendre une mouche voler dans le local. Finalement, après quelques minutes (ou quelques secondes, le temps semble

passer au ralenti), une élève lève la main et me demande ce qu'on fait aujourd'hui. J'annonce que nous allons commencer par corriger les pages d'univers social faites la semaine précédente et indique aux élèves quel cahier sortir. Ils le font et mon malaise se dissipe peu à peu.

Je tente alors d'ouvrir le compte sur l'ordinateur et le mot de passe que l'enseignante a écrit, SOLEIL123 (elle ne manque pas d'originalité, madame Mélanie), ne fonctionne pas. Je réessaie en écrivant tout en lettres minuscules, en ne mettant que la première lettre en majuscule, en mettant un zéro au lieu du O, j'ajoute même un 4 et un point d'exclamation au mot de passe, au cas où... Rien. L'ordinateur ne s'ouvre pas. Les élèves commencent à s'impatienter.

— Êtes-vous capable d'ouvrir un ordinateur, madame Marie-Louise ? me demande un garçon.

Je ne peux m'empêcher de lui lancer un regard qui tue. Il pense probablement que j'ai quatre-vingt-trois ans.

J'ai chaud et mon cerveau tourne à toute vitesse dans mon crâne. Que vais-je faire si on ne peut pas corriger les pages en question ? Ça devait nous occuper jusqu'à la récréation. Je prends le cahier d'une des élèves pour voir de quelle matière il s'agit et on y parle de la culture et du territoire dans l'Ouest canadien au début du siècle. Il y a des dates, des noms de personnages importants, des informations sur les langues parlées à ce moment, l'économie, la religion... J'ai deux options. Je pourrais relire le texte avec eux et répondre aux

questions au fur et à mesure, mais j'ai peur de me tromper et que l'enseignante soit obligée de reprendre mon travail. Ou bien je pourrais faire complètement autre chose à partir des activités que j'ai dans mon cartable au cas où je n'aurais pas de travail prévu. Si je choisis cette option, madame Mélanie devra quand même reprendre le travail. Entre les deux, le moindre mal me semble être la première option, alors j'explique aux élèves que l'ordinateur ne fonctionne pas et que nous corrigerons sans l'écran.

Malgré les protestations initiales des élèves, nous nous mettons à la tâche et je réussis à répondre à toutes les questions (il ne s'agit finalement que de repérage dans le texte et c'est plutôt facile – ça me rassure sur mes habiletés en lecture et mes connaissances de cinquième année!). La récréation arrive et les élèves sortent finalement. Je suis exténuée! Heureusement, la troisième période s'annonce plus reposante. L'enseignante m'a laissé un projet d'arts plastiques à commencer avec les élèves.

Je profite de la récréation pour regarder mes messages et je vois que Mathieu m'a écrit. Je ne veux pas me l'avouer, mais un petit papillon me passe dans l'estomac en voyant son nom sur mon téléphone. Il me demande si je travaille aujourd'hui et si je suis disponible pour le lunch. Comme je suis dans une école assez loin de chez moi, ce ne sera pas possible de nous retrouver. Il m'envoie un emoji triste. Je lui écris « On se reprend ? » au moment où la cloche sonne.

Les élèves reprennent leur place. Alors que je m'apprête à expliquer le projet d'art, on cogne à la porte. Serait-ce monsieur Hubert qui est de retour? Il me semble que le niveau sonore de « mes » élèves n'était pas si élevé, cette fois. Mais ce n'est pas lui. Un autre homme ouvre la porte de la classe :

— Bonjour! Je suis venu chercher Zack, Aurélie et Rose pour l'orthopédagogie.

Il ne m'a pas encore regardée directement, cherchant du regard les trois élèves qu'il vient de nommer. Il finit par poser les yeux sur moi et je le reconnais aussitôt. C'est l'homme insistant du bar! Le « monsieur » qui trouvait terrible qu'on ne puisse plus aborder personne de nos jours! Il me reconnaît de toute évidence, lui aussi.

— Je suis monsieur Christian, l'ortho. Je vais emmener trois élèves pour la période, est-ce que c'est correct?

Il ne semble même pas gêné, mais plutôt amusé par la situation! Quelle audace il a! Je l'autorise à partir avec les élèves (ce n'est pas comme si j'avais le choix). Je suis dégoûtée qu'un homme de ce genre travaille auprès de jeunes enfants. Comme quoi les apparences sont parfois trompeuses...

Je pense que les élèves remarquent que je suis mal à l'aise, bien qu'ils ne puissent pas en deviner la raison. Je me reprends cependant rapidement, faisant semblant de chercher une information dans les papiers que madame Mélanie m'a laissés, et je leur explique le projet d'art.

Je pense naïvement que comme le projet se fait avec des pastels, ce ne sera pas trop compliqué de faire la gestion du

matériel. Malheureusement, les ensembles de pastels sont en piteux état et les couleurs les plus populaires (le rouge et le bleu) sont des denrées rares. Rapidement, j'assiste à des vols de rouges et de bleus dans les boîtes, ce qui provoque des chicanes entre les élèves. Prêter un pastel bleu ne semble pas envisageable pour les élèves qui en possèdent. C'est la loi de l'offre et de la demande, et clairement la demande dépasse l'offre. La période est affreusement longue et gérer toutes les querelles m'épuise.

Juste avant le dîner, les trois élèves qui étaient partis avec « monsieur » Christian reviennent, et l'un d'eux clame qu'ils ont eu une permission spéciale pour revenir en classe sans être accompagnés. Je me dis que l'homme est, finalement, peut-être un peu mal à l'aise de son comportement.

Comme l'avant-midi a été long, j'accueille le dîner avec enthousiasme et décide de manger dans la classe en me rappelant l'échec de mon premier dîner au salon du personnel la semaine dernière. Je ne risque donc pas de m'inventer une personnalité ni de croiser l'orthopédaogogue. On ne sait jamais, il pourrait m'offrir un *shooter* entre deux bouchées de spaghetti réchauffé.

Peu de temps après la cloche, monsieur Hubert, le directeur, cogne à la porte. Il souhaite me dire qu'il est désolé pour son intervention du matin et qu'il connaît bien le groupe, que ce n'est pas ma faute. Il ne veut pas que je sois mal à l'aise et me promet qu'il a déjà vu bien pire comme situation en contexte de suppléance.

Monsieur Hubert ne le sait pas, mais il vient de me sauver plusieurs heures d'angoisse. J'aurais pensé à l'événement, remis en cause ma compétence, ma place, mon choix d'enseigner, j'aurais pensé que cette école ne voudrait plus jamais me rappeler, qu'elle informerait la centrale de ne plus me contacter...

Je le remercie d'être venu me voir. Dès qu'il quitte la classe, je prends mon téléphone pour regarder mes messages. Rien à signaler. Je relaxe un peu afin de me préparer à mon après-midi. Il ne me reste qu'une période, les élèves étant en musique à la dernière. L'enseignante m'a écrit « Feuilles de mathématiques (voir photocopies) » sur la planification, mais je ne trouve pas les feuilles en question. Elles devraient être à côté de la planification, je suppose. J'ai beau chercher, je ne vois rien. La panique me gagne une fois de plus. On dirait que rien ne se passe comme prévu, aujourd'hui.

La cloche sonne et je dois poser des questions aux élèves. Personne ne semble au courant de l'existence de ces feuilles. Je consulte donc rapidement mon cartable de suppléance et en sors une feuille d'exercices que j'avais préparée en cas d'imprévu.

— Est-ce que j'aurais une ou un volontaire pour aller au secrétariat faire des photocopies ?

Les mains de la quasi-totalité des élèves se lèvent. Après vérification, je réalise qu'il y a un responsable du secrétariat et c'est cet élève que j'envoie. Je demande aux autres de s'occuper en attendant les copies... qui prennent presque trente minutes à arriver ! Ces trente minutes me semblent sans fin

et, même si une partie du groupe arrive à s'occuper de façon semi-silencieuse, il règne un genre de chaos que je n'arrive pas à contrôler du tout. Je ne pense même pas à envoyer un autre élève pour vérifier si le photocopieur a explosé, laissant mon petit responsable dans l'agonie dans le bureau de la secrétaire.

Au bout d'une demi-heure, c'est finalement monsieur Christian (encore lui!) qui me ramène mon élève (pas si responsable que ça, finalement) qui errait dans l'école avec mes photocopies en main et qu'il a intercepté en train de boire de l'eau près du gymnase, et donc très loin de mon local. Le sourire que monsieur Christian me fait avant de repartir semble m'indiquer qu'à ses yeux, nous sommes quittes. Il n'est finalement pas si mal à l'aise que ça...

Nous finissons donc par pouvoir effectuer mon travail improvisé, que les élèves trouvent vraiment facile, d'ailleurs, puis je leur laisse quelques minutes libres en fin de journée, trop fatiguée pour trouver autre chose pour les occuper.

Exténuée, je laisse mon rapport et ma carte à l'enseignante (même si je n'ai pas spécialement envie de revenir dans cette classe), en précisant que son mot de passe n'a pas fonctionné, que j'ai fait ce que j'ai pu sans le TBI et que j'ai dû improviser une autre activité pour les mathématiques.

Je quitte finalement l'école en donnant mon nombre de minutes à la secrétaire (celle-ci souhaite qu'on lui dise en fin de journée). Nous ne sommes que lundi, la semaine sera longue!

7

Roxanne Auger

Roxanne est ma meilleure amie depuis notre première année d'université. Si je ne sais pas si je crois au coup de foudre amoureux, je crois certainement au coup de foudre amical. Dans notre premier cours de baccalauréat, un cours sur l'évolution des théories et des pratiques pédagogiques à travers les années, Roxanne et moi nous sommes retrouvées assises l'une à côté de l'autre. Le chargé de cours avait commencé en faisant la prédiction que plus de 50 % d'entre nous avaient été ou étaient moniteurs dans des camps de jour. Il nous avait demandé de lever la main si c'était notre cas, et Roxanne et moi avons levé la main, ainsi que près de 70 % de la classe.

Il avait alors expliqué que l'enseignement était très différent de l'animation, puis s'en était suivi l'explication du plan de cours et des objectifs de celui-ci. À la pause, Roxanne m'avait demandé mon nom de camp de jour (j'avais choisi Bretelles et elle avait choisi Chocolatine) et ainsi avait commencé notre discussion. Je lui avais expliqué que je combinais le camp de jour et mon travail de barista au café pendant mes étés au

cégep. Nous avons ensuite dîné ensemble et, à notre cours suivant, nous nous étions assises côte à côte, ainsi que dans tous les autres pendant quatre ans.

Nous avons fait absolument tous nos travaux d'équipe ensemble, parfois avec une ou deux autres filles selon les exigences des professeurs. Roxanne écrivait pendant que je dictais ce qu'on devrait écrire. Puis, elle passait le document à la loupe pour y trouver les fautes d'orthographe et je faisais le PowerPoint qui accompagnait l'exposé oral (très nombreux au cours de notre baccalauréat) que nous devions faire pour présenter notre travail. Nous avons toujours eu d'excellentes notes et notre duo était reconnu pour ses travaux de qualité auprès de nos professeurs et chargés de cours.

Puis, nous avons emménagé ensemble et je ne suis pas certaine que nous nous soyons chicanées une seule fois en trois années de cohabitation. Nous avons tellement eu de plaisir! Nous sommes sorties au moins deux fois par semaine pendant trois ans, sauf lorsque nous étions en stage. Nous avons bu beaucoup (surtout Roxanne), dansé beaucoup, fait beaucoup de karaoké (surtout Roxanne), embrassé beaucoup de garçons (surtout moi), pleuré à cause de beaucoup de garçons (surtout moi), mangé beaucoup de McDo à trois heures du matin avec comme seul éclairage la lumière de la hotte du four...

J'ai vraiment été heureuse de vivre avec Roxanne et elle me manque énormément, même si ça ne fait que deux semaines que notre colocation est terminée. Notre conversation vidéo de ce soir me fera le plus grand bien. Bien que nous soyons

lundi, je décide de me verser un petit verre de vin avant notre appel. De toute façon, après la journée que je viens de vivre, je le mérite !

Mon téléphone sonne à dix-huit heures vingt-sept et l'image de Roxanne apparaît. J'ai beau la connaître par cœur, je ne l'ai pas souvent vue si mal en point. Elle a l'air épuisée. Comme je ne veux pas avoir l'air brusque, je lui demande d'abord comment elle va.

— Bien franchement, Marie, ça ne va pas fort. J'ai à peine une semaine de faite comme enseignante et je suis déjà brûlée. Allô le *burn-out* avant vingt-cinq ans. Je capote.

— Voyons ? Qu'est-ce qui se passe ?

— L'enseignante avant moi n'avait encore rien noté pour évaluer la dernière étape, rien du tout. Je n'ai aucune trace de ce qu'elle a fait, à part ce qu'il y a dans le cahier des élèves en mathématiques. Elle est partie avec tout ! C'est à croire qu'elle a brûlé toute trace de son travail dans mon école. On me dit que ce n'est pas légal, mais ça ne change rien au fait que je n'ai pas une seule trace du travail qu'elle a fait pendant huit mois ! En français, je n'ai rien. Elle n'utilisait pas de cahiers et elle n'a rien laissé, aucun travail, aucun texte produit par les élèves... que je dois évaluer. Oui, il me reste un mois et demi... Mais je panique. Je n'ai vraiment pas été préparée à ça à l'université.

— Ouf... Moi qui trouvais la suppléance difficile.

— Ben, c'est difficile la suppléance, ce n'est juste pas les mêmes difficultés. Au moins, avec la suppléance, quand tu as

une journée de garde, le lendemain tu changes de groupe et passes à autre chose. Moi, mes journées, c'est toujours de la garde. J'ai l'impression de ne jamais faire la bonne chose et le lendemain j'y retourne. J'aime enseigner, mais je déteste le sentiment de panique qui m'accable chaque jour!

Je songeais à lui parler de mes journées difficiles de suppléance, mais je me ravise. Je pense qu'elle en a déjà assez avec ses propres problèmes. Nous discutons donc un certain moment de ses difficultés à l'école. Elle est brûlée. En plus de son travail qui lui demande toute son énergie, Éric, son chum, n'est pas très compréhensif. Ça fait deux ans qu'ils sont dans une relation à distance et il pensait enfin vivre une vie de couple « normale » avec son retour à Montréal. Par contre, Roxanne est tellement absorbée et stressée par son travail qu'ils ne se voient pas vraiment plus et Éric en est très frustré. Il fait des commentaires et je vois bien que Roxanne trouve qu'il en rajoute inutilement à la situation qu'elle trouve déjà lourde à porter.

Même si je trouve parfois difficile d'être seule et de ne pas avoir de plan clair pour mon avenir, je me rends compte qu'avoir un plan clair ne fait pas nécessairement en sorte que tout se déroule comme prévu.

Dans ma tête, Roxanne avait tout ce que je souhaitais avoir : un beau chum, un beau condo (OK, le condo appartient théoriquement à son chum, mais ça revient au même) et un beau contrat dans une école. Je n'ai jamais osé le dire à voix haute, mais j'étais un peu jalouse de sa situation. Je trouvais qu'elle avait tout pour elle et que je n'avais pas grand-chose pour moi. Et pourtant, elle est de toute évidence beaucoup

plus malheureuse que moi actuellement. Elle semble avoir perdu beaucoup de poids en à peine deux semaines, elle qui n'en a pas à perdre. Je suis vraiment inquiète pour mon amie. Je décide également de ne pas lui parler de Mathieu, ce qui n'est vraiment pas prioritaire.

Au bout de près de deux heures de conversation, elle m'annonce qu'elle doit me quitter. Même s'il est à peine vingt heures trente, elle souhaite aller se coucher, comme elle va se lever très tôt demain pour planifier un peu et tenter de mettre de l'ordre dans ses idées et ses papiers. Je lui souhaite bonne nuit et m'étends, moi aussi, songeuse. Est-ce que c'est ce qui va m'arriver ? Est-ce que je vais être en mesure de gérer le stress qui accompagne, parfois, notre métier ? De gérer une carrière et une vie de couple en même temps ? Ces questions me tracassent jusque très tard dans la nuit.

8

Les premiers soins

Le mardi et le mercredi, je ne reçois aucun appel, mais les journées passent vite puisque je décide que je recommence (pour de vrai) à courir. Même si je suis loin d'être une athlète (mon passage au CrossFit du Fjord le démontre bien), je me rappelle en chemin pourquoi j'aimais bien courir à un certain moment de ma vie. Ça me fait un bien fou et ça me permet de me vider la tête de mes angoisses. Samuel m'accompagne même une fois. Il est clairement capable de courir beaucoup plus vite que moi, mais il garde mon rythme et ne fait pas de commentaires sur ma lenteur. Après tout, je cours quand même plus vite qu'une personne qui a décidé de ne pas courir du tout ! Ce retour de mon ami dans ma vie me fait le plus grand bien.

Mathieu et moi discutons souvent en ligne le soir. Nous parlons de tout et de rien, de nos études, de nos familles (aspect que Mathieu ne développe d'ailleurs que très peu), de notre choix d'aller vers l'enseignement... Il a vraiment une bonne écoute et j'apprécie mes discussions avec lui. Comme avec la course, lorsque je discute avec lui, j'ai l'impression de

me vider la tête et de réussir à habiter pleinement le moment présent, ce qui est rare pour moi. Nous ne parlons pas de nous revoir cependant et j'avoue que je me questionne un peu.

Le mercredi soir, Anne-Marie m'invite à l'accompagner à notre ancien café. Comme je n'y suis pas retournée depuis le cégep, j'accepte avec bonheur. J'espère que l'*art latté* que le barista présent ce soir-là fera dans ma tasse sera à la hauteur de mes attentes!

Anne-Marie est toute seule. Bien que je sois un peu déçue de ne pas voir Katherine, je me rappelle que mon amie est Anne-Marie, et non sa blonde. Elle aussi a le droit d'être seule une fois de temps en temps. Je lui raconte mes débuts en suppléance, elle aussi dit me trouver courageuse (c'est la deuxième à me faire le commentaire, je dois être une sorte de superhéros ou quelque chose comme ça, à les entendre!). Elle me demande ce que je vais faire cet été et je réalise que je ne le sais pas du tout. L'angoisse me reprend. Moi qui passe mon temps à me projeter dans l'avenir, je n'avais pas songé une seule seconde aux deux mois sans école qui arrivaient! Même si je faisais quelques économies pendant mes semaines de suppléance (je n'ai d'ailleurs pas encore reçu ma première paie...), j'aurai besoin d'un emploi pour l'été si je veux espérer quitter le nid familial un jour.

— Tu pourrais revenir travailler ici. Comme dans le temps!
lance Anne-Marie en riant.

— Je pense que tu dis ça à la blague, mais je pourrais vraiment. Je ne sais pas si la gérante est la même, mais je suis presque certaine qu'elle me réengagerait sur-le-champ.

— Marie-Louise... Tu reviendrais vraiment travailler ici après avoir fait un bac de quatre ans et travaillé dans ton domaine ?

— Ben oui. Je vais avoir besoin d'un travail pour l'été. Il n'est pas question que je retourne dans un camp de jour ! Même si j'ai adoré ma job de monitrice, je pense que j'ai passé l'âge. Bretelles est rangée bien loin dans le grenier ! En plus, je verrais plein d'enfants au camp que je risque de revoir en classe, et ça t'enlève toute crédibilité quand un enfant te connaît d'abord sous ton surnom de camp de jour ! Je vais appeler la gérante bientôt, pour voir.

Même si Anne-Marie semble incertaine par rapport à mon idée de retourner à mon emploi étudiant, j'en suis personnellement enchantée. Un stress de moins. Encore faut-il que mon ancienne gérante ait besoin de moi, mais je pense que ça ne devrait pas être compliqué. Nous avons une belle relation et je faisais bien mon travail.



Le lendemain matin, un appel de la répartitrice à sept heures quarante-deux me fait sursauter. Je dois me rendre dans une école pour remplacer une enseignante de première année tout l'avant-midi. Elle ajoute que je dois assurer la surveillance de la récréation et la surveillance des autobus du dîner. Un peu d'air me fera du bien !

J'arrive tout juste à la cloche, et les deux premières périodes se déroulent rapidement, l'enseignante ayant laissé beaucoup de travail et les élèves étant très disciplinés. La récréation

arrive et je mets ma veste pour accompagner les élèves vers la sortie. Je me rends compte que je ne sais pas trop quoi faire. J'ai déjà fait la surveillance lors de mes stages, mais c'était une école que je connaissais. Je trouve donc une autre enseignante qui semble surveiller elle aussi et elle m'indique quelle partie du terrain je dois couvrir.

Les terrains de soccer sont mon secteur et, même si le gazon commence à se montrer à certains endroits, il s'agit plutôt d'un marécage. Nous sommes encore au mois de mai et la neige n'est pas totalement fondue. Nous sommes au Saguenay, il est bien rare que la neige ait complètement disparu avant juin, et ce, malgré le beau temps qui persiste depuis quelques semaines déjà. Les élèves jouent au soccer comme s'ils étaient en pleine Coupe du monde de la FIFA. Un garçon avec un manteau kaki qui a un vague motif militaire se prend les pieds dans un morceau de glace et tombe la face la première dans la boue et la neige rugueuse. Lorsqu'il relève son visage, je vois qu'il est couvert de sang (et de boue). Je me dépêche d'aller à sa rencontre pendant que tous les élèves présents s'attroupent autour de moi.

Les élèves commentent son visage allègrement. « Eurk, tu saignes ! », « Eille, tu es plein de sang ! », « Tu saignes, ça fait mal ? », « Tu n'aurais même pas fait de but de toute façon ! »... De belles preuves de soutien et de compassion, dans les circonstances...

— C'est quoi ton nom, mon grand? demandé-je au jeune blessé.

Tous les élèves présents me crient qu'il se nomme Jayden, ce qui évite à ce dernier de montrer à ses amis qu'il sanglote. Il doit être en cinquième ou en sixième année et il craint évidemment de se faire traiter de bébé s'il pleure.

— Peux-tu marcher ? Viens, on va rentrer, on va trouver quelqu'un qui va pouvoir soigner tes blessures.

La porte est verrouillée pour éviter que les élèves ne circulent entre l'intérieur et l'extérieur, et je n'ai pas de clés. J'appuie mon visage contre la vitre de la porte, mais je ne vois personne. J'abandonne donc Jayden à son sort en quête d'un enseignant muni de clés. Je finis par retrouver la femme qui m'a indiqué de me rendre aux terrains de soccer au début de la récréation, et elle vient m'ouvrir.

Une fois à l'intérieur avec mon petit blessé, je me rends compte que je ne sais pas du tout où me rendre ou quoi faire. Comme généralement le secrétariat d'une école primaire a aussi une fonction d'infirmier, c'est vers là que je me dirige. La secrétaire est en pause, comme le reste de l'école. Jayden, maintenant à l'abri des regards des autres élèves, pleure pour de vrai. Pauvre garçon ! J'ai envie de paniquer, mais ce n'est pas le temps. Surveiller dans la cour est plus stressant que ce que je pensais. J'aperçois une salle de bain pour le personnel et y prends un papier brun pour essayer d'enlever un peu de saleté et de sang de son visage en attendant d'avoir un meilleur plan. Le sang provient de son front, où il a une coupure assez importante. Je ne suis pas infirmière, mais il risque d'avoir besoin de points de suture.

Une enseignante qui faisait des photocopies juste à côté nous entend et m'avise qu'elle va aller chercher de l'aide. Au moment où la cloche sonne, Jayden est pris en charge par la secrétaire et deux enseignantes. La secrétaire me somme de revenir la voir avant de partir pour remplir un rapport d'incident. Je me dépêche de retourner en classe pour accueillir les élèves avant de me rendre compte que ma veste et mes mains sont couvertes de sang. À ma vue, les élèves poussent des cris d'horreur et plusieurs semblent croire que j'ai assassiné un élève désagréable et qu'il s'agit des traces du crime. Étrangement, la troisième et dernière période est très tranquille, tant mieux pour moi.

À la cloche, je descends remplir le rapport d'incident et un enseignant entre en trombe au secrétariat.

— Qui surveillait les autobus, ce midi ? Personne n'a donné le signal au conducteur !

Je réalise que cette personne était censée être moi et je fige. La secrétaire regarde l'horaire et constate qu'il s'agit du nom de l'enseignante que je remplace. Elle me regarde.

— Ah mon doux ! C'était moi. Je suis tellement désolée... Il y a eu un accident pendant la récréation et je devais remplir un rapport... J'ai oublié. Je m'excuse tellement.

— J'ai donné le signal à ta place, continue ta paperasse, me répond-il d'un ton glacial.

La secrétaire me lance par la suite un regard de compassion, et non de reproche, et je termine mon rapport avant de repartir.

Je me sens vraiment mal, mais sa réaction me semble un peu exagérée. Je ne lui ai quand même pas demandé d'enseigner à mon groupe à ma place pendant tout l'avant-midi.

Mettons ça sur le compte de la fatigue. Nous sommes jeudi. La fin de la semaine approche, cet enseignant est probablement vidé comme nous le sommes tous.

9

Le verre de trop

Le vendredi, je suis appelée à remplacer toute la journée dans une classe de troisième année, et ça se passe plutôt bien. J'accueille toutefois la fin de semaine comme une vraie adulte : avec soulagement.

Ma mère et moi prenons un verre en préparant le souper. C'est une tradition qui pourrait bien faire sa place dans notre relation mère-fille. Mon frère est dans sa chambre et mon père n'est pas encore rentré. Il travaille dans un magasin de pièces automobiles et ne termine jamais avant dix-sept heures. Ma mère a toujours eu un verre de vin dans les mains le vendredi, et ç'a toujours été le moment où nous parlions le plus pendant la semaine. Aujourd'hui ne fait pas exception.

— Tu as parlé avec Roxanne récemment, Marie-Louise ?

— Oui, lundi. Même si on termine à peine notre colocation, j'avais l'impression de ne pas lui avoir parlé depuis des mois.

— Et elle va bien ?

— Non, justement. Elle ne va pas si bien. Elle trouve ça difficile à son travail et, avec Éric, j'ai l'impression que ça ne va pas du tout même si elle ne l'a pas dit dans ces mots-là.

— Tu la connais par cœur, ta Roxanne, c'est normal que tu saches des choses qu'elle ne te dit pas. Comme je sais que tu parles avec quelqu'un presque chaque soir par texto avant de te coucher, même si j'ignore si c'est le petit St-Jean ou le beau *Matthew In the Wood*.

Je suis prise de court par les talents insoupçonnés d'agente de la CIA de ma mère et par son bilinguisme soudain. Je ne pensais pas qu'elle le trouverait sur Facebook. En même temps, il ne fallait pas être si perspicace pour faire le rapprochement si elle a exploré le Facebook de Samuel.

— Je parle avec Mathieu, *Of Wood*, d'ailleurs, et non *In the Wood*, le soir. Mais j'ai vu Samuel aussi cette semaine, nous sommes allés courir.

— Mais sur lequel as-tu un *kick*?

Un *kick*. On croirait que ma mère pense que j'ai l'âge de Jacob. Sur qui j'ai un *kick*? Évidemment que c'est Mathieu qui m'intéresse. Samuel pourrait être mon frère! Si mon frère avait le même âge que moi et qu'il était grand et musclé, bien sûr! Je garde cette dernière réflexion pour moi, ne voulant pas alimenter les scénarios que ma mère se fait à propos du « petit St-Jean »!

Ma mère est tristement interrompue dans son interrogatoire par l'entrée dans la cuisine de mon père. Il vient près d'elle pour l'embrasser et lui voler une gorgée de vin. Ils sont beaux

à voir, même après vingt-sept ans de vie commune. Même si Louise se trouve de l'autre côté du comptoir, je pense apercevoir mon père qui lui pince une fesse au passage. Je détourne le regard, c'est un peu trop d'informations pour moi ! En même temps, secrètement, j'espère moi aussi avoir quelqu'un dans ma vie à qui j'aurai envie de voler des gorgées de vin pour le restant de mes jours.

Nous mangeons des pâtes aux fruits de mer vers dix-huit heures et je remonte dans ma chambre en sirotant mon troisième verre de vin. Pour moi, un troisième verre de vin me rapproche grandement de l'ivresse, et je me couche sur mon lit avec l'idée de texter Mathieu (sans passer de test pour vérifier mon taux d'ébriété, ça pourrait être dangereux).

Marie-Louise : Salut ! Je suis désolée de ne pas avoir pu te voir lundi midi. On pourrait se reprendre ce soir, si tu n'as rien de mieux à faire.

Mathieu : Je m'apprêtais à préparer le souper.

Puis, c'est le silence radio. Eh bien... il faut croire qu'il a mieux à faire, finalement ! J'avoue que je suis un peu déçue de sa réponse.

Cinq minutes plus tard, alors que j'avais abandonné tout espoir d'avoir d'autres nouvelles, je reçois un texto m'indiquant de descendre, que mon carrosse (c'est le mot employé) est avancé. Panique ! Je me regarde dans le miroir. Je porte encore mon déguisement d'enseignante, c'est-à-dire une blouse à manches courtes lignée blanc et noir et un jean foncé (sans trou).

Marie-Louise : Je descends tout de suite !

« Tout de suite » dans le sens de « après m'être changée », mais c'est le genre de chose qui doit être lu entre les lignes.

J'attrape rapidement un t-shirt noir et un jean tout aussi noir avec des trous aux genoux (ça respire mieux). Ma mère ne pourrait s'empêcher de me demander pourquoi j'achète des vêtements déjà abîmés. J'y ajoute une veste en laine *oversized* grise et mes Converse. J'applique un petit peu de fond de teint sur mes cernes (qui, il me semble, n'étaient pas si foncés il y a quelques semaines), une touche de mascara, et je suis prête. C'est peut-être l'ivresse, mais, en me regardant dans le miroir, je pense que Mathieu devrait avoir le goût de me *frencher*.

L'avantage avec le troisième verre de vin que je termine d'une grande gorgée avant de sortir, c'est que j'ai complètement oublié que, normalement, je serais vraiment très nerveuse à l'idée de revoir Mathieu après notre scène de film (dans lequel il ignore avoir joué!) qui n'a pas abouti samedi dernier.

J'arrive dans la voiture candidement. Mathieu me fait des reproches.

— « Tout de suite » dans le sens de quinze minutes, hein ?

— Tu n'avais qu'à me prévenir avant d'arriver ! D'ailleurs, comment est-il humainement possible que tu sois arrivé chez moi en moins de deux minutes ? Tu habites où ?

— J'étais déjà dans mon auto quand tu m'as texté. Je partais pour l'épicerie. J'avoue avoir regardé ton texto à un

feu rouge, honte à moi et à ma désobéissance au Code de la route. L'apparition de ton nom sur mon écran me fait poser des gestes illégaux !

Je rougis. Ne sachant pas quoi répondre, je change de sujet.

— Tu dois donc passer à l'épicerie si j'ai bien compris ?

Il me fait un signe de tête. L'épicerie étant très proche, aucun malaise silencieux n'a le temps de s'installer entre nous. Aussitôt arrivée, je me rends dans la section des bières de microbrasseries. Mon choix s'arrête sur une bière sure aux bleuets d'une microbrasserie de ma région et une bière blanche avec des arômes de thé du Labrador. Deux bières seront amplement suffisantes étant donné mon état d'alcoolémie déjà relativement avancé.

Assise sur le siège du passager, je regarde Mathieu. Je ne vois que son profil parfaitement dessiné dans la lumière qui baisse à l'extérieur. Il porte un *crewneck* vert forêt qui met son teint et ses yeux noisette (qui tirent définitivement sur le vert) en valeur. Trop absorbée par ma contemplation, je ne me rends pas compte que nous sommes arrivés à destination. Nous nous stationnons vis-à-vis un condo beige devant lequel la neige a presque entièrement fondu.

Il se rend à la cuisine pendant que j'explore. Rien de particulier à noter. Le premier étage compte une chambre, une cuisine, une salle de bain et un salon. La chambre est de toute évidence la sienne et je vois plusieurs médailles et trophées sur une étagère. Son condo n'est pas vraiment décoré en dehors de ces prix, mais il est plutôt bien meublé. Je m'installe

donc au salon, sur son immense divan gris, pour prendre ma première bière (la blanche au thé). Il semble y avoir un sous-sol qui comporte au moins une chambre que je vois du haut des marches.

De là où je suis, je le vois à la cuisine. J'ai peut-être l'esprit un peu embrouillé par l'alcool, mais le voir cuisiner me donne chaud. Il a déjà sorti son barbecue sur la terrasse (même s'il ne fait pas encore si chaud, il ne pouvait résister à la tentation, me dit-il) et il prépare les accompagnements qui vont prendre place dans l'assiette avec son steak. Après avoir observé plus longtemps Mathieu cuisiner, j'en conclus que c'est l'alcool qui me donne chaud puisqu'il prépare un riz Uncle Ben's au brocoli et cheddar en sachet et qu'il n'y a rien de très impressionnant là-dedans.

Il mange pendant que je bois ma bière et nous parlons de tout et de rien. Je me rends compte que nous n'avons aucun plan et que je ne sais pas du tout quelles sont mes intentions. Il me demande ce que je veux faire et, comme seule réponse, je me rends aux toilettes.

Encore une fois, c'est là que je réalise que je suis plus affectée par l'alcool que ce que je croyais. Je m'envoie un peu d'eau dans le visage avant de réaliser que ça fait couler mon mascara (qui n'est de toute évidence pas à l'épreuve de l'eau). Quand je sors de la salle de bain, Mathieu a terminé de manger et il est assis dans le salon à boire une bière. Je vais m'asseoir à ses côtés et nous discutons un peu. J'ai le cœur qui bat vraiment très vite. Heureusement, je sais que c'est parce que je suis assise près de Mathieu, sinon je penserais que je suis au bord de la crise

cardiaque. Il me propose d'écouter un film sur Netflix et nous nous entendons sur *Scott Pilgrim contre le monde*, sorti il y a plusieurs années et que nous avons vu tous les deux.

Il va chercher une couverture pour qu'on puisse s'installer confortablement et faire du popcorn, même s'il vient tout juste de souper. J'entame ma deuxième bière (et cinquième consommation) pendant ce temps. Nous sommes chacun de notre côté du divan et je ne suis vraiment pas certaine de ce que je dois faire. Je déteste ce genre de situation. Je ne sais jamais à quel moment je serais censée me rapprocher, ni comment le faire. Je suis loin d'être une débutante en matière de garçons, mais les premiers rendez-vous restent un art subtil que je n'ai jamais maîtrisé. Disons que les fréquentations que j'ai eues dans mes années au baccalauréat ont le plus souvent commencé (et fini) par un *french* au pub de l'Université Laval. J'ai eu, en fin de compte, assez peu de *dates* formelles. Je réfléchis à une stratégie, mais le sommeil me gagne peu à peu. L'alcool m'assomme. J'essaie de combattre le sommeil, mais il gagne du terrain.

J'ouvre vaguement les yeux. Je sens une couverture me recouvrir les épaules et je remarque que la lumière de la télévision se ferme.



Le lendemain, à une heure inconnue, je me lève et me rends aux toilettes. En me regardant dans le miroir, je constate que, d'abord, j'ai tellement mal à la tête que j'ai l'impression que mon cerveau va exploser, puis, que mon mascara a coulé

(je dois vraiment en acheter à l'épreuve de l'eau et des nuits passées sur le divan). J'essaie du mieux que je peux d'aplatir mes cheveux bruns qui ont pris la forme du divan gris de Mathieu. Comme c'est gênant ! Notre premier rendez-vous (si on peut le qualifier ainsi) et je m'endors sur le divan, trop soûle pour *frencher*.

Je suis encore en train d'essayer de me refaire une beauté (mission impossible) lorsque j'entends du bruit à la cuisine. Comme la salle de bain donne sur celle-ci, je ne pourrai pas m'échapper subtilement et je devrai faire face à Mathieu. J'ouvre la porte la tête basse, en le saluant et en me confondant en excuses. Lorsqu'il se retourne, je me rends compte que ce n'est pas Mathieu. C'est Samuel. Avec mon mal de tête, je ne pourrais pas être plus confuse qu'en ce moment.

— Sam ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je pourrais te retourner la question, mais j'ai une petite idée. Moi, j'habite ici.

— Tu habites ici ? Mathieu et toi êtes colocs ?

— Depuis que je suis de retour en région, oui. Math avait une chambre libre dans le sous-sol et, moi, je n'avais pas très envie de retourner vivre chez mes parents à vingt-quatre ans après trois ans en appartement...

Je le regarde d'un air semi-insulté. Le lien avec ma situation n'est même pas subtil ! Il rit un peu, puis me demande si son coloc *frenche* bien. Très gênée soudainement, je lui dis que je vais y aller.

Comme je suis en train de mettre mes chaussures (maudites Converse qui doivent être lacées chaque fois!), Mathieu sort de sa chambre.

— Tu t'en vas, Marie-Louise?

Samuel est derrière lui et sourit à pleines dents.

— Ouais, Marie, tu t'en vas? répète-t-il en riant.

À quel point je suis mal à l'aise! Mes cheveux sont aplatis d'un côté et dans tous les sens de l'autre, mon mascara a coulé, je porte mes vêtements de la veille et je n'ai pas brossé mes dents depuis le souper hier. Mathieu, lui, est beau comme un dieu avec ses cheveux ébouriffés et ses lunettes (nouvelle information à ajouter à ce que je sais à son propos: il porte des verres de contact habituellement). Aussi, le fait qu'il ne porte que des pantalons de jogging de l'Université de Sherbrooke me permet d'admirer pleinement ses abdos. Samuel n'est lui aussi vêtu que de ses abdos (et accessoirement de *short*). C'est à croire que personne ne possède de t-shirt dans ce condo!

Je finis de lacer mes chaussures (enfin!) et Mathieu s'approche de moi. Il me dit qu'on pourrait reprendre notre soirée aujourd'hui, si je le souhaite. Comme j'ai vraiment peur de mon haleine, je réponds un « hum hum », les lèvres serrées. Puis, en me penchant pour ramasser mon sac, j'ajoute qu'il n'a qu'à me texter un peu plus tard. Je sors ensuite rapidement (presque en courant) de la maison pour retourner chez moi.

Une fois à l'extérieur, je me rappelle que je n'ai pas ma voiture. Ce matin pourrait-il aller plus mal? Il faut donc que je retourne à l'intérieur. Je cogne à la porte du condo que je viens

de quitter environ vingt secondes auparavant. L'air piteux, je demande aux garçons si l'un d'eux voudrait bien venir me reconduire chez moi. Mathieu s'offre pour me raccompagner en précisant qu'il va d'abord aller mettre un t-shirt (il en possède donc certainement un ou deux!), mais Samuel insiste pour être mon chauffeur puisqu'il doit, de toute façon, se rendre au gym pour la journée. Il dit à Mathieu qu'ils se voient plus tard pour son cours, puis nous sortons enfin.

En voiture, Samuel n'ouvre pas la bouche, mais son sourire amusé en dit suffisamment. Au bout de cinq minutes, il prend une voix sérieuse et lance :

— Alors, quelles sont vos intentions auprès de mon coloc, madame Archambault-Girard ?

— OK, Sam, ce n'est pas nécessaire, ce matin.

— Sérieux, Marie, c'est un bon gars, Mathieu. J'espère que tu ne veux pas le niaiser. Je trouverais ça ben plate de ta part.

— Pourquoi je le niaiserais ?

— Ben, je ne sais pas. Tu viens de revenir ici, peut-être que tu as envie de t'amuser un peu. C'est ça que j'ai fait, moi, en revenant dans la région.

— Je ne suis pas toi, on dirait. Je ne sais pas quelles sont mes intentions, mais non, mon idée n'est pas de le niaiser.

— Parfait, j'ai besoin d'un entraîneur focus, au gym.

— Moi qui pensais que tu avais peur que je brise le cœur de ton ami.

Nous rions un peu et je me sens soudain plus détendue. Comme nous arrivons chez moi, il me souhaite bonne journée et me dit que je peux passer au gym plus tard si je veux, qu'il va me faire un prix d'ami pour mon entraînement. Avec mon mal de tête, je ne crois pas m'entraîner (ni faire quoi que ce soit). Je le remercie et entre dans la maison.

Au moment où je m'apprête à atteindre ma chambre, mon père hurle mon nom de la cuisine.

— Marie-Louise Archambault-Girard, viens ici tout de suite !

Comme dans toutes les familles, lorsqu'un parent crie le nom complet de son enfant, ça signifie généralement qu'il y a un problème. Je résiste donc à mon envie de me recoucher et mets mon mal de tête en veilleuse (si seulement c'était possible), puis je vais rejoindre mon père.

Mes parents sont assis à la cuisine et boivent un café. Je réalise que je ne sais pas l'heure qu'il est. Le four micro-ondes m'indique alors neuf heures dix-neuf. Ma mère consulte sa tablette et mon père lit le journal (il fait partie des gens qui sont toujours abonnés au journal papier et raconte régulièrement qu'il a lui-même été camelot lorsqu'il avait douze ans).

Ma mère, qui tente de cacher qu'elle est très en colère, lève les yeux et me regarde.

— Marie-Louise, tu étais où ? Tu avais ton cellulaire ? On a essayé de t'appeler. Tu es une adulte, on comprend ça, mais

il faut que tu nous informes si tu ne viens pas dormir à la maison ! J'étais tellement inquiète ! Tu as un chum, maintenant ? C'est le petit St-Jean ? Ou l'autre, Matthew Hollywood ?

J'ai envie de reprendre ma mère sur le nom Facebook de Mathieu, mais je pense que ce n'est pas le moment idéal. Comme c'est beaucoup d'informations et de questions dans un même souffle, j'essaie de faire le tri dans ma tête. J'avoue ne pas avoir regardé mon cellulaire depuis hier soir. Même si c'est un peu surréel pour moi de me faire chicaner par mes parents à l'âge que j'ai, après plusieurs années en appartement à faire ce dont j'avais envie, je comprends.

— Je suis désolée, maman... J'étais chez Samuel et on a bu, je me suis endormie, il est venu me reconduire ce matin. Non, ce n'est pas mon chum, juste un ami comme je te l'ai déjà dit. La prochaine fois, je vais vous faire signe si je compte dormir ailleurs... Je m'excuse.

Pendant notre échange, mon père a à peine levé les yeux de son journal, mais je sais très bien qu'il n'en a pas raté un mot. J'ai raconté toute la vérité (c'est vrai que j'étais chez Samuel... je ne suis seulement pas obligée de préciser qu'il habite avec Mathieu) et je me sens coupable pour de vrai. Mais son regard (ou son absence de regard à mon endroit) me donne l'impression qu'il ne croit pas un seul mot de ce que je viens de dire.

Ma mère, le regard rempli de reproches, semble se contenter de mes excuses. Elle me demande même si je veux regarder avec elle une vidéo de chats (comme Internet en compte quelques-unes) qu'elle a vue sur Facebook. Je regarde sans enthousiasme la vidéo en question, puis je leur fausse

compagnie et je vais me recoucher dans l'espoir que mon mal de tête disparaisse (ainsi que ma honte de m'être endormie sur le divan de Mathieu et de m'être fait chicaner par mes parents à vingt-trois ans).

10

La deuxième prise

Je me réveille vers onze heures. Mon mal de tête a semi-disparu. Roxanne, si nous étions toujours à Québec, aurait probablement proposé d'aller déjeuner au restaurant pour briser ce qui reste de notre lendemain de veille. Roxanne étant absente, je pars quand même en quête d'un déjeuner convenable que je prendrai dans le confort du foyer familial. Je me prépare donc une omelette et en fais suffisamment pour nourrir mon frère qui apparaît après quelques minutes. J'espère qu'en nourrissant ainsi mon frère, je serai pardonnée par ma mère pour mon absence d'hier.

Avant de commencer à manger, comme toute jeune femme de vingt-trois ans qui se respecte, je prends une photo de mon déjeuner que je publie dans ma *story* sur Instagram en y mentionnant le nom de Roxanne. Elle me répond presque aussitôt en me disant « J'arrive! » (si seulement...). Mon déjeuner immortalisé sur Internet, je peux maintenant manger. Je discute un peu avec mon frère et lui pose quelques questions sur l'école et sur sa vie.

— Comment ça se passe à l'école, petit frère ?

— C'est maman qui t'envoie pour demander ça ? Elle me gosse avec mes notes depuis le dernier bulletin. Ça va être correct... Il faut pas capoter non plus... C'est pas mon secondaire deux qui va changer le reste de ma vie !

— Ben non, c'est pas maman qui veut savoir, c'est moi... Pour jaser. As-tu une blonde ?

— Voyons ! T'es ben gossante, toi aussi. On dirait vraiment maman. Je vais dans ma chambre. Merci pour l'omelette, j'imagine.

Il sort rapidement de la cuisine en emportant son assiette. Heureusement que je suis enseignante au primaire, et non au secondaire, parce qu'on dirait que je n'arrive pas à grand-chose avec un adolescent. On ne pourra pas me reprocher de ne pas avoir essayé.

Je termine donc mon repas seule en regardant mon cellulaire. Samuel vient de mettre en ligne une vidéo de Mathieu qui soulève je ne sais pas combien de kilogrammes. Sous la vidéo, il y a un lien pour recevoir de l'information sur les programmes offerts à son gym et pour s'inscrire. Samuel semble bien tirer son épingle du jeu grâce à son entreprise ; le CrossFit étant un sport comptant beaucoup d'adeptes ces dernières années. Le nombre de commentaires sous la vidéo est impressionnant. La plupart proviennent de garçons... sauf un.

Jolianne Jolicœur (ses parents avaient clairement un sens de l'humour qui m'échappe) a écrit « Mon homme » suivi d'un cœur. Mais qui est cette Jolianne Jolicœur ? Déjà, je déteste

son nom improbable. En cliquant sur son profil, je réalise qu'elle habite elle aussi le Saguenay et semble enseignante tout comme moi. Je vois aussi qu'elle a étudié l'enseignement primaire et l'éducation préscolaire, mais elle est à l'Université du Québec à Chicoutimi. Elle est belle. Blonde. Sur une de ses photos, elle fait du vélo avec les cuissards et tout, elle est donc sportive (pour de vrai, et non seulement à ses heures comme moi). Dans ses anciens statuts (ce n'est pas ma faute si sa page Facebook est publique!), je vois qu'elle a publié au mois de décembre avoir obtenu un contrat en troisième année à l'école de Mathieu.

Ça y est, je suis tourmentée par Jolianne Jolicœur. Je l'ai peut-être même vue quand j'ai remplacé dans l'école où j'ai croisé Mathieu la première fois (une certaine madame Nathalie, il me semble). Je n'ai franchement aucune idée de mes attentes par rapport à ma relation (il s'agit d'un grand mot, mais c'est le seul qui me vient à l'esprit) avec Mathieu, mais j'aimerais que Jolianne Jolicœur n'en fasse pas partie.

Je retourne dans ma chambre et je texte Samuel pour lui dire que je vais venir le retrouver au gym, finalement. Je regarde sur Google Maps et le trajet pour s'y rendre à partir de chez moi est de 4,6 km. Je pense pouvoir y arriver à la course, même si je ne m'y suis remise que depuis quelques jours. Je marcherai certains bouts, au besoin. Je veux me vider la tête de Mathieu et de Jolianne Jolicœur. Et de ma mère à qui j'ai fait peur hier. Et de mon frère que j'énerve. Et de la suppléance. Et de Roxanne, qui est loin.

J'entame ma course avec un bon rythme. Mon mal de tête n'a pas complètement disparu, mais suffisamment pour qu'il

ne m'incomode pas. Le premier kilomètre défile sous mes pieds sans que je m'en rende compte. Il fait beau, la température idéale pour un coureur (comme si j'étais ce qu'on peut appeler une « coureuse »). Le deuxième kilomètre est un peu plus difficile et je dois marcher lorsque j'arrive au troisième. J'essaie de recommencer à courir à plusieurs reprises, mais j'ai le souffle court et un peu mal au cœur. Je reprends complètement mon souffle et je finis par réussir à courir les huit cents derniers mètres pour arriver au gym.

Le cours pour débutants donné par Mathieu est commencé. Ce dernier me fait d'ailleurs un sourire dévastateur à partir du fond du gym. Je retrouve donc Samuel, qui a décidé de mettre un t-shirt pour venir travailler, dans son bureau à classer des papiers et à faire ce que je suppose être l'administration de son entreprise. Il me félicite d'être venue en courant et, comme je n'ai pas une bonne journée, je prends le compliment sans préciser que je n'ai couru qu'environ (si on arrondit !) 3 km sur 4,6.

Il me regarde ensuite de la tête aux pieds et rit.

— Tu n'es pas venue pour *cruiser* Math arrangée comme ça, j'imagine ?

— Je suis venue m'entraîner.

— Même pour t'entraîner, ça fait dur. Il y a quand même un certain standard à respecter dans mon gym, Marie...

En signe de protestation, je lui lance une serviette que j'espère gorgée de sueur qui traîne à proximité, puis je porte attention à mon accoutrement. Jusqu'ici, j'avais jugé

que le confort surpassait le *look*, mais je remets peu à peu en question mon jugement. Je porte mon vieux (très vieux) pantalon de jogging gris de l'Université Laval que j'ai trouvé (oui, trouvé) pendant mon initiation il y a quatre ans. J'ai un t-shirt d'entraînement gris sur lequel il est inscrit «*Is it cheat day yet?*» qui est trop grand et pas de la même teinte de gris que mon jogging. Il y a des pyjamas plus sexy que ce que je porte actuellement. Il y a des poches de patates plus sexy que ce que je porte actuellement. En plus du reste, mes cheveux sont attachés en chignon mou et je ne suis pas maquillée, si ce n'est des restants de mon mascara d'hier.

Si Mathieu me trouvait belle (pour une raison qui m'échappe), en me voyant aujourd'hui, il est certain que l'illusion sera brisée. Il serait sage que je m'échappe avant qu'on se retrouve l'un devant l'autre. Il m'a vue lorsque je suis entrée, mais, comme il était assez loin, il existe une toute petite chance pour qu'il n'ait pas remarqué mon *kit* de jogging informe. Au moment où j'échafaude mon plan d'évasion (plan consistant tout simplement à sortir du gym sans lui dire au revoir), il entre dans le bureau avec une fille en indiquant à Samuel qu'elle souhaite avoir plus d'informations sur les programmes offerts. Je comprends par le regard de mon ami que je dois sortir et je me retrouve seule avec Mathieu à la porte du bureau. Il me regarde avec ses yeux noisette (sans lunettes cette fois) et il me demande comment je vais.

— Ça va. Je suis tellement désolée de m'être endormie sur le divan... Ça arrivait tout le temps quand j'habitais avec Rox. Tu ne connais pas mon amie Roxanne, mais ça arrivait tout le temps quand on sortait. On avait un divan orange, un

gros divan laid acheté sur Kijiji pas cher, et je dormais toujours dessus. En fait non, c'est faux. Roxanne dormait toujours dessus, mais moi aussi j'ai tendance à m'endormir lorsque j'ai trop bu... Et en plus, en arrivant ce matin, mes parents n'étaient pas trop contents que je n'aie pas donné de nouvelles. Pas que je ne peux pas faire ce que je veux, j'ai quand même vingt-trois ans et j'ai été en appartement pendant quatre ans, mais tu comprends, ils étaient inquiets... Je me sens mal pour tout ça...

Il me coupe dans mon élan (heureusement).

— Marie, je te jure que c'est correct. Ça arrive. En plus, tu avais déjà vu le film, c'est peut-être un peu ma faute si tu t'es endormie. J'ai fini mon cours, si tu veux on peut aller acheter ce qu'il faut pour se faire un bon souper. Je peux acheter du vin aussi, si tu veux.

— Oui pour le souper, bof pour le vin. Je vais te montrer que je ne m'endors pas chaque fois que j'ai un rendez-vous...

— C'est un rendez-vous, donc ?

Il n'y a pas de miroir à proximité, mais je suis certaine que je suis rouge jusqu'aux oreilles. Je sais que je trouve Mathieu vraiment très attirant (je suis hantée par ma vision de lui sans t-shirt de ce matin), mais je n'ai franchement aucune idée de ce à quoi je m'attends avec lui. Après tout, je le connais à peine. Donc dire le mot « rendez-vous » est peut-être un peu fort...

Comme je ne réponds pas, Mathieu me propose de prendre sa voiture pour nous rendre à l'épicerie. Étant donné que je

suis venue en courant (une partie du trajet du moins), je n'ai pas la mienne. J'oublie momentanément que j'ai l'air d'une version peu sexy et absolument moins fantastique de Gandalf le gris dans mon jogging, et je monte à ses côtés. Puis, je me vois dans le rétroviseur et mon absence de beauté en ce beau samedi me revient.

Je lui demande si on peut passer chez moi pour que je me lave et que je me change, ce qu'il accepte, galant qu'il est.

À destination, un problème se pose. Je ne peux pas lui demander de patienter dans la voiture étant donné que ça va me prendre un certain temps pour me préparer, mais je ne peux pas non plus lui imposer de rencontrer mes parents en attendant que je sois prête. Le pauvre Mathieu vivrait sans aucun doute un interrogatoire en règle.

— Je pense qu'on a un petit problème, lui dis-je.

— Lequel ?

— Si tu entres, tu vas probablement devoir t'asseoir avec mes parents à la cuisine. Mes parents qui sont aussi connus sous les noms de Agente Louise et Agent Marc, agissant au sein de la brigade de *CSI: La famille Archambault-Girard*. Tu vas avoir droit à un interrogatoire et je ne suis pas certaine qui est le *bon cop* et le *bad cop* entre les deux.

Il me regarde avec ses beaux yeux noisette, mais confus. Je ne pense pas qu'il ait compris mon histoire de *CSI*. Mettons mon manque de cohérence sur mon lendemain de veille, mes maux de cœur et l'absurdité générale de ma fin de semaine.

— Je ne sais pas ce que tu essaies exactement de me dire, mais je n'ai pas de problème à rencontrer tes parents, finit-il par dire.

Nous entrons donc dans la maison et, évidemment, Louise et Marc sont assis à la cuisine. Mon père prend une bière en feuilletant le *Sentier Chasse-Pêche*, magazine auquel il est abonné depuis près de trente ans. Ma mère, elle, est sur sa tablette en train, je le suppose, de regarder des vidéos de bébés qui éternuent ou de *chatter* avec sa sœur Nicole des nouvelles bouchées qu'elle a achetées au Costco auxquelles cette dernière ne pourra pas goûter.

— Papa, maman ?

Ma mère pousse un genre de cri et sursaute, comme si la dernière chose à laquelle elle s'attendait dans sa vie était de me voir dans la cuisine de la maison dans laquelle nous habitons tous. Mon père ne lève même pas les yeux de l'article sur la chasse à l'original qu'il est en train de lire.

— Je vous présente Mathieu. Il travaille avec Sam à son gym. Je suis venue prendre une douche rapide avant qu'on reparte souper chez lui. C'est OK ?

Le regard de ma mère s'illumine et, faisant son innocente, elle prétend avoir beaucoup entendu parler de lui (alors que c'est complètement faux). Mon père se présente à son tour. Très mal à l'aise, je m'éclipse pour prendre ma douche et me préparer. Au bout d'une trentaine de minutes, je ressors de ma chambre. J'ai enfilé un jean un peu délavé qui, je trouve, me va très bien, et un chandail en laine ayant un col en V, sous

lequel j'ai mis une camisole noire toute simple. Mes cheveux sont remontés dans une queue-de-cheval très serrée et je me suis maquillée, juste un peu, pour ne pas avoir l'air d'avoir fait trop d'efforts. Je ne veux pas que mes parents ni Mathieu pensent que j'ai sorti le grand jeu pour la soirée à venir et qu'il s'agit d'un rendez-vous (quoique apparemment c'en est un!).

Lorsque je reviens à la cuisine, Mathieu a lui aussi une bière et rit avec mon père. Si nous étions dans un film, nous aurions de la difficulté à quitter la maison et mes parents nous demanderaient de rester souper, Mathieu et mon père deviendraient de bons amis, mon père l'invitant probablement à jouer au golf le lendemain. Comme nous ne sommes pas dans un film et que mon père ne joue pas au golf, je coupe le plaisir de tout le monde en annonçant que je suis prête et que je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer, de ne pas m'attendre et que je les informerai de mes plans par textos.

— Vas-tu venir coucher? me demande ma mère d'un ton qui se veut innocent.

J'aurais dû l'attendre, celle-là, je la mérite un peu.

— Je vais te texter plus tard, OK?

Mon père n'ajoute rien, mais son sourire en dit assez long pour que je comprenne qu'il ne s'attend pas à me revoir avant demain. Ma mère se contente de ma réponse et je réussis à sortir de la maison avec Mathieu.

Nous nous rendons à l'épicerie. Dans le stationnement, Mathieu se tourne vers moi alors que je détache ma ceinture.

— Reste dans l'auto. Je ne veux pas que tu saches ce que je prépare ce soir.

Le ton étant presque brusque, je fige un peu.

— Ouf, j'ai eu l'air autoritaire, hein ? Je m'excuse, ce n'était pas le but. Veux-tu rester dans l'auto ? J'aimerais ça te faire une surprise.

Je lui souris et le regarde se diriger vers l'épicerie. J'attends donc dans la voiture avec mes pensées pour seule compagnie. Jolianne Jolicœur me revient en tête, mais je la chasse du revers de la main. De toute évidence, c'est avec moi qu'il a envie de passer la soirée.

Après notre arrêt à l'épicerie, nous allons chez lui. Il entame la préparation du souper et je comprends qu'il a l'intention de faire un tartare de saumon. J'aperçois du saumon cru et du saumon fumé, du concombre, de l'oignon vert, des canneberges séchées... Ses talents culinaires dépassent peut-être le riz Uncle Ben's finalement, bon point pour lui. Nous mangeons en discutant. Le tartare est délicieux. Nous parlons longtemps. Il me raconte son temps à l'université. Moi aussi. Je lui parle de Roxanne.

— Roxanne, ç'a été mon plus gros coup de foudre à vie, je pense. Ç'a l'air bizarre dit comme ça, d'une amie, mais c'est vrai. Je m'ennuie vraiment de sa présence quotidienne et, comme je sais qu'elle ne va pas bien ces temps-ci, on dirait que j'ai l'impression de manquer à mon rôle d'amie.

— Tu pourrais peut-être aller la voir bientôt? Ce n'est pas si loin, Montréal, dans le fond, cinq ou six heures en fonction du trafic. Et je suis certain que vous trouveriez de quoi vous amuser pendant une fin de semaine dans la « grand-ville ».

Il a raison, je vais en parler à Roxanne cette semaine. Ça nous ferait du bien à toutes les deux.

Puis, nous tombons dans une conversation plus profonde sur nos aspirations. Je lui explique le choc que j'ai vécu en revenant chez mes parents, il y a deux semaines, sans amis, sans vraiment d'emploi, sans chum. Ce dernier aspect le fait sourire et je lui demande pourquoi.

— Ça me fait rire que tu dises que tu n'as pas de chum et que ça ait l'air grave. Une fille comme toi, Marie, si ça veut un chum, ça n'a pas besoin de se forcer.

— Une fille comme moi? Tu veux dire vraiment très ordinaire?

— Non, une fille qui, même avec un vieux jogging gris de l'Université Laval et un chandail trop grand, ferait se retourner tous les hommes qu'elle croise.

Il doit parler de quelqu'un d'autre parce que je ne me reconnais pas du tout dans cette description. Puis, il se lève. Je pense qu'il se penche pour ramasser mon assiette, mais, à la place, il m'embrasse. Lorsqu'il le fait, je sens une décharge électrique me parcourir le dos. Je me lève et lui rends son baiser. Il me prend dans ses bras et me transporte jusqu'au divan, où nous

continuons de nous embrasser. Je peux sentir ses abdos à travers son t-shirt. Pour une fois, je n'ai rien d'autre en tête que le moment présent.

Il s'arrête soudainement.

— Est-ce que c'est correct pour toi? Je me suis laissé emporter par le moment... Mais je ne voudrais pas que tu fasses quelque chose dont tu n'as pas envie. Si tu veux, on arrête et on écoute un film.

Le fait qu'il me demande comment je vais accentue mon attirance pour lui et je lui réponds par un baiser. À notre époque, y a-t-il quelque chose de plus attirant que le consentement? Il me reprend dans ses bras (semble-t-il que les poids qu'il lève dans ses vidéos avec Samuel ont eu un impact sur sa force physique!) et me transporte dans sa chambre. Il m'embrasse dans le cou, puis s'arrête pour me regarder directement dans les yeux.

— Je ne sais pas si tu as conscience de l'impact que tu as eu sur moi la journée où nous nous sommes croisés à mon école, mais, depuis ce jour, je pense à toi constamment. Ça fait longtemps que j'ai envie de ça. Depuis le cégep, tu es toujours restée un peu dans ma tête, en ne sachant jamais si un jour ce serait même une possibilité.

Il reprend ses baisers et m'embrasse de nouveau dans le cou, en descendant peu à peu vers mes seins, toujours couverts par ma camisole.

Mon cœur bat si fort. J'ai l'impression, pour une fois, d'être dans un film. La seule chose qui m'indique que nous sommes toujours dans la vraie vie est l'absence de musique d'ambiance.

Tout doucement, il me déshabille, s'attardant longtemps entre chacun des vêtements qu'il retire. En soulevant mon chandail et ma camisole, il embrasse longtemps mes seins et mon ventre. Il enlève mon soutien-gorge en trois secondes (ma petite voix intérieure ne peut que penser qu'il n'en est pas à ses premières agrafes!). J'essaie à mon tour de retirer son t-shirt, mais il me fait savoir qu'il préfère prendre son temps avec moi d'abord.

Ce n'est pas une attitude à laquelle je suis habituée, je perds quelques secondes le focus et je pars un peu dans mes pensées. Peut-être que je n'ai jamais été avec quelqu'un qui avait vraiment envie d'être avec moi et non seulement de coucher avec moi... C'est vrai que j'ai eu surtout des aventures et peu de vraies relations dans ma vie...

Comme s'il m'entendait penser, il revient vers mon visage et m'embrasse longtemps, déboutonnant mon jean en même temps. Il le retire tout doucement. Il s'affaire ensuite à embrasser mes cuisses et à caresser mes fesses. Puis, il m'enlève ma culotte. Il se recule un peu pour me regarder. Je suis toute nue, mais j'ai l'impression qu'il regarde plus que mon corps. Il se déshabille à son tour et prend un condom dans sa table de chevet.

Même si c'est un geste banal, je ne peux que le remercier mentalement de ne pas faire partie des hommes qui rouspètent à l'idée de mettre une capote.

Il met le préservatif et nous faisons l'amour. Le temps semble s'arrêter, si bien que je ne pourrais dire si ça dure cinq minutes ou cinq heures. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais couché avec quelqu'un avec qui je me suis sentie aussi belle, aussi bien et aussi comblée après une première fois.

Nous finissons enlacés. Je suis couchée sur son épaule, une main sur ses abdos, et il flatte mes cheveux. Le silence est total. Si nous étions dans un film, il y aurait une vue en plongée de nous deux, avec des draps habilement placés pour recouvrir nos corps, et une musique douce qui annoncerait la fin de la scène de sexualité. Nous sommes cependant entièrement nus, sous un couvre-lit d'un style assez moyen, et je me surprends à assumer ma nudité en étant couchée à côté d'un homme comme Mathieu.

Si Roxanne était là, elle me demanderait si nous avons baisé ou si nous avons fait l'amour. Il s'agissait d'une tradition lorsque nous couchions pour la première fois avec quelqu'un (une tradition supportée exclusivement par moi dans les deux dernières années puisque Rox avait rencontré Éric) que de s'asseoir sur le divan orange pour répondre à cette question. Pour elle, la différence était évidente et méritait d'être mentionnée à voix haute après chaque nouvelle expérience sexuelle. Quand tu baises, il n'y a pas d'attente pour la suite, c'est intense, mais c'est dénué de sentiments et ça ne se reproduira probablement pas, d'où le besoin que ce soit si intense. Quand tu fais l'amour, c'est tout le contraire. C'est plus lent, plus doux et sans urgence, et tu as envie que le moment ne

s'arrête jamais. Selon Roxanne, il n'y a pas d'entre-deux. J'avoue ne pas avoir souvent choisi la deuxième option dans les quatre dernières années.

Je ne suis pas toujours d'accord avec les théories de mon amie, elle a tendance à voir tout blanc ou tout noir, alors que j'ai plutôt tendance à vivre dans une grande palette de nuances de gris difficiles à décoder. En revanche, cette fois, je dois bien avouer que si je dois placer ce que nous venons de vivre d'un côté ou de l'autre, Mathieu et moi venons de faire l'amour.

Quelques minutes après, presque aspirée par le sommeil, je me lève du lit pour retrouver mes vêtements. Mathieu est lui aussi un peu endormi.

— Qu'est-ce que tu fais ? me questionne-t-il d'une voix ensommeillée.

— Je me rhabille. Je vais rentrer avant de m'endormir, je pense.

Ma petite voix intérieure espère secrètement qu'il me demande de rester. Je veux cependant l'entendre le dire. Je ne veux pas m'imposer. Je ne veux pas qu'il se sente obligé pour une raison obscure de me dire de rester. Je veux qu'il me le dise parce qu'il en a envie, tout simplement.

— Reste, s'il te plaît, Marie. Il me semble que je dormirais mieux si tu restais.

Il ne le sait pas (ou peut-être le sait-il d'une certaine façon), mais il vient de dire exactement ce que je souhaitais entendre.

Il me prête un t-shirt pour dormir, un t-shirt tellement trop grand qu'il me fait plutôt office de robe. Je remets ma culotte et je retourne près de lui dans son lit.

Juste avant de fermer les yeux, j'attrape mon téléphone et préviens mes parents que je ne rentre pas dormir à la maison. J'apprends de mes erreurs, au moins !

11

La fille en bobettes dans la cuisine

Le lendemain matin, je me réveille un peu avant Mathieu. J'ai alors tout le plaisir de le regarder dormir. Même si c'est cliché, j'ai encore le droit, pour quelques minutes, de penser que je suis dans un film et de le détailler pendant son sommeil.

Il est vraiment beau. Quand il est couché sur le dos, ses abdos sont encore plus apparents. Il est large d'épaules et j'aurais du mal à trouver une once de gras sur son corps. Il n'est par contre pas trop musclé. Il est parfait. Il a peut-être perdu tout son mystère (disons que le mystère a tendance à disparaître lorsqu'on voit quelqu'un tout nu), mais rien de son charme. La seule image qui me vient en tête lorsque j'essaie de décrire le corps de Mathieu est celle du *poster* de Chad Michael Murray à l'époque de *One Tree Hill* que j'avais dans ma chambre à quinze ans. J'ai beau avoir écouté la série sur DVD quelques années après la diffusion originale parce que ma mère me trouvait bien trop jeune à l'époque pour les thèmes abordés dans cette émission, je n'ai pas moins fantasmé sur son personnage central. Je suis couchée (et j'ai

couché) avec mon fantasme d'adolescente! Je n'ai rien de Peyton ou de Brooke, mais je me retrouve quand même avec Lucas dans mon lit.

Mathieu a un profil parfait. Je le regarde dormir en me demandant ce qu'un gars comme lui peut trouver à une fille comme moi. Je ne suis pas laide, juste bien ordinaire. Personne ne penserait à me décrire en utilisant l'affiche d'une vedette d'émission pour ados des années 2000. Puis, en y réfléchissant, je me dis que ça ne me ferait probablement pas de tort d'aller à la salle de bain pour constater de quoi j'ai l'air.

En passant par la cuisine pour m'y rendre, je croise (évidemment) Samuel, occupé à faire cuire des œufs.

— Salut, Marie, bien content de te rencontrer en bobettes dans ma cuisine ce matin. J'espère que tu vas bien.

Le ton se veut amusant et sarcastique, mais je décèle une certaine irritation dans sa voix que j'ai du mal à comprendre. Je me dépêche d'entrer dans la salle de bain pour me refaire une beauté avec ce que j'ai à disposition, c'est-à-dire rien du tout. Je trouve quand même une débarbouillette et je me lave le visage. Je replace mes cheveux qui sont, somme toute, dans un état acceptable, et je m'assure que je sens toujours le déodorant, et non la transpiration. Je termine ma routine beauté par un peu de rince-bouche qui traîne sur le comptoir.

Je ressorts de la salle de bain en ignorant Samuel et je regagne la chambre de Mathieu, qui est maintenant réveillé et regarde son cellulaire. Je me rends compte que je ne sais pas trop

quelle attitude adopter avec lui, maintenant. Il répond à mon questionnement intérieur en soulevant les couvertures et en m'invitant à revenir près de lui.

Il m'embrasse dans le cou, puis sur la bouche. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Samuel, qui est juste à côté.

— Math... Même si tout ce qui se passe en ce moment est agréable, je n'arrête pas de penser à Samuel.

Évidemment, Mathieu s'arrête net. Quelle meilleure façon de refroidir les ardeurs d'un homme que de mentionner le nom d'un autre en pleins préliminaires? Je précise donc ma pensée.

— Je veux dire... Pas « penser à Samuel » dans le sens de « penser » à lui, mais dans le sens où il se trouve à quelques mètres derrière la porte en train de manger ses œufs.

— Ah. Oui. OK. Je suis d'accord.

Nous décidons donc de nous lever. Je remets mes vêtements de la veille et Mathieu passe un jogging et un t-shirt avec le logo du département d'éducation physique de l'Université de Sherbrooke (un étudiant impliqué dans la vie étudiante de son université possède au minimum trois t-shirts de ce genre obtenus dans différents événements universitaires). Je suis somme toute peinée qu'il ait choisi de porter un t-shirt ce matin, j'aurais pu admirer ses abdos encore quelques heures...

Même si dix minutes seulement ont passé depuis mon expédition aux toilettes, Samuel semble parti. En regardant

par la fenêtre, l'absence de sa voiture me confirme son départ. Mathieu entreprend de nous cuisiner un petit-déjeuner. Le ton de voix utilisé par Samuel me reste en tête pendant que je consulte mon téléphone. Ma mère a répondu par un émoji de clin d'œil et un petit bâton de dynamite à mon texto de la veille concernant mon absence du domicile familial pour la nuit. Je suis quelque peu perturbée par les habiletés de ma mère à communiquer par émoji. Où a-t-elle bien pu prendre cela? Un peu plus et elle m'envoyait une aubergine!

Je prends mon téléphone pour envoyer quelques messages à Roxanne. Ma discussion de la veille avec Mathieu m'a donné envie d'aller la rejoindre la fin de semaine prochaine.

Marie-Louise: J'ai PLEIN de choses à te dire. On doit se parler rapidement!

Marie-Louise: As-tu quelque chose de planifié le week-end prochain?

Marie-Louise: (Je m'ennuie)

Je vois qu'elle a lu mon message. De petits points apparaissent en bas de l'écran... puis disparaissent. Après plusieurs minutes à fixer mon écran (alors que je pourrais fixer Mathieu en train de cuisiner!), j'accepte l'absence de réponse et me promets de la relancer plus tard.

Nous mangeons une omelette (il va falloir que quelqu'un m'explique l'obsession des œufs dans ce condo) et je demande à Mathieu de me raccompagner.

— Tu es certaine que tu ne veux pas rester avec moi aujourd'hui ? me demande Mathieu avec un regard exagérément piteux pour tenter de me convaincre. Sam sera sûrement au gym toute la journée, il y est tous les jours.

— Je ne peux pas, et crois-moi, ce n'est pas parce que je n'en ai pas envie... Mais j'ai promis à mes parents de les aider et je suis assez certaine qu'ils ne pourront pas compter sur mon petit frère pour me remplacer si je décide de leur fausser compagnie.

C'est vrai que j'aurais aimé paresser toute la journée à ses côtés, mais c'est aussi vrai que j'avais promis à mes parents de les aider à préparer le terrain pour la belle saison.

Il me ramène chez moi et, avant de sortir de la voiture, j'ai un petit malaise. Je ne sais pas si je devrais l'embrasser ou simplement le saluer. Lisant encore une fois mon monologue intérieur, Mathieu se penche vers moi juste avant que je descende de la voiture et m'embrasse. Lorsque j'entre dans la maison, je flotte sur un nuage pour environ quatre secondes. Jacob, qui n'avait de toute évidence rien d'autre à faire que de me regarder par la fenêtre, me lance dès qu'il me voit :

— Je t'ai vue, Marie, pis c'était dégueulasse.

— T'avais juste à regarder ailleurs. J'ignorais que mon petit frère était un voyeur.

— Ark, mais ark. On était tellement bien avant que tu reviennes ici !

— Arrête, je sais que je t'ai manqué chaque jour pendant mes quatre ans d'exil.

Je pense que c'était sa façon de me dire qu'il m'aime. N'est-ce pas comme ça que fonctionnent toutes les fratries ? Je monte finalement dans ma chambre pour me changer avant d'aller retrouver mes parents.

J'essaie de remettre en ordre dans ma tête tout ce qui s'est passé depuis deux jours tout en enfilant un legging de sport et une chemise en flanelle volée à mon père (c'est à croire que de nombreux vêtements dans ma garde-robe ne m'appartiennent pas vraiment). L'exercice ne mène à rien : je flotte, mais je ne comprends toujours pas ce qui est arrivé. Je sors donc dans la cour pour aider mes parents, bien décidée à éviter tout interrogatoire. Je n'ai cependant pas à éviter quoi que ce soit, car mes parents semblent lire mon état sur mon visage. Nous passons donc la journée en famille (même Jacob collabore) à travailler dans la cour. Mon père finit de pelleter et d'étendre la neige restante pour qu'elle fonde plus vite (une tradition régionale au Saguenay), ma mère lave les fenêtres à l'extérieur et Jacob et moi raclons la cour.

Nous terminons la fin de semaine avec un souper en famille. Ma mère a fait son fameux pâté au poulet et tout le monde se régale. Nous préparons aussi les lunchs pour la semaine, ma mère ressassant l'importance que notre argent ne soit pas dépensé dans des futilités comme la restauration rapide. Je me couche tôt après avoir lu un message de Mathieu qui me dit que son oreiller sent mon parfum. Une autre semaine de suppléance commence demain.

12

Jolianne Jolicœur

C'est une nouvelle semaine qui débute. Je me lève, déjeune, prépare mon lunch (un restant de pâté au poulet et quelques crudités préparées la veille avec ma mère!) et enfile mon costume de prof préféré : un t-shirt rose pâle avec un veston noir et un jean pâle. La tenue parfaite qui dit à la fois professionnelle, mais décontractée. Cette tenue est même à l'épreuve de la sueur, le veston noir pouvant habilement camoufler des cernes sous mes bras.

En attendant un appel, je regarde mon cellulaire. J'envoie un message à Mathieu pour lui souhaiter bonne journée. Je renvoie un message à Roxanne, qui n'a pas répondu à mes textos de la veille, pour lui dire que j'ai des choses à lui raconter et que j'ai hâte de pouvoir lui parler. Puis j'attends.

Ce n'est que quelques minutes après onze heures que je reçois un appel. Je remplacerai trois jours de suite dans la même classe de sixième année à partir de demain. Je remplace un certain monsieur Robert (mon petit doigt me dit que ce

n'est pas un jeune enseignant). La suppléance étant prévue, il est censé m'avoir laissé du travail à faire avec les élèves pendant son absence.

Je salue la répartitrice et raccroche. Trois jours dans une même classe ! Quelle chance ! J'aurai le temps de créer un lien avec les élèves, un aspect qui me manque atrocement depuis que je fais de la suppléance. Je suis par contre très nerveuse, car, si ça se passe mal, je serai pendant trois jours avec le même groupe et ça pourrait s'avérer très long.

Les heures suivantes, je prépare quelques activités pour mes journées de remplacement de monsieur Robert. Même s'il a laissé du travail, j'aime mieux être prête au cas où des photocopies disparaîtraient mystérieusement pendant une période.

Puis, comme il n'est pas encore seize heures, j'appelle au café pour parler avec la gérante. L'employée au bout du fil me confirme que c'est la même qu'à mon époque et me promet de lui faire le message de me rappeler.

J'ai l'impression de peu à peu cocher toutes les cases qui, il y a deux semaines à peine, semblaient manquer à mon bonheur. J'ai un emploi (peut-être deux ?), quelqu'un dans ma vie (je ne m'avancerai pas à dire le mot « chum »), quelques amis (Roxanne ne m'a toujours pas répondu...) et, même si j'habite toujours chez mes parents, je m'y sens vraiment bien.

Le soir, Mathieu et moi nous donnons quelques nouvelles par texto. Il me dit qu'il a eu une dure journée avec ses élèves en éducation physique et que les activités qu'il avait prévues

ne se sont pas du tout passées comme prévu. Il avait préparé un nouveau jeu, mais il a rapidement compris qu'il y avait trop de consignes et ç'a finalement été plutôt chaotique avec tous ses groupes, même les plus vieux. Il me dit avoir hâte de me voir. Moi aussi, j'ai hâte de le voir. Je lui souhaite bonne nuit et je me couche avec le cœur qui palpite.



Mardi matin, je déjeune, fais mon lunch et m'habille. Je porte une blouse couleur café qui s'agence très bien avec mes cheveux bruns que j'attache en chignon. J'ai quand même eu envie de reporter mon *look* jean pâle et veston, puisque personne n'avait pu en profiter, mais je me suis ravisée.

Dès mon arrivée à l'école, pleine de mon expérience des deux dernières semaines, je me rends au secrétariat.

— Bonjour, je remplace ce matin un certain monsieur Robert, en sixième.

— Il semble y avoir une erreur, me dit-elle en consultant ce qui doit être la liste des enseignants absents.

— Une erreur ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Monsieur Robert est prof en classe adaptée, pas en sixième.

Je ne comprends pas trop. Quelle est l'erreur ? Je remplace monsieur Robert ou bien un autre enseignant en sixième année ? Ou je ne remplace pas du tout ? Suis-je même dans la bonne école ? Je consulte mon agenda pour m'assurer que je suis bien à l'endroit qui m'a été indiqué par la répartitrice.

La secrétaire lève finalement les yeux vers moi :

— Je vais me rendre au salon du personnel pour vérifier quelque chose. Je ne suis pas du tout certaine de qui tu remplaces aujourd'hui.

J'attends donc au secrétariat et je vois entrer, poussé par une femme qui doit être une éducatrice spécialisée, un petit garçon en fauteuil roulant qui est clairement atteint de déficience intellectuelle.

Le stress me gagne. Je n'ai jamais mis les pieds dans une classe adaptée. Je ne crains pas les personnes avec un handicap, mais je ne peux quand même pas dire que je suis à l'aise avec eux. Qu'est-ce que je vais leur enseigner ? Je ne suis même pas certaine de savoir ce qu'ils apprennent à l'école.

La secrétaire revient à son bureau et me confirme ce que j'anticipais : je remplace bel et bien monsieur Robert en classe adaptée. Il a dû y avoir une erreur lors de la demande de suppléance.

— Êtes-vous à l'aise d'assurer la suppléance quand même ? me demande-t-elle. À l'heure qu'il est, je vous avoue que ce serait pas mal compliqué de trouver quelqu'un d'autre...

Elle sous-entend clairement par son commentaire que j'ai le choix, MAIS qu'idéalement mon choix devrait être de rester.

— Aucun problème, je vais remplacer monsieur Robert pour les trois prochains jours, comme convenu.

— Parfait dans ce cas. La classe est au premier étage, sur votre droite. Vous la trouverez sans problème, certains élèves sont déjà arrivés même si la cloche n'a pas sonné. Vous savez, le transport adapté...

Non, je ne sais pas ce qu'elle veut insinuer à propos du transport adapté, mais je fais signe que oui et je me dirige vers la classe qu'elle m'a indiquée.

Plusieurs pensées me traversent l'esprit et je dois vraiment me concentrer pour éviter de paniquer. J'arrive en classe et le garçon que j'ai vu passer en fauteuil roulant quelques minutes auparavant s'y trouve déjà, avec la femme qui le poussait. Elle se présente comme madame Josée, la technicienne en éducation spécialisée de la classe. Je l'informe que c'est ma première fois en classe adaptée et elle se fait rassurante : les élèves ont une routine bien établie et elle va m'indiquer ce que j'ai à faire.

Il n'y a que cinq élèves dans ce groupe, dont un qui est absent puisqu'il a des rendez-vous médicaux. Madame Josée m'explique qu'il est rare que les cinq soient présents en même temps, justement à cause du nombre de rendez-vous auxquels ils doivent se rendre. Trois des quatre élèves présents sont en fauteuil roulant. Deux des quatre sont en mesure de dire quelques mots et les deux autres communiquent en faisant des bruits ou en pointant des pictogrammes qui représentent différentes choses dans la classe.

Malgré mes appréhensions, l'avant-midi se déroule rapidement. Rien ne se passe vraiment avant neuf heures trente puisque les élèves n'arrivent pas tous en même temps à cause

du transport adapté qui doit effectuer plusieurs trajets différents. Puis, il y a la collation, des activités individuelles et des soins qui sont assurés par madame Josée et une préposée aux bénéficiaires. Il y a ensuite une petite activité de groupe que j'anime en nommant des objets dans la classe et en leur demandant de répéter. Je suis surprise de constater à quel point les deux élèves qui ne parlent pas semblent me comprendre, puisqu'ils pointent les bons pictogrammes la plupart du temps quand je nomme un objet. Puis, le dîner arrive et je me rends compte que mes appréhensions n'étaient pas fondées et que j'ai même rapidement oublié le fait que les élèves étaient en fauteuil roulant ou ne parlaient pas vraiment. L'après-midi se déroule avec le même canevas et, en terminant la journée, je me rends compte que j'ai hâte à demain. Je suis finalement bien contente de l'erreur qui a été commise lorsque la suppléance m'a été attribuée.

Je rentre chez moi pour me changer et j'avertis ma mère que je ne souperai pas avec eux. Je détache mes cheveux et enfle un t-shirt kaki tout simple avec un jean. Je passe par un restaurant de sushis près de chez moi avec comme intention de surprendre Mathieu avec un souper-surprise. Je flotte encore sur mon nuage de la fin de semaine. Les papillons sont toujours bien présents, j'ai envie de le surprendre. J'ai envie de le voir.

En arrivant devant le duplex, je remarque qu'une troisième voiture que je ne connais pas est stationnée dans l'entrée. Je cogne, et c'est une fille qui me répond. Elle n'a qu'une chaussure, j'en conclus qu'elle vient d'arriver et qu'elle n'avait même pas encore quitté l'entrée. Cette fille, je la connais pour

avoir espionné son compte Facebook : c'est Jolianne Jolicœur. Je me fige en la voyant. Ne sachant pas quoi faire, je lui tends les sushis.

— Voici votre commande de sushis. C'est déjà payé. Bonne soirée, madame.

Puis, je retourne rapidement dans ma voiture, le cœur battant. Je démarre et, après avoir roulé quelques minutes sans destination, je m'arrête.

Mais qu'est-ce qui vient de se passer ? Pourquoi cette fille (aussi belle en vrai que sur Facebook, ce n'est pas de chance pour moi) était-elle chez Mathieu ? J'ai une boule dans l'estomac et je vois sur mon tableau de bord le nom de Mathieu s'afficher. Il tente de m'appeler, mais je n'ai vraiment pas envie de lui parler. Je sais bien que nous ne sommes pas un couple ni rien de tout ça, mais je n'ai quand même pas envie d'être son deuxième choix. Je me trouve peut-être bien ordinaire, mais Marie-Louise Archambault-Girard mérite d'être le premier choix de quelqu'un. Je me trouve tellement naïve, tout à coup ! Samuel tente à son tour de m'appeler, mais je ne lui réponds pas non plus. Il savait assurément que Mathieu voyait deux filles en même temps, il aurait pu me prévenir. Quand je repense à son petit discours sur le fait qu'il craignait que je « niaise » son coloc... J'ai mal au ventre.

Je rentre chez moi et me dirige directement vers ma chambre, sans saluer ma famille qui est attablée dans la cuisine. J'attrape un regard de ma mère qui semble comprendre l'essentiel sans que je dise un mot.

Je reçois plusieurs appels de Samuel et de Mathieu, à tour de rôle, mais je préfère ne répondre ni à l'un ni à l'autre. Je ne pleure pas, mais j'ai le cœur gros. Pendant une seconde, j'ai cru que Mathieu était parfait. J'avais probablement raison dans le fond, nous n'étions pas dans la même ligue et il a préféré prendre une fille qui jouait dans la même cour que lui, comme Jolianne Jolicœur. Je suis même certaine qu'elle ne fait pas semblant d'avoir couru cinq kilomètres quand elle va le retrouver au gym, elle.

J'enfile mon pyjama et éteins mon cellulaire. Pour une fois, je ne crains pas de manquer un appel important pour une suppléance demain, puisque je sais déjà dans quelle classe je remplace. Je tourne dans mon lit pendant des heures, ne sachant pas exactement à quel moment je finis par trouver le sommeil.



Le lendemain matin, fatiguée et les yeux bouffis (j'ai peut-être, finalement, un peu pleuré avant de m'endormir cette nuit), je me lève et me prépare pour aller travailler. Cette classe et ces élèves me changeront les idées. Ma journée d'hier a été tellement intéressante et différente de ce à quoi je m'attendais que ça ne peut être qu'une belle journée.

Je rencontre l'élève qui était absent hier, un garçon ayant la trisomie 21, qui marche et qui parle. Il est très drôle et met beaucoup de lumière dans ma triste journée. Il m'appelle Loulou, ce qui me fait sourire, étant donné que c'est le surnom de ma mère Louise. En fin de journée, lorsqu'il quitte la classe, il me fait un câlin et me dit à demain.

Je reviens chez moi et la lourdeur que j'avais dans le cœur hier revient. Ma mère me regarde entrer dans la cuisine.

— As-tu le goût de parler, ma chouette? Est-ce que c'est le petit Mathieu qui t'a fait quelque chose?

— Je n'ai pas envie d'en parler, non. Merci, maman.

Nous préparons ensuite le souper dans le silence le plus complet. Mes parents savent respecter mon besoin de silence et c'est une qualité que j'apprécie chez eux. Nous mangeons et je me retire dans ma chambre. Je me décide enfin à rallumer mon téléphone et je constate que j'ai plusieurs messages textes et quelques messages vocaux.

Ma boîte vocale déborde.

Premier message reçu à 17 h 21, mardi :

— Marie-Louise, s'il te plaît, rappelle-moi. Ce n'est pas ce que tu penses. S'il te plaît, rappelle-moi. Il y a erreur, cette fille n'est pas ce que tu penses!

Deuxième message reçu à 17 h 37, mardi :

— Marie, franchement. Rappelle-moi. Ou rappelle Math, peu importe. C'est personne, cette fille-là, tu capotes pour rien. Bye. Rappelle-moi.

Troisième message reçu à 18 h 42, mardi :

— Bonjour, Marie-Louise, c'est Linda, ta vieille gérante! Ha! ha! ha! J'ai bien eu ton message. J'ai un employé qui

part pour travailler dans son domaine début juin, j'aimerais beaucoup qu'on se parle. Rappelle-moi dès que tu as mon message.

Je décide de rappeler Linda sur-le-champ, les garçons peuvent (et devront) attendre! Malheureusement, elle a déjà fini sa journée. L'employé prend mon message, elle me rappellera dès qu'elle peut.

L'icône des messages vocaux n'a pas encore disparu dans le haut de mon téléphone, me signifiant qu'il me reste des messages à écouter. Fallait-il que je ferme mon cellulaire une seule soirée pour devenir la jeune femme la plus populaire du Saguenay?

Quatrième message reçu à 19 h 53, mardi :

— Allô, Marie, c'est Rox. Ben t'as l'afficheur, tu le sais. Je n'ai pas pu te rappeler en fin de semaine... *Long story short*, je suis de retour chez mes parents après une méga chicane avec Éric. J'ai besoin qu'on se parle, moi aussi. Bref, rappelle-moi, s'il te plaît.

Ouf, son ton de voix en disait assez pour que je sente toute la détresse qui l'habite. Je la rappelle, mais je tombe moi aussi sur sa boîte vocale. Je soupçonne qu'elle a fermé son cellulaire pour éviter les appels d'Éric. Je lui laisse un court message lui disant que je l'aime et, évidemment, de me rappeler.

Je regarde mes autres messages et j'en ai une tonne de Mathieu. Je ne les lis pas, sauf le dernier où il m'annonce qu'il s'en vient chez moi pour me parler. Je regarde l'heure dudit message et ça fait environ quinze minutes. Il devrait donc être

chez moi d'une minute à l'autre. Même si je n'ai pas vraiment envie de lui parler, je ne vais quand même pas lui claquer la porte au nez s'il a pris la peine de se déplacer. Je vais écouter ses explications, s'il y a réellement quelque chose à expliquer.

Le miroir me renvoie le reflet d'une fille qui n'a pas beaucoup dormi et qui a la mine triste. Je porte toujours mes vêtements d'enseignante, une tunique bleu marine avec un col Claudine et un collant, et je décide de ne pas me changer. Quelques minutes après, je vois sa voiture se stationner devant chez moi et j'enfile une veste pour aller à sa rencontre. Je n'ai pas envie qu'il entre dans la maison.

Il a mis ses lunettes et porte une veste noire par-dessus son kangourou vert de l'Université de Sherbrooke. Il a l'air piteux.

— Marie...

— Écoute, c'est correct, je sais qu'on n'est pas un couple ni rien de tout ça, mais j'aurais quand même aimé être la seule fille que tu fréquentais. Je ne suis pas trop le genre à être un deuxième choix, donc tu n'auras pas à faire un choix entre Jolianne Jolicœur et moi.

— Attends, comment tu sais son prénom ?

— Elle commente tes vidéos sur Facebook.

— OK, oui. Je vois de quel commentaire tu parles. Jolianne, ce n'est pas ma blonde. Ce n'est pas non plus une fille que je fréquente. C'est une collègue de travail.

— Ben oui, et ça arrive souvent des réunions d'équipe le mardi soir entre la prof de troisième année et le prof d'éduc ?

— Wow, OK, tu t'es renseignée sur elle, à ce que je vois.

Soudainement un peu mal à l'aise, je me rends compte que je possède effectivement pas mal d'informations sur elle à cause de ma petite enquête Facebook. *CSI: La famille Archambault-Girard* frappe encore, on dirait.

— Un peu. Bref, je trouve ça plate comme situation et je trouve ça encore plus plate que Sam ait fait comme si de rien n'était, alors qu'il savait clairement que tu jouais sur plusieurs terrains à la fois.

— Samuel, justement...

— En tout cas, je te souhaite une bonne soirée. Et bien du bonheur avec Jolianne Jolicœur. Je vais aller me coucher.

Comme il est à peine dix-huit heures, je me rends compte de l'absurdité de ma dernière phrase. La tête haute, je tente alors de regagner ma maison, mais Mathieu me saisit par le bras. Rien de brutal, le geste est même plutôt doux. Je me retourne et le regarde droit dans les yeux. On ne peut pas dire qu'il ne sait pas jouer la culpabilité.

— Marie, écoute-moi, s'il te plaît, et laisse-moi t'expliquer sans m'interrompre. C'est Samuel qui fréquente Jolianne. Pas moi. Elle était chez nous parce qu'ils allaient au cinéma. Les mardis coûtent moins cher et Sam est radin.

Il rit un peu, mais, voyant que je ne ris pas avec lui, il poursuit son explication.

— Je travaille avec Jolianne depuis quelques mois. Elle est super gentille et sportive, je l'ai présentée à Sam il y a peut-être

un mois et ils se sont vus quelques fois... Mardi, c'était leur quatrième ou cinquième rendez-vous, je ne sais plus. En tout cas, ça n'a pas eu lieu parce que ton apparition a causé tout un émoi. Jolianne était vraiment mal à l'aise et a préféré retourner chez elle...

Je suis atrocement gênée, tout à coup. Pendant tout son récit, sa main est restée posée sur mon bras et je m'en rends compte seulement à présent. Il a encore ce regard de culpabilité à travers ses lunettes, mais je sens, finalement, que ce n'est pas un jeu. Il est vraiment mal de la situation.

— Je suis sérieux, Marie-Louise, quand je te dis que je pense à toi depuis qu'on s'est croisé dans mon école. En fait, tout ce que j'ai dit était sincère. J'ai envie qu'on apprenne à se connaître, j'ai envie qu'on soit ensemble. Si c'est le mot «chum» qui te manque pour que tu me fasses confiance, je peux prendre cette étiquette sans problème. Mais crois-moi quand je te dis qu'il n'y a absolument rien entre Jolianne et moi.

C'est beaucoup d'informations à la fois. Il ne fréquente pas Jolianne Jolicœur, c'est Samuel. Il est désolé de la situation. Il veut que l'on continue de se voir... et il veut être mon chum. Ça ne fait que deux semaines qu'on a commencé à se voir. C'est intense un peu, non ? Mais on dirait que j'aurais bien envie de lui dire que j'ai aussi le goût d'être sa blonde. Il me semble que, normalement, les gens se fréquentent un peu plus longtemps avant de s'afficher comme un couple. Ou le font-ils ? Ils font quoi, les gens, pour décider qu'ils sont un

couple? Y a-t-il des étapes préalables? C'est peut-être un détail qui se trouvait dans *Le petit guide de la vie adulte* que je n'ai jamais reçu.

Je suis un peu bouleversée par tout ce qui s'est passé dans les deux derniers jours et ce qui s'est dit dans les derniers instants. Ça doit faire plusieurs minutes que je le regarde sans rien dire. Il s'approche de moi.

— Tu vas peut-être me trouver un peu intense. C'est correct si tu n'es pas rendue là. Mais tu n'es pas mon deuxième choix, je veux que tu le saches. Tu es mon premier et je vais te laisser le temps qu'il te faut pour que tu t'en rendes compte.

Comme je ne sais pas quoi répondre, je me lève sur la pointe des pieds et l'embrasse. Une scène de film qui me donne l'impression d'être Anne Hathaway dans *Le journal d'une princesse*, le pied qui fait «pop» en moins. Je ne sais pas trop quoi penser de tout ce qu'il vient de me dire, mais je sais que personne avant lui n'avait fait preuve de tant de gentillesse et de romantisme à mon égard. Pour l'instant, c'est suffisant.

— Veux-tu venir dormir chez moi, Marie?

— Non, même si tout ce que tu viens de me dire me fait vraiment plaisir, vraiment, je suis épuisée. Je vais dormir ici, dans mon lit.

Il est visiblement déçu, mais je ne change pas d'idée.

— OK, on se texte demain alors?

— Oui! Bonne nuit.

Il m'embrasse ensuite une nouvelle fois, puis retourne dans sa voiture.

Je rentre dans la maison et réalise à quel point j'avais froid dehors. On a beau avoir dépassé la mi-mai, les soirées sont encore très fraîches.

Quelques heures plus tard, je me couche, sachant que je vais trouver le sommeil rapidement, cette fois, le cœur plus léger qu'hier.

13

Les sushis

C'est ma dernière journée de remplacement dans la classe de monsieur Robert. La journée se passe bien et je lui laisse un rapport détaillé des trois derniers jours. J'espère sincèrement revenir dans cette classe, même si ce n'est pas mon champ d'expertise. Je n'aurais pas cru que je pourrais aimer travailler en classe adaptée, et pourtant, ces trois derniers jours ont probablement été ceux que j'ai préférés depuis le début de mon aventure en suppléance. Le fait d'avoir eu trois jours pour créer un lien avec ces élèves joue aussi beaucoup sur mon expérience positive. Ça me rappelle à quel point j'ai hâte d'avoir un groupe à moi.

Avant de quitter l'école, je vais voir la secrétaire pour m'assurer qu'elle a bien noté mon nombre de minutes travaillées dans les derniers jours et elle me remercie chaleureusement en me disant qu'elle va se souvenir de moi pour l'avoir dépannée même si ce n'était pas mon champ. Il n'est jamais malheureux d'avoir une bonne relation avec les secrétaires d'école.

En démarrant ma voiture, je vois immédiatement un appel entrant sur le tableau de bord. Je décroche.

— Bonjour, Marie-Louise! C'est Linda. J'ai bien eu ton deuxième message. On a de la difficulté à s'attraper! Ha! ha! ha!

J'avais oublié qu'elle riait toujours de ses propres blagues, même quand elles n'étaient pas si drôles. Elle poursuit :

— Je savais bien que tu ne pourrais résister à l'odeur du café pour toujours! J'aurais besoin de toi à temps partiel à partir du début du mois de juin, puis presque à temps plein pour le reste de l'été pendant les vacances des vieilles. Ha! ha! ha! Est-ce que ça pourrait t'aller?

— Oui, vraiment! J'ai beaucoup aimé travailler au café. Je suis contente qu'on ait réussi à se parler.

Elle me donne quelques informations supplémentaires sur le moment de mon retour derrière la machine à espresso, puis nous raccrochons.

Je suis bien heureuse d'avoir réglé ce dossier. Je n'aurai pas de stress financier cet été et je pourrai peut-être même garder cet emploi et le conjuguer à la suppléance l'an prochain. J'annonce à Anne-Marie par texto que je redeviendrai barista pour l'été et elle me répond un émoji de café et un petit ballon de fête. Je suppose que ça veut dire qu'elle est contente pour moi.

Je reçois un autre texto.

Mathieu : Veux-tu venir souper avec moi? Je mangerais bien des sushis! 😊

OK, j'avoue mériter cette petite pointe après avoir (un peu) sauté aux conclusions dans les derniers jours.

Marie-Louise : J'arrive. N'oublie pas de dire à ton autre blonde de partir avant mon arrivée. 😊

Je me trouve bien drôle, mais reste à espérer qu'il comprenne mon sens de l'humour. Je passe donc chez moi pour me changer et mettre des vêtements plus confortables. J'enfile un legging et un t-shirt long avec de fines rayures blanches. Je me demande si je devrais apporter quelques affaires dans un sac, au cas où il me proposerait de passer la nuit avec lui. Je ne veux pas non plus débarquer avec mon sac et qu'il se sente obligé de me proposer de rester. Je prépare donc mon bagage en apportant une tenue pour travailler le lendemain, si on m'appelle, une brosse à dents et tout ce dont j'ai besoin en me disant que je le laisserai dans la voiture et irai le chercher au besoin.

J'avertis mes parents de ma possible absence pour la nuit (j'apprends de mes erreurs) et je roule vers le condo. Nous sommes jeudi, je décide donc de faire un petit détour pour acheter une bouteille de vin blanc qui accompagnera nos sushis. En arrivant devant le condo, il n'y a que la voiture de Mathieu. Samuel doit être au gym.

Mathieu m'accueille en me montrant les sushis qu'il a achetés et disposés sur de belles assiettes à sushis (le genre d'ensemble qu'on reçoit dans un échange de cadeaux et qu'on n'utilise jamais, même pour manger des sushis). Je lui souris en lui montrant la bouteille que j'ai achetée et il me répond en me montrant lui aussi une bouteille de vin blanc. Comme il

a pris la peine de se faire conseiller pour que le vin soit bien assorti aux sushis (la grande sommelière que je suis a pris la même bouteille que d’habitude, toujours sélectionnée à cause de l’étiquette colorée), nous commençons par la sienne.

— Je suis vraiment content que tu sois là. Je n’en reviens pas du malentendu concernant Jolianne. C’était tellement une bonne idée, en plus, les sushis. Mais là, il va falloir que tu m’expliques quelque chose...

— Quoi ?

— Pourquoi tu as décidé de te faire passer pour une livreuse de sushis quand tu as vu Jolianne ?

Il éclate de rire. Il est tellement beau quand il rit que je n’ai pas le choix que de rire aussi. Je dois rougir parce qu’il se dépêche d’ajouter qu’il trouve ça très drôle, mais vraiment très *cute*, comme façon de me sortir d’une situation qui me rend mal à l’aise.

— Je ne sais pas. J’ai paniqué en me retrouvant nez à nez avec la fille que j’avais espionnée sur Facebook quelques jours auparavant...

Tout en continuant de manger et de boire, je m’excuse pour ma réaction.

— Je suis vraiment désolée. J’ai tendance à réfléchir beaucoup, sûrement trop, et à sauter aux conclusions. J’aurais dû te laisser t’expliquer quand tu as essayé de m’appeler, mais

j'avais tellement le cœur et la tête à l'envers. Je n'ai presque pas dormi de la nuit tellement j'étais bouleversée... Je sais, je suis intense.

— Je n'ai pas pu dormir non plus, si ça peut te rassurer sur ta propre intensité. C'est pour ça que je suis venu directement chez toi. Aussi bien te le dire, je ne suis VRAIMENT pas le genre à fréquenter plus d'une fille en même temps ni à tromper ma blonde... La fidélité pour moi, c'est vraiment important. Vraiment important.

Il appuie sur le mot « important », qu'il prononce à deux reprises. Il y a comme un sous-entendu que je comprends mal dans sa dernière phrase. Je ne sens pas qu'il souhaite en discuter, donc je me contente d'une gorgée de vin.

Il me semble que la plupart des garçons avec qui j'ai été dans le passé auraient été très irrités, voire fâchés ou insultés, par ma façon de sauter aux conclusions et m'auraient laissée boudier dans mon coin. Je ne suis pas habituée à être l'objet de tant d'attention et de gentillesse, je dois l'avouer. Je dois également avouer que même si j'ai rencontré beaucoup de garçons (dans le sens de *frencher*) au cours de mes années au cégep et à l'université, je n'ai pas eu beaucoup de vraies relations. C'est peut-être, au fond, juste normal qu'un gars qui s'intéresse vraiment à toi soit gentil et indulgent, même lorsque tu lui montres tes failles et tes défauts.

Nous finissons de manger et lorsque nous lavons la vaisselle, vers dix-neuf heures trente, Samuel fait son entrée dans le condo. Il nous salue à peine et descend au sous-sol, où se trouve sa chambre. J'ai de plus en plus l'impression que ma

présence dans sa maison le dérange et je me dis qu'il m'en veut peut-être d'avoir gâché son rendez-vous avec Jolianne. Je laisse donc Mathieu terminer de ranger et je descends voir Samuel.

Je cogne à sa porte de chambre et je le retrouve couché sur son lit, avec des écouteurs sur les oreilles, les yeux fermés et les sourcils froncés.

— Sam ?

— Salut.

— Salut... Est-ce que ça va ? Es-tu fâché contre moi ? Je suis désolée pour mardi... Je ne savais pas que c'est toi, en fait, qui voyais Jolianne. J'ai sauté aux conclusions trop vite... Mathieu m'a dit que j'avais gâché votre soirée cinéma.

— Ça va. C'est vrai que je suis un peu fâché, mais pas contre toi. Je me suis comme rendu compte après ma soirée gâchée que ça ne me faisait rien du tout que ma soirée se soit mal passée. Donc j'ai dit à Jolianne qu'elle et moi, ça ne fonctionnerait pas, elle n'était pas trop contente et elle m'a envoyé plusieurs messages assez méchants, aujourd'hui. Elle dit que je devrais régler mes affaires avant de fréquenter une fille.

— Régler tes affaires ?

— Je ne sais pas trop. En tout cas. J'ai envie d'être seul, mais ne t'inquiète pas, je ne suis pas fâché contre toi. Va profiter de ta soirée avec Math.

Je ressors de la chambre à la fois rassurée et inquiétée parce que Samuel vient de me dire. Cependant, en revenant au

premier étage du duplex, mes pensées se retournent vers Mathieu. Il est dans sa chambre en train de changer de t-shirt. Il pourrait, quant à moi, éviter d'en mettre un nouveau, ça nous économiserait du temps. Il me sourit et s'approche de moi. Il m'embrasse doucement. Je suis transportée par son baiser (et ses bras) vers sa chambre, dont nous fermons la porte. Nous reprenons exactement là où nous avons laissé les choses la fin de semaine dernière. Je me sens tellement bien avec lui. Je sens qu'il me fait l'amour comme pour mettre derrière nous notre mésentente. Cette fois, j'ai l'impression que nous sommes un peu sur la ligne entre la baise et l'amour. Roxanne devra revoir ses théories, parce que l'intensité de ce moment ne semble pas affecter l'attention qu'il me porte et le temps qu'il prend à s'assurer que je profite du moment.

Nous restons collés longtemps, puis j'entreprends de me rhabiller.

— Tu ne veux pas rester coucher ici ?

— J'espérais bien que tu me le demandes... Je vais aller chercher mon sac dans la voiture.

Il rit.

— Attends, tu avais prévu un sac, mais tu ne voulais pas le rentrer ?

— Ben... Je n'étais pas certaine que tu voudrais que je reste !

— Je t'ai dit hier que j'étais prêt à être ton chum si c'est ce que tu voulais et tu doutes que je veuille que tu restes dormir ? Pauvre Marie-Louise !

Il rit gentiment et me propose d'aller chercher mon sac pour moi. Je me recouche dans son lit et regarde le plafond quelques minutes pendant qu'il se rend à mon auto. Je suis tellement bien à cet instant. Il me rapporte mon sac et je me prépare pour la nuit dans la salle de bain. Je pourrais vraiment prendre goût à des soirées comme celle-là en sa compagnie.

14

Les shooters

Le lendemain matin, son réveil (pas son téléphone, un vrai réveil) sonne à six heures. Je m'arrache péniblement au sommeil et je le regarde pour tenter de comprendre pourquoi il se lève si tôt. Je lui trouve alors le plus atroce des défauts quand il enfle une tenue de sport : il fait partie de ces gens qui se lèvent à six heures pour aller courir. Il s'agit d'un trait de personnalité qui me dépasse complètement. Pourquoi vouloir aller courir de si bonne heure ? Pourquoi refuser à son corps tout le sommeil dont il a besoin ? Pourquoi ?

— J'espère que tu ne t'attends pas à ce que je t'accompagne.

— Oh que oui !

— Oh que jamais ! Je ne comprends pas les gens comme toi. Je n'ai même pas vraiment envie de courir pendant que je cours, alors je ne vais certainement pas mettre un réveil pour y aller.

— Ça prend une première fois à tout, ma belle Marie-Louise. Allez hop.

Il tire la couverture du lit et je me retrouve frigorifiée (ou presque). Il me lance un t-shirt lui appartenant en me disant que je n'ai pas l'excuse de ne pas avoir de vêtements adaptés s'il m'en prête et qu'il a déjà vu mes baskets dans l'entrée. Je tente mollement de le convaincre que je devrai laver mes cheveux si je vais courir avec lui, mais mon argument le convainc à peine. Je suis coincée et je me laisse donc glisser en dehors du lit en marmonnant.

Exactement six minutes plus tard, nous sommes dehors. Même s'il est évident que ce sera une belle journée, il fait plutôt froid pour l'instant, autour de sept ou huit degrés. Mathieu commence à courir et je tente de le suivre. Il ralentit le pas en voyant que c'est beaucoup trop rapide pour moi. Je lui assure qu'il peut courir à son rythme et que je ne veux pas l'empêcher de s'entraîner. Il accepte et repart de plus belle. Dès qu'il tourne le coin de la rue, je ralentis suffisamment pour reprendre mon souffle.

Je cours lentement quelques kilomètres, deux ou trois, tout au plus, et je marche la majorité du trajet. Je reviens au condo au bout d'une trentaine de minutes et je m'assois sur le balcon. Mathieu apparaît au coin de la rue quelques minutes plus tard, ayant couru le double de ce que j'ai réussi à faire sans même avoir l'air essoufflé. Je suis somme toute plutôt contente et je dois lui concéder que son entraînement matinal m'a fait du bien.

— Partante pour une douche commune ? me propose-t-il dès que nous rentrons. Tu devrais vraiment laver tes cheveux après tous ces efforts physiques matinaux...

J'ai envie d'accepter, mais je croise le regard de Samuel, qui déjeune à la cuisine, et je préfère prendre ma douche toute seule. Je finis de me préparer et j'enfile les vêtements que j'avais prévus au cas où je serais appelée à faire de la suppléance : un pantalon noir et une blouse kaki. Lorsque je sors de la salle de bain, Mathieu me complimente. Il me sert un café, puis se rend à son tour dans la salle de bain pour aller se laver.

Je prends place à la table de la cuisine près de Samuel qui mange (encore) des œufs. Il me demande si je travaille aujourd'hui.

— Je ne sais pas. Mais comme on est vendredi, sûrement. Il est sept heures, donc si je travaille j'aurai probablement un appel d'ici une quinzaine de minutes. Tu travailles aussi ?

— Oui, je travaille pas mal sept jours sur sept. C'est ça, avoir une entreprise. Je ne passe pas nécessairement toute la journée au gym, mais il n'y a pas une journée où je n'y vais pas. Ça fait à peine un an qu'on est ouvert. C'est beaucoup de travail...

— Je te crois. C'est vraiment un beau projet, en tout cas.

Puis, un silence inconfortable s'installe. Je ne suis pas habituée à ce genre de silence avec Samuel, je doute que ce soit même déjà arrivé. Mathieu termine finalement sa douche et vient nous rejoindre. Il porte un pantalon Adidas noir (un classique pour un prof d'éducation physique) et n'a pas encore mis son t-shirt. Avec ses cheveux humides et ses

lunettes, il pourrait très bien sortir d'un magazine. Avec un ballon de basket dans les mains, il pourrait même être l'autre frère illégitime de Lucas et Nathan dans *One Tree Hill*.

Mon téléphone me sort de la contemplation de Mathieu et la répartitrice me propose un avant-midi dans une classe de deuxième année. Elle m'informe que je surveille à la récréation et que l'enseignante a laissé une planification pour moi. Je regarde l'heure et j'ai encore une vingtaine de minutes devant moi avant de partir.

Je prends le temps de déjeuner avec Mathieu et nous partons en même temps pour le travail. Il m'embrasse avant que je monte dans ma voiture et je pars travailler, le cœur qui palpite. Je pourrais m'habituer à ce rythme avec lui facilement, on dirait, en dehors de la course matinale à six heures.

Mon avant-midi se passe bien et rapidement. Je ne suis pas fâchée d'avoir mon après-midi de congé. Ma mère est aussi en congé le vendredi après-midi en général. Nous trouverons bien de quoi nous occuper.

En arrivant à la maison, je constate qu'une voiture que je ne connais pas est stationnée dans la rue. Je présume que nos voisins ont de la visite. Puis, en entrant dans la maison, j'entends ma mère discuter avec une autre voix féminine que je reconnais aussitôt : Roxanne !

Je me précipite à la cuisine pour la voir et, dès qu'elle m'aperçoit, elle fond en larmes. Je la prends dans mes bras et ne dis rien pendant au moins une dizaine de minutes. Je ne veux pas la brusquer et, de toute façon, je me doute de la raison

derrière ces larmes. Ma mère prépare de la soupe pour le dîner et nous mangeons en silence. Ce n'est cependant pas un silence inconfortable, mais un silence de compassion.

Ce n'est qu'après avoir dîné que Roxanne se décide à parler.

— Je m'excuse, Marie, de pas avoir donné de nouvelles cette semaine, ni même dans les dernières semaines. Je te jure que tout a tellement été vite... Je me sentais constamment à bout de souffle. Et puis, en retournant chez mes parents pour réfléchir, j'ai commencé à t'écrire un long message pour tout t'expliquer, mais, comme c'était trop long par écrit, j'ai voulu t'appeler... Mais ton cellulaire était fermé... Donc je me suis dit que j'allais venir te voir. En plus, ça me permettait de prendre un petit congé du boulot. Tu sais que j'ai toujours aimé faire de la route... J'ai pris la voiture de mes parents, beaucoup plus fiable que la mienne, et je suis partie! J'espère que ça ne te dérange pas trop. Heureusement, j'avais encore l'adresse de tes parents dans mon GPS à cause de la dernière fois où je suis venue au Saguenay. Je voulais te faire une surprise et, en même temps, j'avais un peu peur que tu me dises que tu ne voulais pas que je vienne.

Un peu plus de deux ans auparavant, Roxanne était venue passer la mi-session chez mes parents au Saguenay avec moi. Elle commençait alors à peine à fréquenter Éric.

— Voyons! Comment je pourrais refuser que tu me rendes visite? Je m'ennuie tellement! Je voulais moi-même venir te voir ce week-end à Montréal, mais on n'a pas réussi à se parler.

Ici aussi, les dernières semaines ont été assez folles, mais pas pour les mêmes raisons que toi... Et puis, j'ai quelques amies et connaissances ici, mais personne comme toi.

Nous nous mettons alors à pleurer toutes les deux. Je ne sais pas trop pourquoi je pleure, mais ça me fait du bien. Et je suis vraiment heureuse de voir mon amie, même si les circonstances de sa visite sont plutôt dramatiques.

— Merci. Moi aussi, je m'ennuie. Je pensais tellement que ce serait différent avec Éric quand on aurait enfin déménagé ensemble dans son condo à Montréal. Dernièrement, je veux dire avant de retourner à Montréal, on se chicanait souvent... Mais je mettais ça sur le dos de la distance, de nos cours, de nos stages, de son travail... Bref, je trouvais toujours une excuse. Mais là, j'ai vraiment l'impression que, dans le fond, on se chicane parce qu'on n'est juste pas fait pour être ensemble.

— Tant que ça ?

— Je suis stressée avec l'école et il me fait toujours des commentaires comme quoi je devrais en faire moins, moins travailler, mais il ne comprend pas que je n'ai pas le choix si je veux arriver à la fin de l'année. Une prof avec plus d'expérience n'aurait peut-être pas besoin de bûcher autant que ça, mais moi, je n'ai pas trop le choix.

— Je comprends. J'imagine que tu lui en as parlé ?

— Oh oui ! Et ça finit toujours en chicane. J'étais rendue à un point où j'étais même plus capable de l'entendre respirer à côté de moi sur le divan tellement il m'énervait. C'est là que j'ai décidé d'aller prendre une petite pause chez mes parents.

— C'est fou, quand même... En un mois à peine.

Le silence se réinstalle entre nous deux pendant que je réfléchis à ce qu'elle vient de me dire. Il y a quelques semaines seulement, je l'enviais. Je voyais son travail, sa vie et sa relation comme étant parfaits, alors que finalement rien de tout ça ne l'était. Roxanne était un peu mon modèle et les objectifs que je m'étais fixés étaient assez liés à sa vie que je voyais comme idéale. Comme quoi notre perception peut parfois nous jouer des tours.

— C'est donc fini entre Éric et toi ?

— Je ne sais pas. Mais je sais que j'ai besoin de prendre un peu de recul et de réfléchir.

Nous décidons d'aller marcher et elle me raconte plus en détail tout ce qui clochait avec Éric. Elle me parle aussi longuement de son travail.

— Pour vrai, Marie, je ne suis pas certaine d'avoir ce qu'il faut pour enseigner. J'ai de la difficulté à me projeter avec cette vie-là pour les trente ou trente-cinq prochaines années.

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore vécu un contrat... Mais je pense que ça doit être normal de se sentir comme ça, au début. Ça va se placer. Déjà, l'an prochain, tu vas avoir ton expérience de cette année pour t'aider.

— J'espère que tu as raison...

Nous aboutissons à la crèmerie à quelques rues de chez mes parents et nous dégustons chacune une immense crème molle, la mienne trempée dans le chocolat blanc à l'érable et

celle de Roxanne trempée dans le chocolat noir. Mon amie a perdu beaucoup de poids dans les dernières semaines, je ne peux donc m'empêcher de penser qu'un cornet ne lui fera pas de mal.

— OK, je suis tannée qu'on parle de moi et de mes déboires. Tu m'as dit avoir des choses à me raconter et tu sais que je suis toujours avide de connaître les nouveautés dans ta vie. On n'a pas le divan orange pour accueillir tes confidences, mais ce banc rouge de crèmerie fera l'affaire pour l'instant.

— Je ne sais pas, Rox, on dirait que je suis mal à l'aise de te parler de Mathieu alors que tu vis une grosse remise en question avec Éric...

— Au contraire. Il me semble que ça me ferait du bien d'entendre un peu de positif.

Je lui raconte alors tout depuis notre rencontre par hasard dans son école (à l'époque où il était le mystérieux Mathieu), jusqu'à notre fin de semaine magique, Jolianne Jolicœur et notre soirée d'hier.

— Ma foi. Es-tu amoureuse ?

— Euh. Je ne sais pas. Peut-être, oui. C'est vite, trois semaines, il me semble, pour tomber amoureuse de quelqu'un...

— Quant à moi, il n'y a pas de « vitesse » normale ou anormale pour tomber amoureuse. Tu sais que je suis quelqu'un d'assez peu nuancé, mais je pense que quand ça fonctionne avec quelqu'un, il n'y a pas de raison de faire semblant qu'on n'est pas certain parce que ça ne fait pas assez longtemps qu'on le connaît...

Roxanne n'a pas tort. Même si je lui ai déjà reproché par le passé de toujours voir tout en blanc ou tout en noir, pour une fois, elle a peut-être raison.

Nous retournons à la maison et soupçons avec mes parents. Mon frère est vraiment heureux de voir Roxanne, je le soupçonne d'ailleurs de la trouver de son goût. Ça me fait bizarre de penser que mon petit frère pourrait entretenir un fantasme secret à propos de ma meilleure amie. Nous sortons de table et je propose à Roxanne d'aller prendre un verre quelque part pour lui changer les idées.

Nous sortons donc dans une microbrasserie du centre-ville, tout près du gym de Samuel. On peut même apercevoir l'enseigne de son entreprise par la fenêtre du restaurant. Je pointe d'ailleurs l'édifice aux immenses lettres vertes à Roxanne pour lui dire qu'il s'agit du gym de mon ami. Nous nous installons à l'intérieur. Roxanne étant aussi frileuse que moi, la terrasse n'est pas une option. Mon amie a mis le paquet et est à tomber par terre avec son jean pâle très ajusté et sa camisole rose bonbon. Mais même sans mettre le paquet, Rox est toujours à tomber par terre. En nous rendant à notre place, plusieurs têtes se tournent et je me doute bien que les regards ne sont pas pour moi.

Quelques minutes après que nous avons commandé nos bières, je vois Anne-Marie et sa blonde Katherine entrer dans le bar. Elles forment un couple facile à repérer, Anne-Marie par sa petite taille (même avec ses talons, elle arrive à peine à cinq pieds et un pouce) et Katherine par sa chevelure flamboyante et ses tatouages.

— Salut, les filles! Venez vous asseoir avec nous. Je vous présente Roxanne, ma meilleure amie et ex-coloc.

Les filles acceptent mon invitation. Nous discutons un peu de tout et de rien. Katherine m'invite à prendre rendez-vous avec elle au salon pour une coupe la semaine prochaine.

— Ça te ferait du bien, Marie-Louise. On peut même tenter un peu de couleur dans tes cheveux, si tu veux.

Elle dit ça avec le sourire, sachant très bien qu'elle ne me convaincra pas de mettre du vert ou du rose dans ma tignasse brune. Après un moment, je reçois un texto de Mathieu qui me demande ce que je fais ce soir. Je sors sur la terrasse pour lui passer un coup de fil.

— Tu ne devineras pas qui est en ville! Roxanne! Je n'en reviens pas encore. On est sorties pour prendre un verre. Tu pourrais venir pour la rencontrer.

— Ah, c'est parfait. Sam et moi cherchions justement quelque chose à faire ce soir. On va venir vous rejoindre d'ici une trentaine de minutes!

J'annonce aux filles que Samuel et Mathieu vont venir nous rejoindre et Anne-Marie s'exclame :

— Samuel, comme dans Samuel St-Jean ?

— Oui, Samuel comme dans Samuel St-Jean.

— Je savais que vous finiriez ensemble, c'était tellement prévisible.

— De quoi tu parles? Non, en fait, je...

— Depuis le cégep, poursuit Anne-Marie en me coupant la parole, je suis persuadée que vous allez finir ensemble. Déjà, vous couchiez ensemble et faisiez semblant que non, mais tout le monde le savait bien. Tu n'avais pas réussi à me convaincre de quoi que ce soit en tentant mollement de me pousser à aller en *date* avec lui, dans le temps. Je suis contente pour toi, Marie-Louise, c'est un bon gars, Sam.

— Oui, c'est un bon gars. Mais non, on ne se fréquente pas. Je vois plutôt Mathieu, qui est son coloc, d'ailleurs. C'est Sam qui nous a présentés.

— Ah oui? Vraiment? Je suis surprise. Mais tant mieux, vraiment. Donc c'est ton chum ou juste une fréquentation?

Encore cette question. Je commence vraiment à me demander pourquoi ça semble si important pour tout le monde d'accoler une étiquette à notre relation. Je réponds donc, sans réfléchir:

— C'est mon chum.

Roxanne me regarde avec des points d'interrogation dans les yeux. Je ne sais pas pourquoi c'est ce que j'ai répondu. Un psychanalyste y trouverait probablement des sous-entendus. En ce qui me concerne, je pense simplement que c'est parce que j'ai envie que ce soit l'étiquette qu'on nous accole.

Les garçons se joignent à nous et tout le monde est présenté à tout le monde. Mathieu ne m'embrasse pas à son arrivée, mais il s'assoit près de moi et passe son bras sur mes épaules. Rapidement, une série de *shooters* arrive sur la table, puis une

autre, et une autre. Je commence à avoir la tête qui tourne et j'annonce que je vais aux toilettes, expédition à laquelle se joignent Roxanne et Anne-Marie.

Comme d'habitude, c'est une fois là que je me rends compte de mon état d'ébriété. Je vais devoir apprendre à boire moins vite ou à fréquenter les toilettes plus souvent. Je retrouve Roxanne devant le miroir, alors qu'Anne-Marie est toujours dans une cabine. Rox me regarde dans les yeux, à travers le miroir :

— Ouf, Marie, sérieusement Mathieu... c'est tout un homme ! Et sa façon de te regarder et de te prendre par les épaules, je suis jalouse. Ne le laisse pas filer, celui-là. Si ce gars-là n'est pas amoureux de toi, je ne connais rien à l'amour.

— Tu penses ?

— J'en suis certaine. Je ne peux même pas croire que tu ne sois pas en train de le *frencher* en ce moment !

Anne-Marie sort de sa cabine et se joint à la conversation.

— Je ne veux pas être rabat-joie, mais il y a le regard d'un autre garçon qui devrait aussi attirer ton attention.

— Qui ça ? Parles-tu du monsieur au bar ? J'ai vu qu'il regardait souvent à notre table, mais je crois qu'il s'intéresse à Roxanne. De toute façon, il pourrait être notre père, c'est un peu *creepy*, Anne-Ma... Chaque fois que je sors, on dirait qu'un monsieur essaie de me *cruiser*, je ne sais pas ce que je dégage...

— Je ne parle pas du vieux monsieur, je parle de Sam.

— Quoi, Sam ?

— Voyons, Marie-Louise, Sam est amoureux de toi depuis le cégep. Et c'est encore plus apparent maintenant que tu es avec quelqu'un d'autre.

— De quoi tu parles, Anne-Marie ? C'est lui qui m'a présenté Mathieu ! Il aurait eu mille occasions avec moi s'il avait voulu. Pis je connais son type de filles, crois-moi, ça ne me ressemble pas. Ça ressemble plus à Rox, d'ailleurs. Tu es drôle.

— Si tu le dis.

Elle et Roxanne s'échangent un regard éloquent que j'ignore et nous retournons à notre table. De nouveaux *shooters* sont apparus. J'en prends un et, après l'avoir bu, j'embrasse Mathieu à pleine bouche devant tout le monde. Notre baiser nous vaut des exclamations de nos amis.

— Prenez une chambre ! lance Katherine avant d'embrasser Anne-Marie elle aussi.

J'imagine que c'est l'alcool et l'effet d'entraînement, mais tout à coup, Roxanne et Samuel s'embrassent. Tout le monde se regarde d'un air abasourdi. Tout le monde rit et l'ambiance est définitivement à la fête.

La soirée se termine avec d'autres *shooters*. Anne-Marie et Katherine partent de leur côté et les garçons, Roxanne et moi prenons un taxi qui nous raccompagne tous les quatre au condo. Roxanne propose, comme à son habitude, un dernier verre. Elle demande aux garçons quel alcool fort ils ont en réserve et nous concocte un cocktail douteux avec du gin, du

jus d'orange et une liqueur quelconque. Le mélange est atroce et personne ne boit vraiment son verre. Il me fait presque regretter son Banana cocktail, ce qui n'est pas rien.

Je dis à Roxanne que nous pouvons rentrer chez moi, mais elle est déjà en train de s'installer au salon. Roxanne a toujours adoré dormir sur le divan après une soirée arrosée, ce ne sera pas un gros effort pour elle de dormir sur celui de Mathieu. Je suis donc Mathieu dans sa chambre et Samuel descend à la sienne. Du haut des marches, il me lance un dernier regard qui me fait repenser aux discussions que j'ai eues avec mes amies plus tôt dans la soirée. Je n'ai par contre pas le temps de m'y attarder, car Mathieu m'attrape par la taille et nous nous retrouvons quelques minutes plus tard à faire l'amour maladroitement, les gestes un peu engourdis par l'alcool.

15

Le dimanche soir

À six heures tapantes, je suis tirée du sommeil par le réveil de Mathieu. Il l'arrête.

— Je t'avertis, il n'y a aucune chance que je vienne avec toi ce matin. AUCUNE CHANCE.

Je rabats les couvertures sur ma tête en signe de point final à cette argumentation.

— T'inquiète, il y a des limites à ce que le corps peut faire. Mes maux de cœur et mon mal de tête gagnent ce matin.

Je tente de me rendormir, mais, comme je suis assoiffée, je me lève pour aller à la cuisine me chercher un verre d'eau. Je vois au passage que Roxanne n'est plus sur le divan. Je suppose qu'elle doit s'être rendue aux toilettes et je retourne me blottir contre Mathieu.

Ce n'est que vers dix heures que du bruit dans la cuisine nous réveille à nouveau. Mathieu et moi sortons de la chambre, tous les deux amochés de notre soirée de la veille. En voyant Roxanne et Samuel, j'en conclus que c'est aussi leur cas.

Je porte des vêtements prêtés par Mathieu et je me rends compte que Roxanne porte des vêtements de Samuel. Aurai-ils couché ensemble ? Mathieu, qui a le même sens de l'observation que moi, décide de poser la question indirectement.

— Donc, Roxanne, comment as-tu trouvé notre divan ?

Roxanne a le rouge qui lui monte aux joues. Elle ne répond pas, mais nous comprenons ce qui semble s'être passé hier soir ! Elle ne perd pas de temps, Rox. Un drôle de sentiment m'habite en pensant qu'elle a couché avec Samuel.

Roxanne, mal à l'aise, change de sujet.

— OK, à *go*, on s'en va tous au restaurant pour manger un déjeuner exagérément gras. *GO!*

Tout le monde est d'accord, mais je pose la condition que nous allions d'abord chez moi pour que nous puissions mettre des vêtements qui nous appartiennent. Roxanne abonde dans mon sens et, quinze minutes plus tard, tout le monde est entassé dans la voiture de Samuel, dont l'arrière est plein de sacs de sport et de vêtements qui auraient avantage à être lavés.

Nous arrivons chez moi et nous croisons Jacob, qui vient à peine de se lever. Je m'attends à une remarque sur mon *look* gueule de bois, mais il ne dit rien et se contente de sourire à Roxanne. Elle devrait venir plus souvent, si ça fait en sorte que mon frère cesse de faire des remarques à propos de tout.

Nous nous changeons rapidement et retournons à la voiture. Nous nous rendons dans un restaurant où tout le

monde pourra y trouver son compte : ils y servent autant des crêpes dégoulinantes de chocolat que des assiettes débordantes de bacon. Roxanne prend un genre de pizza déjeuner pleine de sauce hollandaise, moi une omelette au fromage, Mathieu des gaufres aux fruits et Samuel une assiette déjeuner avec deux œufs (évidemment).

L'ambiance est un peu moins à la fête qu'hier, chacun tentant de gérer au mieux son propre mal de tête et ses maux de cœur. Après le déjeuner, les garçons nous raccompagnent. Tout le monde a le même plan pour l'après-midi : faire une sieste. Mathieu ne cache pas sa déception ; il aurait bien aimé que je vienne dormir avec lui. Nous nous embrassons avant de nous quitter.

Roxanne et moi allons dans ma chambre pour mettre notre pyjama. Notre objectif est maintenant clair : ne rien faire du tout pour le reste de la journée. Cependant, dès que Roxanne ferme la porte de ma chambre, je la bombarde de questions.

— Tu as couché avec Sam ? Ah mon Dieu ! Comment c'est arrivé ? Baise ou amour ? Tu dormais à moitié sur le divan quand je suis allée me coucher. Je veux des détails ! Le divan orange est dans le garage si jamais tu as besoin qu'on aille s'y asseoir avant de tout me raconter ! *Go !*

— Je ne sais pas trop comment ça s'est passé. Il est descendu, mais, deux minutes après, il est remonté pour venir se

chercher une bouteille d'eau dans le frigo. Je lui ai dit que c'était la meilleure façon de prévenir une gueule de bois. Et, trois secondes après, on *frenchait* sur le divan.

— Et ?

— Et on est descendu dans sa chambre. On a continué de *frencher*. Ça me tentait, mais, lui, tout d'un coup, ça ne lui tentait plus. Il m'a dit qu'il avait la tête qui tournait et qu'il aimait mieux dormir... Et on a dormi. C'est tout.

— C'est tout ?

— C'est tout. En même temps, ce n'est pas trop clair, ce qui nous arrive, à Éric et moi... C'est probablement une bonne chose que ça ne soit pas allé plus loin.

— Ce n'est vraiment pas la fin d'histoire à laquelle je m'attendais, pour être honnête.

— Désolée de te décevoir, ma chère Marie-Louise, répond-elle sur un ton dramatique.

Je ris un peu, mais je ne peux qu'être irritée par le genre de sentiment de soulagement qui m'envahit. Nous nous installons ensuite devant Netflix en quête d'une série ou d'un film qu'on pourrait écouter d'une oreille et dormir de l'autre. Nous nous entendons sur *Friends*, que nous avons déjà écouté de long en large deux fois pendant nos trois années de colocation. Roxanne s'endort rapidement pendant le premier épisode, dès l'apparition de Rachel en robe de mariée. Je commence également à sentir le sommeil me gagner.



Roxanne me pousse légèrement du coude et j'ouvre difficilement les yeux. Netflix s'est arrêté tout seul et nous demande si nous sommes toujours en train de regarder *Friends*. Toujours plein de jugement, ce Netflix.

— Il est presque seize heures, Marie, on devrait peut-être descendre voir tes parents.

Nous sommes vraiment plus en forme que quelques heures auparavant. Nous sortons donc de ma chambre pour retrouver ma famille dans la cuisine.

Ma mère a tout acheté pour que nous mangions une fondue chinoise, un souper des grandes occasions. Nous entreprenons la confection du repas. Même Jacob se joint à nous, ce qui n'est littéralement jamais arrivé. Roxanne a tout un effet sur lui, il faut l'avouer. Même en pyjama, ses cheveux auburn en chignon mou et sans maquillage, Rox est renversante. Aucun adolescent en pleine puberté ne lui serait indifférent. Heureusement qu'elle n'enseigne pas au secondaire !

Nous mangeons longtemps, mon père racontant en détail sa dernière chasse qui a permis de mettre de la viande d'original dans notre fondue. Puis, Roxanne et moi regagnons ma chambre. Nous parlons jusqu'à tard dans la nuit. Nous avons chacune nos craintes. Roxanne a peur de ne pas prendre la bonne décision concernant sa relation avec Éric. Elle a peur de retourner habiter définitivement chez ses parents. Elle a peur de ne pas arriver à terminer l'année comme enseignante, d'oublier des notions ou des évaluations, de *scrapper* la fin d'année de ses élèves. J'ai peur de devoir faire des

années de suppléance à ne pas savoir d'un jour à l'autre si je travaille. J'ai peur d'être coincée chez mes parents pendant des années à cause de la précarité de mes revenus. J'ai peur que Mathieu réalise que je suis bien ordinaire. J'ai peur de passer à côté de quelque chose d'autre en m'engageant rapidement avec Mathieu.

Cette dernière phrase fait sourciller mon amie.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « passer à côté de quelque chose d'autre » ? Passer à côté de quoi ? De qui ?

— Je ne sais pas, je dis ça au hasard. Dans le même sens que tu ne sais pas si tu prends la bonne décision avec Éric...

Roxanne me croit à demi, si je me fie à son expression. Tout ce que j'ai appris sur Samuel dans les derniers jours me revient en tête. J'essaie de remettre mon cerveau en mode « Mathieu », sans grand succès.

Nous parlons encore longtemps, à la fois soulagées d'avoir pu parler de nos craintes et angoissées de les avoir verbalisées. C'est un sentiment étrange que celui qui nous habite, cette angoisse du futur qui ne semble pas venir avec un mode d'emploi, finalement. Nous vivons la même chose, mais dans des contextes complètement différents. Peut-être, au fond, que c'est un sentiment qui habite tous les jeunes adultes ?



Roxanne prend la route assez tôt, le lendemain matin. Montréal étant à un peu plus de cinq heures du Saguenay, elle n'a pas le choix que de se mettre en chemin de bonne heure.

Elle m'avoue, avant de partir, que même si elle a réussi à se détendre l'espace de deux jours, elle a hâte d'arriver chez elle pour travailler, sa semaine n'étant pas complètement planifiée et une pile de correction l'attendant depuis jeudi sur son bureau de travail.

Nous nous embrassons dans l'entrée de la maison.

— On va s'écrire souvent, mon amie, lui dis-je. Pour de vrai, cette fois. J'espère que tu vas réussir à prendre une décision par rapport à Éric et à tout gérer avec ton travail. Et salue tes parents pour moi.

— Promis, on va s'écrire et s'appeler souvent. Je te souhaite aussi bonne chance avec ton travail, c'est poche la suppléance, et avec ton beau, grand et sexy Mathieu. Ah... Et avec Samuel aussi.

Elle sort juste après sa dernière phrase, me laissant le loisir de l'analyser.

C'est un dimanche tranquille et des plus ordinaires. J'aide ma mère à préparer le bac à lunch, nous faisons un peu de ménage et je vais courir (de ma propre initiative) quelques kilomètres. Pour l'instant, trois kilomètres semblent suffisants. Je réussis presque à courir l'entièreté de mon trajet et je rentre à la maison assez fière de moi.

Mathieu et moi nous donnons des nouvelles dans la journée. Il me dit qu'il y a comme un malaise avec Samuel depuis la soirée de vendredi, celui-ci restant toujours dans sa chambre. Je ne sais plus quoi penser de toute cette situation, les commentaires de tout le monde ne m'aidant pas du tout.

Comme il m'est impossible d'avoir une réponse à mon questionnement dans l'immédiat, je décide de me coucher tôt pour tenter de récupérer mon sommeil qui a été durement touché pendant la fin de semaine. Juste avant de m'endormir, j'envoie à Mathieu un petit cœur par texto. J'aurais aimé dormir avec lui.

16

Les grandes annonces

Fin mai.

C'est une nouvelle semaine de suppléance qui m'attend. Je tente d'être positive et j'essaie de me convaincre que j'ai hâte de rencontrer de nouveaux groupes.

Comme il fait déjà soleil, presque douze degrés, j'ose porter un pantalon à la cheville et une petite blouse à manches courtes fleurie, très estivale. À sept heures dix-sept, la répartitrice m'appelle pour me proposer une suppléance... dans l'école où travaille Mathieu! Je remplace une certaine madame Guylaine, en deuxième année. L'enseignante en question sera dans l'école, elle me donnera donc la planification en mains propres.

J'écris rapidement à Mathieu que je remplace dans son école pour la journée et me mets en route. J'ai un petit sentiment de fièvre. On dirait que je ne sais pas quelle attitude je devrais adopter avec Mathieu dans le cadre professionnel, bien qu'il soit évident que je ne le *frencherai* pas devant les élèves! En arrivant à l'école, je reconnais la secrétaire qui avait

été froissée par le fait que je n'avais pas calculé mes minutes lors de mon premier remplacement. Je lui indique que je remplace madame Guylaine et elle m'explique le chemin pour me rendre à sa classe.

L'enseignante m'attend effectivement dans sa classe et m'explique la planification pour la journée.

— Tout devrait bien aller aujourd'hui. J'ai un excellent groupe cette année, un de mes meilleurs depuis le début de ma carrière! Je serai dans l'école s'il y a quoi que ce soit. Je suis en rencontre toute la journée avec des parents d'élèves et la direction, mais, s'il y a vraiment une urgence, la secrétaire pourra venir me chercher. Je viendrai te voir ce midi pour prendre des nouvelles.

— Merci, vous êtes vraiment gentille. Ce n'est pas tous les enseignants qui ont votre délicatesse avec les suppléants, disons-le.

— Je me rappelle bien mes années de suppléance, même si je ne suis plus toute jeune! J'ai tellement trouvé ça ingrat que je me suis promis d'être une enseignante reconnaissante envers les suppléants.

— Merci, en tout cas, je l'apprécie.

— Merci à toi. Les suppléants ne sont pas toujours faciles à trouver en fin d'année et les rencontres avec les parents sont vraiment importantes dans le cheminement de certains de mes élèves.

Elle quitte la classe avec ses effets personnels, en mentionnant qu'il est préférable que les élèves ne la voient pas dans

les parages. Je consulte mon cellulaire. Mathieu m'a répondu et me demande qui je remplace. J'ai à peine le temps de lui répondre que je le vois passer dans le corridor, très clairement à ma recherche. Lorsqu'il m'aperçoit, il me fait un de ses sourires dévastateurs qui mériteraient un gros plan et un arrêt sur image si nous étions dans un film.

Il entre en classe et m'embrasse rapidement.

— Bonne journée, Marie-Louise. On se retrouve pour dîner ?

— Oui, à tantôt.

Avec un début de journée comme celui-là, ce serait difficile de ne pas en avoir une belle.

La cloche sonne quelques instants plus tard et les élèves entrent en classe. Nous entamons leur routine et les activités prévues par madame Guylaine et, sans que je m'en rende compte, la cloche de la récréation se fait entendre. Madame Guylaine ne mentait pas quand elle disait avoir un groupe parfait, je ne suis pas certaine d'avoir eu à faire la discipline une seule fois depuis mon arrivée.

Mathieu apparaît dans l'embrasement de la porte.

— Comment va la plus belle prof de l'école ce matin ?

— Tu veux plutôt dire suppléante ?

— Une suppléante est quand même une prof, Marie.

— Si tu le dis. As-tu passé une belle période ?

— Oui, comme j'ai déjà pas mal tout évalué ce que je voulais, je peux faire des jeux avec les élèves et essayer des choses. Ça ne fonctionne pas tout le temps, mais c'est le *fun*.

Nous discutons un peu jusqu'à la cloche, puis il retourne à son gymnase.

Au retour de la récréation, une petite fille s'approche en pleurant à chaudes larmes. Je finis par comprendre, aidée par son amie qui parle à sa place, qu'un « grand » de troisième année l'a poussée quand ils sont entrés et qu'elle est tombée. Je lui demande dans quelle classe et elle me pointe un local au bout du corridor. Nous nous rendons donc toutes les deux à la classe en question afin de voir l'enseignante et l'élève.

Au moment de cogner à la porte, je croise le regard de l'enseignante. Évidemment, il s'agit de Jolianne Jolicœur. Ça ne pouvait être que sa classe ! Ma petite élève continue de pleurer. Jolianne s'approche donc pour savoir ce qui se passe.

— Je suis vraiment désolée de te déranger, Joli... Euh... madame Jolianne, mais j'ai cette élève qui dit avoir été poussée par un des garçons de ta classe.

Je n'aurais peut-être pas dû utiliser son prénom, on ne se connaît même pas. Le malaise est palpable, mais nous restons toutes les deux professionnelles afin de régler le problème. Le petit garçon finit par s'excuser et devra faire un geste réparateur à l'égard de la fillette.

— Ça va être correct pour la suite, madame Marie-Louise. Je vais m'organiser avec madame Guylaine demain.

Même si le « madame » est une forme de politesse qu'on retrouve dans la plupart des écoles, son utilisation par Jolianne me laisse un goût amer dans la bouche. J'ai presque l'impression de sentir le sarcasme lorsqu'elle le prononce. Je lui fais cependant un petit signe de tête et je retourne à mon groupe avec mon élève.

En marchant dans le corridor, j'appréhende soudainement le chaos probable qui régnera dans la classe après que les élèves ont été laissés seuls trop longtemps. Ils sont cependant tous calmes et s'occupent en faisant du dessin ou en lisant un livre. Ce groupe est vraiment parfait !

La dernière période du matin passe vite et, dès la cloche du dîner, Mathieu apparaît dans le local. Il m'embrasse rapidement, mais pas assez pour que madame Guylaine, qui arrive au même moment, ne le voie pas. Elle sourit :

— Je me doutais bien qu'un beau grand jeune homme comme toi ne devait pas être célibataire.

Mathieu rougit, c'est la première fois que je le vois rougir, et je sens qu'il a envie d'ajouter que nous ne sommes pas vraiment officiellement un couple, ou quelque chose du genre. Je le coupe avant qu'il ne puisse se lancer dans des explications maladroitement sur notre statut, qu'une femme de l'âge de madame Guylaine (c'est-à-dire de l'âge de ma mère) ne comprendrait pas :

— Nous sommes démasqués. Oui, on est un couple. Moi non plus, je ne pouvais pas croire que Mathieu soit célibataire.

Il me fait un sourire comme lui seul sait le faire. Je fais un rapide compte rendu de mon avant-midi à madame Guylaine, puis nous sortons dîner. Mathieu me dit qu'il retourne généralement manger chez lui. Je l'accompagne donc au condo.

Nous dînons et nous discutons un peu, je lui raconte ma rencontre plus officielle avec Jolianne. Il croit que je devrais aller lui parler pour de vrai en fin de journée, affirme que c'est vraiment une gentille fille et qu'il serait dommage qu'on reste toutes les deux mal à l'aise chacune de notre côté. Même s'il a clairement raison, je lui dis que je vais y réfléchir et que j'irai peut-être la voir en fin de journée.

Son regard change soudainement, à mi-chemin entre l'amusement et le reproche :

— Donc, on est un couple, madame Marie-Louise ?

— Ben... Je trouvais ça plus simple de dire qu'on est un couple que d'expliquer les fréquentations à madame Guylaine ! Quand j'explique ce genre de choses à ma mère, ça finit toujours qu'elle dit que les fréquentations, c'est la même chose qu'être en couple, moins l'étiquette.

— Elle n'a pas tort.

— Peut-être, mais ça ne me tentait pas vraiment d'avoir ce genre de conversation avec une prof d'une cinquantaine d'années que je ne connais pas.

— Bon point. Mais on est un couple ou tu as dit ça juste pour clore la discussion ?

— Ça dépend de ce que, toi, tu veux...

— Je t'ai déjà dit ce que je veux.

— Ben, dans ce cas, oui, on est un couple.

Même si cette conversation me rend profondément mal à l'aise (il n'y a pas de façon plus ordinaire de rendre officielle une relation qu'en mangeant un sandwich aux œufs un lundi midi), elle semble le rendre très heureux puisqu'il me prend dans ses bras et m'embrasse. Il doit vraiment avoir envie d'être avec moi pour me *frencher* pendant que je mange un sandwich aux œufs !

Nous retournons à l'école, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Avant de sortir de la voiture, nous nous embrassons longtemps. Il faut même s'arrêter avant qu'on se fasse interpeller pour grossière indécence dans un stationnement d'école primaire ! Nous saurons bien nous rattraper le soir venu...

Dans les faits, ça ne change pas grand-chose d'officialiser notre relation. Nous allons probablement continuer de nous voir au même rythme et à faire les mêmes choses, mais on dirait que ça change tout dans mon cœur et dans mon esprit. Cette officialisation me permettra de me laisser aller davantage et de craindre moins la suite des choses avec lui.

Lorsque la cloche sonne, mes petits élèves parfaits de mon groupe plus-que-parfait reprennent leur place. Je suis en train d'expliquer le travail de mathématiques à venir lorsqu'un petit garçon blond, dont l'affiche sur le bureau indique qu'il se nomme Théodore, lève la main.

— Madame... Est-ce que tu es la blonde de monsieur Mathieu, le prof d'éduc ? me demande-t-il.

Je ne m'attendais pas à celle-là. Les autres élèves rient, chuchotent et semblent se questionner.

— Hum... Pourquoi tu me demandes ça, mon grand ?

— C'est parce que je vous ai vu faire du sexe tantôt dans une auto.

Les rires discrets s'intensifient et les chuchotements deviennent soudainement des cris. Des « ouache ! » et des « beurk ! » fusent de toutes parts pendant que le rouge me monte aux joues et que j'essaie de trouver une réponse cohérente à donner aux élèves.

— Hum... Euh... Je... Ben je dirais que... D'abord non, on ne faisait pas de sexe. Peut-être nous as-tu vus nous embrasser ? C'est vrai que monsieur Mathieu est mon chum et qu'on est amoureux, et les amoureux, ça s'embrasse parfois.

— Mes parents ne s'embrassent pas, eux, me répond-il avec un questionnement grandissant dans les yeux.

— Hum... Ben, tes parents doivent certainement s'embrasser dans l'intimité, dans leur chambre ou ailleurs. C'est intime, les bisous.

— Pourquoi vous faisiez ça dans l'auto, alors ?

J'avais cru pendant un instant que mon explication serait suffisante, mais ce petit me coince, sans même le vouloir, à chacune de ses nouvelles questions.

— Tu as raison, on n'aurait pas dû faire ça dans l'auto. Mais ce n'était pas du sexe, seulement des bisous, c'est bien différent.

Mon cerveau va vite ! J'imagine Théodore raconter à ses parents entre deux bouchées de pâté chinois ce soir, pendant le souper, que sa prof remplaçante faisait du sexe dans son auto avec le prof d'éducation physique !

— C'est quoi la différence, d'abord ?

Oh *boy*. Non. Je n'ai tellement pas envie d'avoir cette discussion. J'envisage une fuite pure et simple, mais ça ne me semble pas une réaction très adulte ni très professionnelle.

— Ce serait un peu long à expliquer cet après-midi et on a un beau travail de mathématiques à faire. Retiens juste que monsieur Mathieu et moi, on s'embrassait parce qu'on s'aime beaucoup, ça te va ?

L'explication convient à moitié, je le vois bien dans le regard de mon petit blondinet. Les autres élèves, qui ont écouté chaque mot de l'échange, n'en sont pas non plus entièrement satisfaits, mais, étant un groupe plus-que-parfait, ils passent à autre chose. J'ai du mal à croire que je m'en suis sortie aussi facilement... J'ai la chance de mon côté aujourd'hui, on dirait ! Je note mentalement d'avertir leur enseignante titulaire ainsi que Mathieu de ce qui vient de se passer, au cas où d'autres questions surviendraient.

Le reste de l'après-midi se déroule rapidement avec mon groupe de petits curieux. À la cloche, je me rends à la classe de Jolianne Jolicœur. Mathieu avait raison, régler le malaise entre nous deux me permettra de passer à autre chose. C'est la deuxième décision très adulte que je prends aujourd'hui, je ne peux que m'en féliciter.

Elle semble absorbée par sa correction, puisqu'elle sursaute lorsque je cogne à la porte de la classe. Elle est vraiment belle, autant que sur ses photos Facebook. Elle est grande et très blonde. Très athlétique. Elle aurait formé un beau couple avec Samuel. J'imagine l'instant d'une seconde de quoi auraient pu avoir l'air leurs bébés, en leur attribuant les cheveux longs de Samuel et la blondeur de Jolianne. Je chasse rapidement cette image de mon esprit ; il y a peu de chances que ça arrive.

Elle me fait signe d'entrer et, pendant quelques secondes, j'oublie un peu ce que je souhaitais dire. Puis, je me lance :

— Écoute... On n'a jamais été présentées officiellement, mais je suis Marie-Louise. C'est moi qui me suis fait passer pour une livreuse de sushis chez Mathieu et Samuel la semaine passée. C'est vraiment gênant. En tout cas, je voulais m'excuser d'avoir gâché votre soirée, à Sam et à toi.

— Ah. Ce n'est pas grave, la soirée. Ça n'aurait pas fonctionné avec Samuel, je pense, de toute façon. Il est trop absorbé par sa job et son entraînement.

— Bon... Tant mieux. Ou plutôt tant pis. Ou en tout cas, je suis contente qu'il n'y ait pas de malaise entre nous.

— Je ne peux pas dire qu'il n'y a pas de malaise entre nous, par contre. Tu sais que Samuel est amoureux de toi, non ? C'est ça qui a fait en sorte qu'il a décidé qu'on arrêterait de se voir.

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Non, mais j'ai lu entre les lignes. Sa panique quand il a pensé que tu étais fâchée contre lui, c'était assez éloquent.

Je ne peux plus nier qu'il y a quelque chose derrière tout ça. Et pourtant... C'est lui qui m'a présenté Mathieu. Je ne comprends rien du tout. En même temps, je ne sais pas quel sentiment je ressens devant cette information... On dirait qu'un côté de moi est flatté...

Je m'excuse encore quelques fois et elle finit par me mettre dehors poliment en me disant qu'elle a de la correction à faire. Ainsi donc se clôt le chapitre sur Jolianne Jolicœur (je ne pense pas finir par trouver son nom moins improbable).

Mathieu m'attend près de la classe de madame Guylaine, où j'ai laissé mes affaires, tout comme l'enseignante elle-même. Alors que je m'appête à lui faire un petit compte rendu de ma journée, Théodore, mon blondinet curieux, fait son entrée en classe. Il prétend avoir oublié quelque chose.

— Mon éducatrice au service de garde m'a laissé revenir chercher mes cartes Pokémon. Madame Guylaine, savais-tu que madame Marie-Louise et monsieur Mathieu ne faisaient pas de sexe dans l'auto, mais juste des bisous et que c'est différent parce que madame Marie-Louise a dit qu'elle aimait vraiment beaucoup monsieur Mathieu ?

Guylaine et Mathieu ne pourraient pas avoir le regard plus confus qu'en ce moment. Je suis rouge comme une tomate. Théo (au point où nous en sommes, je pense pouvoir l'appeler par son surnom) attend que quelqu'un dise quelque chose, son cartable de cartes Pokémon bien serré dans ses bras.

Madame Guylaine, forte de son expérience, finit par prendre la parole.

— Oui, je savais tout ça, Théodore. C'est normal que les personnes qui s'aiment s'embrassent. On se voit demain, mon homme? Ton éducatrice va s'inquiéter si tu restes trop longtemps en classe.

— Oui, à demain, madame Guylaine. À demain, monsieur Mathieu. Pas à demain, madame Marie-Louise.

Et il sort de la classe. Mathieu et Guylaine m'interrogent du regard. Je leur raconte toute l'histoire et ils rient tous les deux de moi. J'aurais bien aimé les voir dans ma position, s'ils auraient fait mieux! Guylaine me rassure, elle ne croit pas que Théodore racontera tout ça à ses parents et, s'il le fait et que ça devait remonter jusqu'à elle, elle s'assurera de leur expliquer ce qui est arrivé.

— Merci beaucoup, en tout cas, pour la journée, vous avez vraiment un groupe super! Il me semble que dans tout autre groupe ma discussion avec Théodore sur le sexe aurait pu partir dans tous les sens. J'ai beaucoup aimé vous remplacer.

— J'espère qu'on se recroisera, Marie-Louise. Et si ce n'est pas comme collègues, peut-être que ce sera dans un *party* de prof à la fin de l'année avec notre cher Mathieu!

Elle se trouve très drôle et nous rions par politesse avant de partir. J'accepte l'invitation à souper que me fait Mathieu et nous prenons chacun notre voiture pour nous rendre chez lui. Si Samuel est présent, je me dis que le moment sera bien choisi, avec l'officialisation de ma relation de couple avec Mathieu, pour tenter de comprendre le malaise qu'il y a entre nous.

En arrivant au condo, la voiture de Samuel est absente et Mathieu s'en réjouit, disant que nous pourrions profiter de la soirée sans être interrompus. Je ne suis pas aussi excitée que lui par la nouvelle, ne sachant plus sur quel pied danser avec Samuel. J'aurais aimé le voir pour lui parler. En même temps, la perspective de lui parler m'effraie. J'ai un sentiment étrange qui m'habite quand je pense à lui, quelque chose que je ne saurais qualifier et qui m'énerve.

Je m'assois sur le divan gris du condo lorsque nous arrivons et je regarde distraitement la télé ouverte sur un canal de sport quelconque. Je réfléchis à la situation. Je n'y suis pas à l'aise du tout... J'entends soudainement la voix de Mathieu me tirer de mes réflexions.

— Marie-Louise? Ça fait trois fois que je te demande. Des pâtes pour le souper, ça te va?

— Hein? Oui, oui. Des pâtes, ça me va.

— Tu es brûlée de ta journée, on dirait. Théodore t'a tiré toute ton énergie! D'ailleurs, ça me fait penser...

— Quoi?

— Tu lui as dit que tu m'aimais, hein?

— Hein? Non! Pas du tout. Tu vois bien qu'il interprète beaucoup à partir de pas grand-chose, notre cher Théo.

Il y a un malaise. J'ai répondu un peu plus promptement que je ne l'aurais voulu.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, ajouté-je en réalisant le ton que j'ai employé.

— Ça va, je comprends ce que tu veux dire, conclut-il en remplissant une casserole d'eau.

Le malaise finit par se dissiper pendant le souper. Nous mangeons devant la télé. L'idée de base est de trouver une série que nous pourrions écouter tous les deux en soupant. Nous prenons cependant tellement de temps pour choisir que je finis de manger avant qu'on s'entende.

J'ai vu pratiquement toutes les séries sur Netflix (j'exagère, mais à peine) et Mathieu a des critères beaucoup trop spécifiques. Il ne veut pas d'histoires policières, il n'aime pas les sitcoms et il ne veut pas écouter de séries pour ados (pour un gars qui ressemble à Chad Michael Murray torse nu, c'est surprenant!). Après plus de trente minutes à ne rien trouver qui corresponde à ses critères ou que je n'aie pas vu, nous finissons par nous arrêter sur la série *Sons of Anarchy*.

Samuel rentre du gym au bout d'un épisode et demi. Il me voit et, même si je sens qu'il s'apprêtait à se rendre à la cuisine, il descend au sous-sol. Mathieu me regarde d'un air qui dit : « Tu vois ce que je te disais ? » J'attrape la télécommande pour arrêter la télévision et je regarde Mathieu d'un air très sérieux.

— Ce que je vais dire va avoir l'air prétentieux... mais je pense que Samuel est amoureux de moi. Ça fait plusieurs personnes qui m'en parlent... Je ne pensais pas que c'était vrai, au début, mais plus le temps passe...

Mathieu me fait un regard que je n'aime pas trop. Il semble fâché par ce que je viens de dire ou plutôt... insulté. Notre première soirée officielle comme couple ne se passe pas tout à fait comme dans mes rêves.

— Voyons, Marie-Louise. C'est lui qui a voulu qu'on se rencontre, mon cours au gym auquel tu devais assister, c'était SON idée. Tu l'as déjà dit toi-même, il a eu mille occasions avec toi par le passé, il aurait fait quelque chose avant... Ça me semble un peu tiré par les cheveux. Sam, c'est un gars intense. Il doit juste être encore un peu fâché de sa relation gâchée avec Jolianne, selon moi. Ou bien il y a quelque chose qui ne va pas comme il veut au gym.

— Tu as peut-être raison...

Il remet la télé en marche, signe que cette conversation est terminée. Je ne suis pas entièrement satisfaite par son explication, mais je n'ai pas vraiment envie de confronter Samuel tout de suite non plus. Si j'avais du courage lorsque nous sommes revenus de l'école, il a entièrement disparu. Je me vois mal lui demander directement s'il est amoureux de moi. Je ne sais vraiment plus comment me positionner entre les deux garçons. Et, surtout, je me vois mal gérer une éventuelle réponse positive de sa part ou, pire encore, une déclaration d'amour! Qu'est-ce que ça me ferait, vraiment, que Samuel soit amoureux de moi? Est-ce que ça changerait quoi que ce soit entre Mathieu et moi? Est-ce que ça changerait tout entre Mathieu et moi? Je trouve que c'est beaucoup de réflexions et d'hésitations, surtout que ces questionnements

m'apparaissent la même journée où j'ai officialisé ma relation avec Mathieu... Je décide donc de me coller un peu plus sur mon chum et d'oublier (comme je le peux...) Samuel.

Nous décidons d'aller au lit vers vingt-deux heures. Je me prépare pour dormir dans la salle de bain et, prétextant avoir oublié mon pyjama (ce qui est faux), je demande à Mathieu de me prêter un de ses immenses t-shirts. À mon retour dans la chambre, il est sur son cellulaire et consulte Facebook. Il me dit qu'il a bien envie de dire au monde entier qu'il est le chum de Marie-Louise Archambault-Girard et il me demande si ça me dérangerait qu'il indique qu'il est en couple avec moi sur Facebook. On dirait que le malaise lié à Samuel s'est dissipé comme par magie. Pour des gens de notre génération, s'afficher en couple sur Facebook, c'est presque l'équivalent d'une annonce dans le journal pour officialiser des fiançailles en 1926.

Même si j'ai peur qu'on nous trouve intenses de changer notre statut si tôt (il y a une loi non écrite qui dit qu'il faut attendre au moins quelques semaines après l'officialisation dans la vraie vie avant d'officialiser sur les médias sociaux), j'accepte. En plus, j'ai l'impression que ça va m'aider à mettre mes idées en ordre. Je suis épuisée. Nous ne faisons pas l'amour, il ne me le propose pas et je ne fais pas de geste vers lui non plus. Il se passe tellement de choses dans ma tête à la fois, j'aurais bien du mal à me laisser aller... Je m'endors collée sur celui que je peux maintenant appeler mon chum dans la vraie vie et sur Internet. Notre relation va vite, mais quel mal pourrait-il y avoir à afficher que nous sommes ensemble si c'est le cas?

17

La suppléance de musique

À six heures, le lendemain matin, le réveil infernal de Mathieu sonne pour lui indiquer qu'il est temps de se lever et d'aller courir. Mathieu essaie pendant quelques minutes de me convaincre de l'accompagner, mais mes protestations finissent par le persuader qu'il ne réussira pas cette fois.

Quelques minutes plus tard, c'est mon cellulaire qui se met à sonner. Croyant à un appel très matinal de la répartition pour de la suppléance, je prends ma voix la plus professionnelle pour répondre :

— Oui allô ?

— MARIE-LOUISE ARCHAMBAULT-GIRARD ! Peux-tu croire que j'apprends par ma sœur Nicole, qui l'a su par Cassandra, tu sais, ta cousine que tu n'as pas encore appelée depuis que tu es de retour au Saguenay, que ma fille, la chair de ma chair, a maintenant un chum sur Facebook ? Tu es une adulte, Marie-Louise, mais je pensais quand même qu'on se parlait un peu plus que ça ! Avec un gars qu'on connaît à peine, en plus. Est-ce qu'il prend de la drogue ? On ne sait même pas s'il prend de la drogue !

Je l'entends au loin s'adresser à mon père qui doit être en train de lire son journal silencieusement et de trouver ma mère un peu excessive dans sa réaction.

— Marc, te rends-tu compte qu'on ne sait même pas si notre fille fréquente un drogué ?

Ouf, il est tôt pour autant d'informations et d'émotions de la part de ma mère.

— Je... Oui... Tu as raison, c'est poche. Non, il ne prend pas de drogue, si ça peut te rassurer... et oui, j'aurais dû te le dire. Je n'y ai pas pensé.

— En effet, tu n'as pas pensé. Je veux qu'on en discute ce soir. Tu viens souper.

— Hum... Oui, maman. Je serai là.

— Bonne journée, ma chouette.

Elle prononce sa dernière phrase comme si elle n'avait pas hurlé sa première. J'avoue que j'aurais peut-être dû informer ma mère des derniers développements de ma vie sentimentale, mais j'ai été emportée par le moment. Je m'excuserai en bonne et due forme ce soir. Ma mère étant ce qu'elle est, je suis certaine qu'elle n'a pas laissé paraître devant Nicole qu'elle apprenait la nouvelle par elle et non par moi. Son honneur de mère sera sauf, j'en suis certaine.

Je tente de me rendormir, mais je n'y arrive pas vraiment. En plus, peu après l'appel de ma mère, Mathieu revient de sa course. Il est tout mouillé en raison de la pluie. Et comme toute personne mouillée qui croise une personne sèche, il

tente de me faire un câlin pour me partager son humidité. L'odeur de pluie mélangée à celle de sa sueur est difficile à qualifier, mais des images de chambre de hockey et de chien mouillé me viennent à l'esprit par flashes.

Il me quitte donc pour aller prendre une douche et j'attrape mon cellulaire pour y voir les actualités du jour. J'ai tellement d'alertes que je ne sais pas par où commencer. J'ai un appel manqué de Roxanne et deux textos de sa part. Elle réagit, évidemment, à l'annonce de l'officialisation de notre relation à Mathieu et à moi aux yeux du monde et elle est très excitée par la nouvelle. Elle m'envoie aussi un émoji d'aubergine et un émoji de feu.

Nous avons déjà près de cent mentions «j'aime» sur notre nouveau statut. Il y a aussi des dizaines de commentaires, provenant pour la plupart des amis de Mathieu que je ne connais pas du tout. Des commentaires pertinents du genre «*Congrats, gros!*» et «*Il était temps, big!*». Un gars que je ne connais pas commente: «@Samuel St-Jean, tu perds ton partenaire d'entraînement, on dirait!». Je ne sais pas ce qui m'irrite le plus dans le commentaire. Est-ce le sous-entendu que je vais nécessairement empêcher Mathieu d'aller s'entraîner (la réponse à cette question étant non)? Ou le fait que quelqu'un ait identifié directement Samuel sur la publication et que celui-ci n'ait pas répondu? Je suppose qu'il n'a pas encore vu le commentaire, d'où son absence de réponse. Je vérifie quand même s'il a fait une mention «j'aime» sur ledit statut, au cas où. Négatif. Il n'a probablement pas ouvert son téléphone ce matin, tout simplement.

À son retour, j'annonce à Mathieu que nous sommes en voie de devenir la nouvelle virale du jour. Il rit et vient me rejoindre dans le lit. Il est encore humide, mais heureusement, cette fois, ce n'est pas de la sueur. Il commence à m'embrasser et nous nous laissons emporter par le moment jusqu'à ce que mon téléphone sonne. Heureusement que la répartitrice n'utilise pas les appels vidéo parce que même si je me couvre rapidement pour répondre, un geste somme toute inutile, je pense qu'elle n'aurait pas été dupe et aurait remarqué mes joues rosies par le plaisir et mes cheveux en bataille.

— Je parle bien à madame Marie-Louise ? Ce serait possible que vous remplaciez en musique, cet avant-midi ? La banque de suppléants pour ce champ est vide. Vous pouvez cependant refuser puisque ce n'est pas votre champ... Mais c'est certain que ça m'aiderait beaucoup dans mon travail ce matin si vous acceptiez.

Le sous-entendu est à peine voilé. Ça veut dire qu'elle ne peut pas m'obliger, mais qu'elle va s'en souvenir si je refuse. J'accepte donc. Elle me donne les informations sur la suppléance et je dois quitter le lit pour me préparer, malgré les protestations de Mathieu. J'aimais bien la musique lorsque j'étais au primaire, comment cela pourrait-il mal se passer ? Il me semble que la musique fait partie des matières préférées de tous les élèves.

J'enfile un jean foncé avec une blouse noire légère par-dessus laquelle j'ajoute une veste de laine. Le ciel ne semble pas vouloir se dégager, ce sera donc parfait pour cette journée pluvieuse. Avant que je ne sorte du condo, Mathieu m'accompagne à la porte et m'embrasse. En chuchotant, il ajoute :

— Tu es vraiment belle, Marie-Louise Archambault-Girard. Tu ne perds rien pour attendre ce soir, je t'en fais la promesse.

C'est la deuxième fois que mon nom est prononcé au complet, ce matin. Cette fois, je rougis. Il est tellement beau ! Le malaise d'hier semble complètement disparu et Samuel est loin dans mon esprit (pas disparu, mais disons à distance raisonnable !). Je souris à Mathieu, ne sachant pas quoi répondre à cette invitation... invitante. Plusieurs coins de rue plus loin, je me rends compte que j'affiche toujours un gros sourire, même si je suis maintenant seule dans ma voiture. Cet homme réussit vraiment à me faire chavirer.

En arrivant à l'école, j'indique que je remplace l'enseignante de musique et la secrétaire me dit où me rendre. Son local est au sous-sol. Il y a des dizaines de xylophones un peu partout, une batterie tout au fond, quelques guitares accrochées au mur et quelques dizaines de paniers remplis de flûtes à bec dans une armoire. On ne pourrait sûrement pas qualifier ce local d'épuré. Marie Kondo y ferait une crise de nerfs. En plus, il y a des X faits au ruban adhésif au sol qui semble indiquer aux élèves où s'asseoir, ce qui me fait réaliser qu'il n'y a aucune chaise, très certainement par manque d'espace.

L'enseignante m'a laissé une courte planification sur une feuille lignée. Le mot « planification » est peut-être exagéré, considérant qu'elle a écrit une seule phrase. « Pratiquer chansons spectacle fin d'année. » Peut-on même qualifier ça de phrase ? Cette planification pourrait entrer dans la catégorie « Gaspillage de papier » tellement elle est vague et ne m'apprend pas grand-chose. Je ne sais pas en quelle année seront les groupes qui vont passer les trois périodes du

matin avec moi, ni quelles sont les chansons en question, ni si les élèves ont le matériel avec eux pour pratiquer lesdites chansons.

Moi qui croyais passer un avant-midi plutôt tranquille, j'ai soudainement l'impression que ce ne sera pas le cas. La cloche sonne et je réalise que je ne sais pas si je dois aller chercher les élèves en classe ou si leur enseignant régulier viendra les conduire au local de musique. Chaque école a un fonctionnement différent, mais, comme je n'ai aucune information sur les groupes qui passeront l'avant-midi avec moi, je prie pour que ce soit la deuxième option.

Heureusement pour moi, quelques minutes après la cloche, une enseignante très rousse accompagne un groupe de deuxième année jusqu'à ma porte. Elle me souhaite une belle période avec ses élèves et repart rapidement. Les enfants s'assoient partout dans le local, sauf sur les X par terre. Un élève va s'asseoir à la batterie et, en entendant les protestations générales, je me doute qu'il n'a pas le droit d'y être. Il revient s'asseoir avec les autres et je salue tous les élèves en leur disant que nous pratiquerons les pièces du spectacle de fin d'année.

Je distribue les flûtes à bec et les cartables que j'avais repérés dans l'armoire après avoir demandé leur numéro de groupe aux élèves. Puis, la cacophonie débute. Je n'ai clairement pas l'étoffe d'un chef d'orchestre et les élèves sont loin d'être l'orchestre symphonique. La période de soixante minutes semble durer des heures, et c'est avec soulagement que j'entends finalement la cloche. Et il me reste encore deux périodes.

À la deuxième période, forte de mon expérience de l'heure précédente, je tente de mieux contrôler les flûtes à bec et les élèves, sans grand résultat. J'espère que le spectacle n'a pas lieu à la fin de la semaine, car ce sera un supplice pour tout le monde. À la récréation, je souffle un peu en imaginant une stratégie pour la dernière période, sans grand résultat.

Je consulte rapidement mon téléphone. Mathieu m'a envoyé un petit cœur. Nous en sommes à cent quatre-vingt-une mentions «j'aime», dont aucune ne provient de Samuel. Il n'a d'ailleurs pas encore répondu au commentaire de leur ami. De nouveaux commentaires se sont ajoutés, dont celui de Katherine, la blonde d'Anne-Marie, qui se dit très heureuse pour nous.

À la cloche, ce sont les grands de sixième année qui s'amènent dans le local, certains allant s'asseoir derrière les xylophones et l'un d'eux allant prendre place derrière la batterie. La pièce qu'ils font est beaucoup plus complexe que celle à la flûte à bec des deux groupes précédents. Il y a même trois chanteuses pour accompagner les musiciens. Les élèves arrivent à s'organiser sans mon aide grâce aux ordres presque dictatoriaux d'une des chanteuses. Celle-ci ne prend pas du tout à la légère le spectacle de fin d'année et espère certainement être recrutée par un agent d'artiste lors de celui-ci, à voir tout le sérieux avec lequel elle mène ses collègues de classe. Je songe pendant une seconde à lui remettre ma paie de suppléante, elle est beaucoup plus utile que je ne le suis pendant cette heure.

À la fin de la période, je remercie la petite Céline Dion/Kent Nagano du groupe et, avant de partir, j'écris un bref rapport

(mais pas aussi bref que sa planification) à l'enseignante de musique. J'ai mal au crâne et je pense entendre des flûtes à bec résonner dans ma tête ce soir avant de m'endormir. Il s'agissait de la première et de la dernière fois que je remplaçais en musique. Je ne suis pas du tout à l'aise et je ne sais pas du tout quoi faire.

Comme je n'ai aucune suppléance prévue pour l'après-midi, je reviens chez moi et retrouve la maison vide, mes parents étant au travail et mon frère à l'école. J'en profite pour dîner devant la télé et relaxer un peu. Les dernières semaines ont été fortes en événements et en émotions. Samuel n'a toujours pas réagi à notre nouveau statut à Mathieu et à moi. Ça m'agace et accentue mon impression que quelque chose le dérange dans notre relation. En même temps, je ne suis pas certaine de la réaction que je voudrais qu'il ait. Je vais sur son profil et je me rends compte qu'il a publié des photos de son gym et des informations sur les cours de groupe à peine une heure plus tôt. Ça signifie qu'il est allé sur Facebook. Il a donc certainement vu notre statut. La courte enquête de l'agente Archambault-Girard dans le dossier du statut Facebook amoureux semble mener à la conclusion qu'il évite de réagir par choix.

Nous en sommes à deux cent quatorze mentions « j'aime » et à près d'une trentaine de commentaires. Jolianne Jolicœur nous souhaite du bonheur. Évidemment, elle ne pouvait s'empêcher de mettre son grain de sel dans la situation. Et je ne peux, pour ma part, m'empêcher de me demander si son commentaire est sarcastique ou non.

Je décide d'aller courir pour me vider la tête. Je ne veux plus penser à Samuel, qui jette de l'ombre sur ma relation

avec Mathieu, ni à la suppléance. Je cours et je passe tout près de me rendre jusque chez CrossFit du Fjord, mais je change d'idée en chemin. De toute façon, c'est loin et je devrai courir la même distance pour revenir jusque chez moi, ce qui est bien au-delà de mes capacités. Je cours quand même presque quatre kilomètres, en ralentissant souvent et en marchant à l'occasion.

Satisfaite de ma course, je rentre chez moi. La voiture de ma mère est de retour dans notre cour et je me doute que j'aurai droit à un interrogatoire. Dès que je pose un pied dans la maison, elle crie mon nom.

— Marie-Louise Archambault-Girard, viens ici, s'il te plaît !

L'utilisation complète de mon nom est sans équivoque.

— Marie-Louise, je ne peux pas croire que j'ai appris par ma sœur que tu avais un chum. C'est ça, aujourd'hui, on annonce aux gens sur Facebook qu'on a un chum, mais pas à notre propre mère qui nous a mis au monde ?

Je rectifie, ma mère n'est pas fâchée. Elle est déçue. Lorsqu'elle est déçue, Louise a tendance à tenter de nous faire sentir coupable en nous rappelant qu'elle nous a donné la vie ou qu'elle n'a pas dormi pendant des années puisque je ne faisais pas mes nuits.

— Je suis désolée. Vraiment. Je ne sais pas, on a eu envie de l'afficher hier soir, c'est tout. Ce n'est pas parce que je voulais te cacher quoi que ce soit, tu l'as même déjà rencontré, Mathieu.

— Je sais bien que je l’ai rencontré. Mais je ne le connais pas. Je ne connais même pas LE CHUM de ma fille. Comment crois-tu que je me sens ? Je pensais que la chair de ma chair m’informerait en premier qu’elle a un nouveau « statut »...

— Maman...

Tout à coup, comme elle constate qu’elle a réussi à me faire sentir coupable, elle semble satisfaite et change de sujet. C’est bien ma mère.

— Donc, il vient souper quand, ton beau Mathieu ?

— Je ne sais pas...

— Prévois un souper en fin de semaine. Ce n’est pas une suggestion, plutôt une obligation. Ce n’est pas vrai que je ne vais pas connaître le nouvel amoureux de l’enfant que j’ai portée pendant neuf longs mois, alors que Facebook en entier est au courant de leur relation. J’ai des questions pour lui. Ton père aussi. Est-ce qu’il est végétarien ? Ne me dis pas qu’il est végétarien, ça tuerait ton père, tu le sais bien.

Il semble qu’elle n’avait finalement pas tout à fait terminé de me faire sentir coupable en me rappelant l’atroce souffrance qu’elle a vécue en me portant dans son ventre. Je lui promets que je vais organiser un souper et elle semble, pour de vrai cette fois, satisfaite.

Je consulte mon cellulaire, mais je n’ai aucun nouveau message. Mathieu n’a pas fini sa journée. Il me reste quelques heures avant le souper. Je tente donc ma chance et appelle au

salon de coiffure où travaille Katherine, au cas où elle aurait une place pour moi. Elle peut me prendre vingt minutes plus tard, c'est génial ! Une nouvelle coupe me fera du bien.

J'arrive au salon et je salue au passage la coiffeuse de ma mère que je connais depuis des années et qui a longtemps été la mienne. Katherine m'attend. Elle me demande ce que je souhaite avoir et elle est déçue que je ne veuille qu'une simple coupe. Elle tente de me convaincre pour quelques mèches, et même si l'offre est tentante à voir ses cheveux d'un rouge parfaitement éclatant, je me rappelle l'époque affreuse où j'ai eu des mèches blondes et l'envie s'évapore aussitôt. J'assume totalement le commun de mes cheveux bruns. Une simple coupe suffira.

La partie que j'ai toujours préférée lorsque je vais au salon de coiffure est le lavage de cheveux. Si j'étais riche, je paierais quelqu'un pour me laver les cheveux et me faire un massage du cuir chevelu tous les jours. Comme je ne suis pas riche, je me contente de mes deux ou trois passages au salon de coiffure par an. Pendant que Katherine raccourcit mes cheveux, nous discutons un peu.

- J'ai vu votre grosse annonce sur Facebook, Marie-Louise !
- On peut dire ça comme ça, je suppose.
- Je dis ça en riant, je trouve ça ben correct. Ça fait combien de temps que vous vous voyez ?
- Pas si longtemps... Mais je le sentais comme ça. Et lui aussi. Donc pourquoi on attendrait avant de dire qu'on est un couple si c'est comme ça qu'on se sent ?

— Je comprends. Anne-Ma et moi, on n'est pas un exemple à suivre, ç'a niaisé presque six mois avant qu'on décide d'être un couple, même si on faisait tout comme un couple depuis vraiment longtemps avant ça. Samuel, lui ?

— Samuel quoi ?

— Anne-Marie m'a parlé de lui, de vous, après la soirée de samedi. Ç'a leurré personne le *french* qu'il a donné à ton amie Roxanne.

— Je ne sais pas quoi te dire, Katherine... J'ai l'impression que ça le dérange, oui. Mais je ne pense pas qu'il soit amoureux de moi. Je ne peux pas croire qu'il pourrait l'être, en fait. Ça fait longtemps qu'on se connaît, depuis le secondaire, on a été très proche au cégep, on a bu et on est allé dans plein de *partys* ensemble... Il a eu cent, mille occasions de m'embrasser. Il ne l'a jamais fait. Donc je refuse de croire qu'après tout ce temps, il finit par réaliser qu'il m'aime lorsque je rencontre enfin quelqu'un avec qui je suis vraiment bien. Je refuse. Je ferais quoi, moi, avec ces nouvelles informations de toute façon ? Je suis bien avec Mathieu, pour de vrai. Je ne sais pas comment me sentir entre les deux...

Je m'emporte un peu dans mes explications et Katherine ne me répond qu'avec un sourire. Je pense qu'elle comprend ce que je veux dire. J'ai été très proche de Samuel à une certaine époque et je ne l'ai jamais vu comme un chum potentiel, mais j'aurais peut-être dû. Tout le monde semble dire qu'il est amoureux de moi et même qu'il le serait depuis le cégep. Si c'était le cas, pourquoi n'a-t-il jamais rien dit ou fait pour me le montrer ? Et pourquoi ne l'ai-je moi-même jamais considéré

comme un chum potentiel? Et s'il m'avait dit qu'il m'aimait, que se serait-il passé? S'il me l'avait dit il y a cinq ans? Ou même il y a trois semaines? Où en serais-je? Aurais-je seulement posé un œil sur Mathieu?

Les dix dernières minutes de mon rendez-vous sont des plus silencieuses. Je réfléchis et je ne me sens pas bien. Assurément, je vais devoir confronter Samuel pour savoir ce qu'il en est, pour comprendre et pour mettre de l'ordre dans mes propres émotions.

Lorsqu'elle termine, Katherine insiste pour m'offrir la coupe gratuitement. Mes cheveux sont plus courts, mais je pourrai toujours les attacher, et elle y a ajouté beaucoup de mouvement. Je les adore! Je la remercie et elle me souhaite bonne chance, un peu comme si elle avait entendu mon dialogue intérieur. Nous nous promettons de reprendre une bouteille de vin (ou deux) prochainement.

Je quitte le salon avec un nouvel objectif en tête: parler avec Samuel.

18

L'amour ?

À mon retour du salon, je suis attendue de pied ferme par ma famille qui semble avoir patienté toute la journée pour me poser des questions sur ma grande annonce. Le souper prend des airs d'interrogatoire, et c'est avec délivrance que je quitte la cuisine après avoir aidé ma mère à ranger. Mathieu souhaite que je passe la nuit chez lui. Ce qu'il m'a dit ce matin me revient en tête et je rougis un peu. J'ai très envie de le voir. En plus, je pourrai parler à Samuel s'il est là.

À mon arrivée au condo, je constate l'absence de la voiture de Samuel. Était-il là ce matin ? On dirait que je n'arrive pas à m'en souvenir. Je me rappelle être partie après que Mathieu m'a dit que j'étais belle et que nous reprendrions nos ébats interrompus par la répartitrice de la suppléance ce soir. Je me rappelle que j'avais un sourire niais dans le visage. Mais je ne saurais dire si la voiture de Samuel était dans l'entrée.

Lorsque j'entre, Mathieu est en train de ranger la cuisine et est dos à moi. Il est sans t-shirt, probablement qu'il n'a pas cru bon de le remettre après s'être entraîné (pas que je m'en plaigne !). Je lui demande où se trouve son coloc.

— Sam est parti jusqu'à dimanche aux États-Unis. Il est parti cette nuit, il couchait chez ses parents pour qu'ils puissent aller le conduire à l'aéroport. Il me semble qu'il en a parlé samedi soir. Il va visiter les installations de CrossFit d'un gars qu'il a connu en compétition. Il va en profiter pour visiter un peu la Floride, il n'y est jamais allé.

— Je ne me rappelle pas qu'il ait parlé de ça samedi.

— Je suis assez certain que oui, Katherine lui a même donné le nom de certains endroits à visiter.

— Je devais être aux toilettes, je ne sais pas...

— Es-tu correcte ? On dirait que ça te dérange qu'il soit parti.

— Non, non. Ça va.

Évidemment, je ne veux pas lui dire ce qui me tracasse. Je n'arrive pas vraiment moi-même à mettre des mots sur ce qui me trotte dans la tête. De plus, j'ai déjà essayé de lui en parler hier et il a balayé mes inquiétudes du revers de la main. Si je remets ça, il va croire que je m'acharne ou que je souhaite secrètement que Samuel soit amoureux de moi. Je n'ai pas envie de revivre le malaise d'hier soir. En même temps, j'ai besoin de savoir ce qu'il en est, mais on dirait que je devrai attendre dimanche. Je ne vais certainement pas le lui demander par texto, je ne pourrais pas être certaine qu'il me réponde la vérité. Je vais donc devoir ignorer mes questionnements jusqu'à son retour. En regardant le dos parfaitement découpé de mon chum qui fait la vaisselle, je me dis que j'aurai quand même de quoi m'occuper l'esprit jusqu'à son retour.

Mathieu termine le ménage de sa cuisine et me regarde enfin vraiment. Tout de suite, il remarque mes cheveux et me dit qu'il me trouve belle. Jamais je n'ai été avec quelqu'un qui remarquait aussi rapidement ce genre de changement, en dehors de Roxanne, mais on ne peut pas dire que ses compliments comptaient de la même façon que ceux de Mathieu.

Il s'approche et m'embrasse. Rapidement, nous reprenons là où nous avons laissé les choses ce matin. Il prend soin de me déshabiller vêtement par vêtement et de m'embrasser longtemps entre chacun. Lorsque je me retrouve en sous-vêtements (dans un *kit* qui s'agence parce que j'avais prévu le coup!), j'essaie de l'entraîner vers sa chambre. Il refuse.

— Il n'y a pas de danger qu'on soit découvert, Marie, on peut rester ici, me dit-il en regardant le divan d'un œil.

Que je suis mal à l'aise! Je ne pense pas avoir déjà fait l'amour une seule fois à la lumière complète et encore moins sur un divan. Je suis, on dirait bien, très conventionnelle dans ma sexualité, et je n'arrive à m'épanouir que dans un lit, sous des couvertures, dans le noir.

— Tu es belle, Marie, j'ai envie de te voir à la lumière. Mais je ne te forcerai pas à faire quoi que ce soit que tu ne veux pas faire..., ajoute-t-il.

J'aurais aimé avoir bu un verre (ou une bouteille!) de vin en soupant avec mes parents...

— Je ne sais pas, Math... On dirait que... Je ne sais pas.

— Laisse-moi tenter de te convaincre. Si tu n'ès pas bien, on va dans la chambre, OK ?

Il me couche sur le divan. Il ne reste que nos sous-vêtements entre nous. Il retire mon soutien-gorge. Il embrasse longtemps mes seins. Il retire ensuite ma culotte. Il m'embrasse sur les cuisses et caresse mes fesses. Puis, il m'embrasse entre les cuisses. Sa bouche est chaude et j'atteins rapidement l'orgasme.

— Veux-tu qu'on aille dans la chambre, maintenant ? me demande-t-il d'un ton moqueur en couvrant mon ventre de baisers.

Je ne réponds pas, à peine remise de mes émotions. Il part lui-même vers la chambre, entièrement nu, sans aucune once de pudeur. Je suis presque déçue, me disant que c'était peut-être aujourd'hui le jour où je devenais un petit peu moins prude. Comme je m'apprête à le rejoindre, il ressort de la chambre avec un condom.

Il m'interroge du regard, l'air de me demander si je suis à l'aise qu'on continue dans le salon. Je ne réponds qu'en l'embrassant. Nous faisons l'amour sur le divan, sans crainte d'être découverts, sans pudeur. C'est une première pour moi. Si on m'avait dit il y a quelques semaines à peine que j'arriverais à m'abandonner assez avec quelqu'un pour faire l'amour à la lumière, dans un salon, je n'y aurais pas cru.

Nous restons ensuite longtemps, très longtemps, blottis l'un contre l'autre, sans parler, à savourer l'instant.

Ce n'est qu'après un long moment que nous décidons de nous lever pour aller jusqu'à son lit. Je suis couchée contre son torse et, à cet instant précis, j'ai envie de lui dire à quel point je suis bien avec lui. J'ai envie de lui dire que je le trouve beau. Qu'il est attentionné et me fait sentir bien. Que je trouve admirable sa rigueur à l'entraînement (même si son réveil à six heures m'horripile au plus haut point). J'ai envie de lui dire que je l'aime. Les mots sont comme coincés dans ma gorge. Je n'ai pas dit à un garçon que je l'aime depuis l'école secondaire, et je ne suis même pas certaine que c'est ce que je ressentais vraiment à ce moment-là. Mais j'aime Mathieu. Même si ça ne fait pas un mois que nous nous connaissons. Même si l'usage voudrait qu'on attende encore un peu avant de franchir ce pas. Même si Samuel représente une ombre au tableau et me mélange dans mes sentiments.

Un jour, mon père m'a raconté avoir dit à ma mère qu'il l'aimait à leur deuxième rendez-vous. J'avais ri de lui. Je lui avais assuré que si un gars me faisait une déclaration d'amour à notre deuxième *date*, il n'y en aurait assurément pas de troisième. Il m'avait dit que lorsqu'on rencontre la bonne personne, le nombre de rendez-vous n'a plus d'importance. Quand on aime, on aime. Et quand on aime, il faut le dire. Mon père avait raison, je n'avais peut-être pas rencontré la bonne personne jusqu'à présent.

J'hésite à avouer mes sentiments à Mathieu, même si je suis certaine de ce que je ressens à cet instant précis. Et s'il ne répondait pas ? Ou qu'il me disait qu'il ne m'aime pas ? Ou

qu'il me répondait par un « merci » ? Je pense que je préférerais qu'il ne m'aime pas plutôt que de me faire remercier pour ma déclaration d'amour.

Nous avons beau avoir décidé d'être un couple, rien ne me dit qu'il ressent la même chose que moi. Certaines personnes prennent plusieurs mois avant de dire qu'ils sont amoureux de leur partenaire. Alors même si c'est ce que je ressens, je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée de lui en parler. Je ne sais pas. J'hésite. Aussi bien dormir là-dessus et le lui dire à un autre moment. Ou attendre qu'il me le dise.

Pendant ma tergiversation, j'entends Mathieu prendre son souffle, comme pour déclarer quelque chose, puis se raviser. Je l'entends une deuxième fois prendre son souffle, sans qu'un mot sorte de sa bouche. À son troisième souffle, il finit par dire quelque chose.

— Marie, dors-tu ?

— Non.

— Je t'aime. Tu n'es pas obligée de me répondre, mais je voulais te le dire.

— Moi aussi, je t'aime.

Sans rien ajouter, nous nous blottissons l'un contre l'autre. Je songe que la Marie-Louise d'il y a un mois aurait jugé fortement la Marie-Louise d'aujourd'hui de dire « Je t'aime » après quelques semaines à peine de fréquentation...



À six heures, le lendemain matin, l'alarme me tire du sommeil. Apparemment, Mathieu a programmé son réveil pour qu'il sonne absolument tous les matins. Le soleil perce à travers les rideaux et, pendant quelques secondes (quelques secondes seulement !), je songe à l'accompagner. Il tente de me convaincre pendant un instant, mais le confort de son lit l'emporte sur ma motivation à sortir dehors.

Lorsqu'il revient, quarante-cinq minutes plus tard, je suis déjà levée et, avec toute la gentillesse dont je peux faire preuve un mercredi matin avant sept heures, je prépare des crêpes. J'ai de la chance, il avait tous les ingrédients dont j'avais besoin (pas que ça en prenne tant que ça). Il me regarde à mi-chemin entre l'amusement et la consternation.

— Tu as vraiment dit non à la course pour préparer des crêpes ?

— Oui monsieur.

— Je ne suis pas certain de pouvoir manger ça après avoir couru dix kilomètres.

— Oh que oui tu vas manger ça, car elles sont faites avec amour.

Il s'approche de moi et m'embrasse. Malgré la sueur, c'est un des meilleurs baisers de ma vie. Après sa douche, il a finalement envie de manger des crêpes. Je démarre donc la cuisson et je rate évidemment la première lorsque je la retourne (je n'ai jamais réussi la première crêpe de ma vie). Heureusement, la

deuxième ainsi que toutes celles qui suivent frôlent la perfection, et je peux ainsi donner l'impression d'avoir des habiletés culinaires bien au-delà de mes aptitudes réelles.

Je reçois finalement un appel pour une suppléance dans un groupe de cinquième année vers sept heures trente. Nous nous quittons en nous embrassant devant nos voitures pour aller travailler chacun de notre côté, et je ne peux que me dire, encore une fois, que je pourrais facilement m'habituer à ce rythme avec lui. Suis-je folle de m'imaginer habiter dans son condo et me réveiller chaque matin près de lui ?

La journée passe rapidement, le groupe est assez facile et j'arrive à leur faire faire toutes les activités prévues (ou presque) par l'enseignante sans trop de problèmes. À la sortie des classes, j'ai un appel manqué de la répartitrice. Je la rappelle et elle m'offre deux jours dans la même classe de quatrième année. Je serai donc jeudi et vendredi avec le même groupe d'élèves et je n'aurai pas à attendre son appel le matin.

Aussitôt que je mets les pieds chez mes parents, mon téléphone sonne à nouveau. C'est cette fois un appel vidéo de Roxanne. Je réponds rapidement, heureuse de pouvoir lui parler. J'ai hâte de lui dire tout ce qui s'est passé entre Mathieu (mon chum !) et moi depuis samedi.

En ouvrant l'appel, par contre, mon émotion change du tout au tout. Je ne pense pas que c'est le bon moment pour parler de ma relation ou dire à voix haute que je suis amoureuse. Roxanne est en pleurs et, à en juger son visage boursoufflé, ça dure depuis un bon moment.

— Marie? Est-ce que je te dérange? Tu as le temps de parler?

— Oui, j'ai fini ma journée et je viens d'arriver chez mes parents. Qu'est-ce qui se passe?

— J'ai pris ma décision.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— J'ai décidé que c'était bel et bien fini avec Éric. Hier soir, je ne sais pas, je réfléchissais et je repensais à toi et à Mathieu en fin de semaine. Je voyais aussi ton amie Anne-Marie et sa blonde, et je me suis dit que ça faisait longtemps qu'Éric et moi, on ne ressemblait plus à ça. Ça fait un bout que ça va mal. Et j'ai décidé que c'était assez.

— Donc tu lui as dit?

— Oui. Je suis allée chez lui pour lui dire. Et, tu ne me croiras pas, on dirait un film, un mauvais, en plus, qu'on trouverait exagéré si on l'écoutait sur notre divan orange, il était en pleine *date* avec une fille. Et sa *date* semblait bien se passer parce qu'ils *frenchaient* quand je suis arrivée!

— Voyons donc...

— Je te jure. J'étais venue pour qu'on se parle. Ma décision était prise, mais j'aurais quand même voulu qu'on s'assoie ensemble et qu'on en parle. Qu'on se quitte en bons termes. Je pense que lui aussi ça fait un bout qu'il se rend compte que ça ne fonctionne plus... Depuis le temps des fêtes, je dirais, mais avec le stage et tout ça, je n'ai pas trop eu le temps de m'y attarder et, à distance, c'était plus facile de faire semblant...

Tu me connais, tu sais bien que j'ai fait une crise épouvantable, comme dans un mauvais film, en lui hurlant que c'était fini et en claquant la porte. C'est vrai que techniquement on était plus ou moins ensemble... Et que j'ai *frenché* moi aussi en fin de semaine passée... Mais... Tu comprends.

— C'est vraiment horrible. J'ai beaucoup de peine pour toi, Rox... Et oui, je comprends.

— Le pire, c'est que je pleure depuis hier soir. J'ai pris congé aujourd'hui pour pouvoir pleurer en paix, mais je ne sais même pas si je pleure de colère, de tristesse ou de soulagement.

— Probablement un peu tout ça mélangé...

Nous discutons longtemps. J'entends mon frère arriver de l'école, puis ma mère rentrer du travail. Roxanne m'explique tout ce qui l'a amenée à prendre sa décision, tout ce qui ne fonctionnait plus. Elle m'avoue que certaines choses n'ont même jamais fonctionné en fait, mais qu'avec la distance, elle avait pu mettre ça de côté et espérer que tout se réglerait quand ils seraient réunis pour de bon.

— Je pense que ce n'est pas la première fois qu'Éric voit une autre fille, poursuit-elle en continuant de renifler. J'ai toujours eu des doutes, mais jamais assez pour le confronter à ce sujet. Mais ça n'a plus d'importance maintenant. Ça me confirme que j'ai pris la bonne décision.

Elle m'explique ensuite qu'elle va devoir retourner au condo prendre le reste de ses affaires, mais qu'elle ne veut même pas

y penser pour l'instant. Éric a tenté de l'appeler environ cent fois depuis la veille, mais il ne pourrait rien dire qui changerait quoi que ce soit. Elle refuse de lui parler pour l'instant.

Elle sait qu'elle a peut-être elle-même franchi une ligne la fin de semaine précédente avec Samuel, mais que c'était la première fois, et que, de toute façon, elle voulait le laisser... Elle a du mal à articuler ses explications. Mais je comprends ce qu'elle veut dire. Ce n'est de toute façon pas le moment de la confronter devant ses contradictions. Elle continue de m'expliquer le contexte de ce qui est arrivé avec Samuel, même si j'étais présente et qu'elle n'a pas à se justifier avec moi. Au bout de plusieurs minutes d'explications boiteuses, elle finit par me demander si j'ai parlé avec Samuel.

— Non, il est en Floride.

— En Floride ?

— Oui, pour visiter un gym, je pense. Donc on ne s'est pas parlé, mais je n'aurai pas le choix, je pense. J'ai vraiment l'impression qu'il y a des non-dits dans notre relation, de tous les côtés... et j'ai peur que ça finisse par affecter notre relation, à Mathieu et à moi.

— Tu veux dire entre TON CHUM et toi ?

Elle met l'accent sur le mot « chum » et me sourit.

— Oui, entre mon CHUM et moi.

Elle me pose quelques questions sur Mathieu, mais je n'en dis pas trop. J'ai l'impression que ce n'est pas le moment. Même si Roxanne est mon amie et que je sais qu'elle serait sincèrement contente pour moi, je trouve que ce serait inapproprié.

Au bout de plus d'une heure trente, Roxanne m'assure qu'elle va mieux et que notre conversation lui a fait du bien. Elle me promet qu'elle va me donner des nouvelles rapidement. Je lui dis que je l'aime et nous raccrochons.

Je descends ensuite rejoindre ma famille dans la cuisine, ma mère ayant déjà terminé la préparation du souper. Nous discutons un peu et mangeons lorsque mon père arrive du travail une vingtaine de minutes plus tard. Même si je ne peux pas dire que le pâté chinois soit mon repas préféré, ni même dans mon top 20, celui de ma mère a quelque chose de nostalgique qui le rend nettement supérieur aux autres.

Ma mère prend soudainement un air très sérieux et se tourne vers moi.

— Alors, vous venez souper quand, ton Mathieu et toi ?

— Hum. Vendredi.

Je n'ai pas encore parlé à Mathieu, mais, de toute façon, que ce soit vendredi ou samedi soir, il devra tôt ou tard se soumettre à l'interrogatoire parental. Aussi bien tôt que tard. Ça fait des années que je n'ai pas présenté un garçon à mes parents, depuis le secondaire en réalité, ils sont donc impatients de le rencontrer (même si, dans les faits, ils l'ont déjà vu). Jacob supplie mes parents d'être exempté de ce souper.

— Jacob Archambault-Girard, tu seras présent pour rencontrer le nouveau conjoint de ta sœur. Un point, c'est tout.

Conjoint. Ma mère a dit « conjoint ». Je ne peux qu'esquisser un sourire. Je ne pense pas être rendue à un âge où je peux appeler mon chum autrement que « chum ».

— Mes amis ne sont jamais obligés d'assister à des soupers de famille, eux, maugrée mon frère en sortant de table.

Nous doutons évidemment tous de cette dernière affirmation, mais, comme nous n'avons pas envie de subir encore plus sa mauvaise humeur, personne ne lui répond.

Après le repas, je reçois un texto de Roxanne.

Roxanne : Merci, Marie, je me sens mieux depuis qu'on s'est parlé. Comme disait Lisa Leblanc, aujourd'hui, ma vie c'est de la marde, mais peut-être que demain ça ira mieux !

Marie-Louise : Oui, je suis certaine que demain ça ira mieux. Je t'aime, mon amie.

J'ai aussi un message de Mathieu qui me demande si je viens le retrouver pour la nuit.

Marie-Louise : J'hésite ! Il me semble que je serais beaucoup mieux seule dans mon grand lit froid que collée contre mon chum bien au chaud...

Mathieu : À toi de voir, mais si tu refuses mon invitation, j'appuie sur Play et je continue Sons of Anarchy sans toi ! Tu es prévenue !

Marie-Louise : J'arrive dans vingt minutes.

C'est donc avec le sourire que je prépare mon sac pour me rendre chez lui.

Quand j'arrive, il est en train de regarder des vidéos YouTube projetées sur sa télé. Ce sont des vidéos d'hommes qui s'entraînent et qui lèvent des poids. Pour le reste, je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y a d'intéressant à les regarder. Il arrête heureusement la télé à mon arrivée pour venir m'embrasser.

Nous discutons un peu de nos journées respectives, il m'avoue que la fin d'année commence à se faire sentir chez les élèves et chez les profs. Tout le monde a hâte aux vacances, surtout avec le beau temps qui semble vouloir arriver tôt cette année. De mon côté, l'idée de travailler au café tout l'été ne m'enchant pas tant que ça, bien que je sois contente d'avoir trouvé un emploi, donc je n'ai pas hâte aux vacances autant que lui.

Avant de commencer l'écoute de notre série, je lui annonce que nous avons un souper de famille vendredi.

— Tu vas devoir subir un interrogatoire en règle par ma famille. Ça se pourrait que tu aies l'impression d'être dans un épisode de *CSI: La famille Archambault-Girard*.

— Je suis prêt.

— Je ne pense pas, non, rétorqué-je en riant. On ne peut jamais être prêt à ça.

— Mais oui, je te jure !

Quelle confiance il a ! C'est vrai que les quelques minutes qu'il a passées avec mes parents la dernière fois se sont bien

déroulées, mais c'était une rencontre informelle. J'ai l'impression que ce sera différent, vendredi. Peut-être que je prête à mes parents des intentions qu'ils n'ont pas. En même temps, ma mère peut être tellement... intense (disons que la pomme n'est pas tombée loin de l'arbre, dans notre cas...).

En pensant à cette rencontre, une certaine nervosité me gagne. Espérons que *Sons of Anarchy* réussisse à me changer les idées...

Le souper de présentation

Le vendredi arrive rapidement. Trop rapidement. Même si je voulais l'oublier, ma mère me rappelle une dizaine de fois que nous avons un souper de famille. Elle ne l'avouera pas, mais je pense qu'elle est aussi nerveuse que moi. La dernière fois que j'ai présenté un garçon à mes parents, j'étais au secondaire. Mes parents se doutaient bien que je ne passerais pas ma vie avec lui (même si j'avais été révoltée que mon père affirme qu'il était gentil « pour un premier chum »). Avec Mathieu, c'est différent. J'ai l'impression qu'on pourrait faire un bon bout de chemin ensemble, que nous pourrions bâtir quelque chose de solide.

En plus du stress lié à ce souper, je commence (ou recommence?) à travailler au café ce dimanche. Ma gérante m'a textée hier pour me demander de passer pour me rafraîchir la mémoire et recommencer tranquillement. Je conjuguerai le café et la suppléance jusqu'à la fin de l'année et elle m'assure plus d'heures pendant l'été lorsque les autres employés prendront des vacances. Avec Samuel qui revient samedi (je ne sais pas exactement à quel moment) de son voyage en

Floride, ça me fait une fin de semaine bien stressante ! On repassera pour le soulagement qui accompagne habituellement la cloche du vendredi après-midi.

Après l'école, je me dirige donc chez moi. Mathieu m'a écrit pour me dire qu'il serait là vers seize heures trente, le temps d'aller prendre une douche et de se changer. En entrant dans la maison, j'entends ma mère qui s'affaire déjà à la cuisine. Elle a sorti tout ce qu'il faut pour faire une fondue. J'évite de lui mentionner que nous en avons déjà mangé la fin de semaine dernière avec Roxanne. Je sais que, pour ma mère, une fondue, c'est un repas qui clame haut et fort qu'elle sait recevoir. J'évite aussi de mentionner qu'il fait dix-huit degrés dehors et que nous mourrons possiblement de chaud au cours du souper. Elle a déjà un verre de vin à la main et m'en propose un. Je décline son offre pour l'instant, je vais aller me doucher et me changer avant l'arrivée de Mathieu. Je remarque qu'elle a enfilé une blouse des grandes occasions, j'ai l'impression d'être à Noël, il ne manque que Mario Pelchat qui chante *Minuit, Chrétiens* pour avoir un portrait complet !

Une fois ma douche prise, on dirait que je me sens un peu mieux. J'enfile une robe fleurie avec une veste en jean. Il fait dix-huit degrés, je ne mets donc pas de collants. Ma mère, sans me le dire, me regarde d'un air satisfait. Elle a sorti le grand jeu avec sa blouse chic et sa fondue, j'aurais eu droit à des commentaires si j'avais mis un jean et un t-shirt. Je me sers un verre de vin au moment où j'entends cogner à la porte.

Mathieu est arrivé.

La boule de stress réapparaît. Louise appelle mon frère qui est, évidemment, dans sa chambre. Elle regarde l'heure en disant pour elle-même que mon père lui avait promis de finir plus tôt. Ma mère est aussi nerveuse que moi, on dirait. C'est peut-être pour cacher sa nervosité qu'elle a sorti ses astuces des grandes occasions.

Je vais ouvrir la porte à mon chum. Il est beau! Il a lui aussi sorti le grand jeu, comme s'il savait que c'était un peu Noël en juin, cette rencontre! Il n'avait peut-être pas tort en affirmant qu'il savait y faire avec les parents. Il a mis une belle chemise bleu marine et un jean foncé, presque noir. Il a roulé un peu ses manches pour laisser voir ses avant-bras et avoir l'air décontracté. Il m'embrasse en entrant.

— J'espère que tu es prêt..., lui chuchoté-je à l'oreille.

— Je ne pourrais pas l'être davantage, me répond-il avec un clin d'œil.

Il a l'air confiant, ça me rassure un peu.

Ma mère nous accueille dans la cuisine et vient embrasser mon chum sur les deux joues. Elle parle avec une voix un peu plus aiguë que d'habitude, ce qui me confirme qu'elle est stressée.

— Si ce n'est pas le beau Mathieu! Je suis vraiment contente de te rencontrer. Marie-Louise avait raison, tu n'as vraiment pas l'air de prendre de la drogue.

Elle dit cette phrase en riant, même si ce n'est pas si drôle. Je ne sais pas d'où provient sa soudaine peur de la drogue.

Mathieu n'a pas l'air de comprendre pourquoi on lui prête une vie de toxicomane, mais il joue le jeu et remercie ma mère du « compliment ».

Pauvre Louise ! Son deuxième verre de vin la calmera peut-être. La première gorgée du mien me donne un peu de courage pour la suite.

Jacob descend. Ma mère le regarde avec de gros yeux en voyant son vieux kangourou gris et son jean.

— Jacob, va te changer. Mets quelque chose de plus acceptable pour un souper de famille, s'il te plaît. Et je pensais t'avoir demandé de jeter ce jean...

— Voyons, maman, relaxe, ce n'est quand même pas Noël !

Il remonte tout de même dans sa chambre pour se changer. J'étouffe un petit rire. Ma mère rougit et Mathieu s'empresse de complimenter la décoration de la cuisine pour détourner le sujet. La cuisine chez mes parents ayant la même décoration depuis une vingtaine d'années, je ne suis pas certaine qu'on puisse la qualifier d'autre chose que de « fonctionnelle », mais ma mère semble contente.

Jacob redescend avec un polo plus acceptable pour ma mère, puis mon père fait son entrée dans la maison. Il vient serrer la main de Mathieu, embrasse ma mère et se débouche une bière (dans cet ordre). Ma mère lui fait des gros yeux à lui aussi et il annonce au bout de deux gorgées qu'il va aller prendre sa douche avant le souper. Les hommes de la maison, excluant Mathieu, n'ont clairement pas compris que nous fêtions Noël tardivement (ou en avance ?) cette année.

Mathieu anime la discussion. Il pose des questions à ma mère sur son travail de secrétaire. Il avoue avoir déjà pensé devenir chiro. Ma mère lui dit qu'elle aime beaucoup son travail et qu'elle trouve que la chiropractie est une discipline qui gagne à être connue. Je bois mon vin et je demeure silencieuse en les observant discuter. Louise semble moins nerveuse, et, si Mathieu est stressé par cette soirée, il ne le laisse pas paraître du tout. Je ne sais pas si je ressens déjà l'effet de mon vin, mais sa confiance me donne envie de le *frencher*. Je fais passer mon envie en prenant une autre gorgée.

Mon père redescend finalement.

— Mathieu, prendrais-tu une bière ? Tu n'as rien à boire.

— Ah mon doux ! Mathieu ! Je m'excuse, je ne t'ai rien offert. Veux-tu une bière ? Je suis allée acheter de la bière importée que les jeunes aiment.

Elle sort du frigo une bière qui ne pourrait pas être moins importée que celle-ci puisqu'elle provient de la Voie Maltée, une microbrasserie régionale. Mathieu sourit et accepte son offre. Jacob essaie lui aussi de se faire offrir une bière, mais sa tentative échoue lamentablement (comme chaque fois).

Il est tout près de dix-sept heures trente et j'offre à ma mère de l'aider aux fourneaux. Mathieu fait de même, mais pour Louise Archambault, c'est presque une insulte que de se faire proposer de l'aide par un de ses invités. Il doit donc retourner à la table avec mon père et Jacob qui continue d'argumenter pour obtenir une bière.

Mathieu discute avec mon père. J'écoute d'une oreille en préparant la sauce du Diable de ma mère qui doit être faite selon ses consignes les plus strictes et brassée constamment. Les sujets semblent légers pour l'instant. On est loin de l'interrogatoire. Je m'en réjouis et je me verse un nouveau verre de vin. Nous passons à table vers dix-huit heures.

Ce n'est que lorsque nous sommes tous assis à la table, fourchettes flottant dans le bouillon de fondue, que mon père passe à l'attaque.

- Donc, tu es prof toi aussi, Mathieu ?
- Oui, en éducation physique.
- Tu habites où ?
- Dans un condo avec un ami. Le condo est à moi.
- Ce sont tes parents qui t'ont financé pour en faire l'achat ?

Je lance un regard à mon père. Comme si c'était quelque chose qui se demandait la première fois (OK, deuxième, mais quand même!) qu'on rencontre quelqu'un! On dirait que l'évocation de ses parents irrite un peu Mathieu, mais il ne le laisse pas trop paraître.

— Non, j'ai toujours eu des emplois d'été quand même payants et j'ai la chance que mes parents aient payé mes études, donc j'avais la mise de fonds nécessaire en sortant de l'école pour m'acheter mon condo.

— Tu as l'intention de demander à Marie-Louise de venir habiter avec toi ? Elle passe son temps chez toi de toute façon...

Cette question est à la fois un reproche à mon égard et un piège pour Mathieu. Les deux réponses le mettent dans le pétrin : s'il dit oui, mon père pensera qu'il est vite en affaires et se lancera dans des avertissements sur le fait d'emménager trop rapidement ensemble. Mais s'il dit non, il n'aura pas l'air sérieux et mon père pensera qu'il ne veut pas réellement s'investir dans notre relation.

— En fait, je pense que oui, Marie-Louise pourrait emménager avec moi lorsqu'elle sera prête. Ça ne veut pas dire tout de suite, mais je ne sais pas, au cours de l'été peut-être... Ou à l'automne. Mon coloc m'a parlé de déménager en juillet. Mais chaque chose en son temps.

Wow! Il a bien répondu. Mon père semble relativement satisfait et passe beaucoup de temps à ajuster la viande sur sa fourchette avant de la plonger dans le bouillon. Ce qui me trouble, par contre, c'est que Mathieu a mentionné que Samuel voulait déménager. Je n'en savais rien... Je me demande si c'est nouveau ou si c'est prévu depuis plusieurs mois déjà. Je me demande surtout si c'est lié à ma présence. Une partie de moi ne voudrait pas qu'il déménage, mais en même temps... Je ne vois pas comment je pourrais poursuivre et développer ma relation avec Mathieu si Samuel reste dans les parages. Il va vraiment falloir que j'éclaircisse la situation avec lui, et bientôt. Je me rappelle que son retour de la Floride est imminent...

La soirée se déroule mieux que ce que je pouvais imaginer. Mathieu séduit tout le monde, y compris Jacob, avec qui il parle longuement de soccer, un sport qu'il a pratiqué à l'adolescence. Il répond parfaitement à chacune des questions pièges de mon père, et ma mère, qui en est à son quatrième

verre de vin, ne tarit pas d'éloges à son égard. Mathieu demande même à mon père si l'original qui accompagne la fondue est le fruit de sa dernière chasse, ce qui permet à mon père de raconter ses exploits, occasion qu'il ne rate jamais. Alors que je range la cuisine avec ma mère pendant que mon père, Jacob et Mathieu sont au salon (Mathieu a eu beau s'offrir pour ranger, Louise a refusé catégoriquement), elle me regarde, l'air un peu émue.

— C'est vraiment un bon gars que tu as trouvé là, Marie.

— Oui, je pense. Merci. Es-tu sur le point de pleurer ou je rêve ?

— Non, non, j'ai juste chaud. Maudite idée de faire une fondue par une température pareille...

Elle se retourne pour terminer de ranger la vaisselle et je la vois discrètement essuyer une larme. Ma mère, qui est à l'avance une grande émotive et pleure systématiquement chaque fois qu'elle reçoit une carte d'anniversaire, a tendance à avoir la larme encore plus facile lorsqu'elle dépasse deux verres de vin. Pauvre Louise ! Le nettoyage étant terminé, je passe près d'elle pour lui donner un bisou sur l'épaule, puis je vais retrouver les hommes dans le salon.

Les trois rient de bon cœur. On dirait une scène de film très exagérée où toute la famille est beaucoup trop heureuse et dont tous les personnages s'entendent beaucoup trop bien. Et pourtant, on est dans la vraie vie. Dans MA vie.

Ma mère nous rejoint rapidement.

— Alors, Marie-Louise, ton beau Mathieu dormira-t-il à la maison ce soir ?

Il me regarde comme pour valider ce qu'il doit répondre, et je déclare que oui. Il est près de vingt et une heures, heure à laquelle ma mère s'installe habituellement dans son lit pour lire. Cependant, je me doute qu'elle s'endormira très rapidement sans lecture ce soir, comme conséquence de tout le vin qu'elle a bu. Elle s'étire et nous informe qu'elle nous fausse compagnie. Mon père annonce la même chose quelques minutes plus tard et Jacob regagne sa chambre où il jouera certainement à la Xbox ou autres jeux vidéo jusqu'au petit matin.

Mathieu et moi gagnons donc ma chambre. Je me rends compte que je n'ai jamais vraiment eu de chum qui est resté dormir dans la maison familiale. Le seul autre que j'ai amené à la maison pour le présenter à mes parents n'avait pas le droit de dormir là (mon père était catégorique à cet effet). J'ai eu des fréquentations qui dormaient chez moi dans mon appartement à Québec, mais c'était bien différent de la maison de mes parents. Même Mathieu n'a pas l'air tout à fait à l'aise...

— J'avoue que tu avais raison quand tu as dit que tu savais y faire avec les parents. Ma mère était proche de te *frencher*.

— Tu exagères un peu, quand même. Mais oui, c'était vraiment une belle soirée ! Tes parents sont *cool*, ton frère aussi.

— Oui, plutôt.

On s'assoit sur mon lit et je commence à l'embrasser (il n'y avait pas que ma mère qui avait envie de le *frencher*, il faut croire!), mais il me repousse!

— Pour de vrai, Marie, je ne suis pas à l'aise de faire ça dans la maison de tes parents. À seize ans, ça ne me dérangeait pas, mais, à vingt-six ans, ce n'est pas pareil. Je ne me vois pas faire l'amour avec toi chez tes parents trois secondes après les avoir rencontrés officiellement pour la première fois...

Je comprends ce qu'il veut dire, même si j'aurais bien aimé qu'il ne soit pas aussi respectueux. Nous serons donc sages ce soir! Nous nous couchons après avoir visionné un épisode de *Sons of Anarchy*. Je me colle contre mon chum en me répétant à quel point je suis chanceuse d'être tombée sur un gars comme lui. Je n'ai pas la larme aussi facile que ma mère, mais quand même... Elle n'a pas tort.

20

Le retour de Samuel

Nous nous réveillons le samedi matin et j'ai déjà une boule dans l'estomac. Il me faut quelques minutes pour me rappeler pourquoi : Samuel revient aujourd'hui. Mon corps s'est souvenu de cette information avant ma tête, on dirait. Nous restons quelques minutes à paresser dans le lit (Mathieu a eu la décence de ne pas programmer son réveil à six heures ce matin), puis nous rejoignons mes parents à la cuisine. Marc s'affaire à préparer le café de ma mère, une attention qu'il a pour elle chaque matin depuis près de trente ans, et ma mère est déjà sur sa tablette. Mes parents sont vraiment un exemple pour moi de ce à quoi un couple devrait ressembler, même après autant d'années.

En passant derrière ma mère, j'aperçois des bribes de la conversation qu'elle a avec sa sœur sur Messenger, où elle est élogieuse envers Mathieu. L'abus d'émojis semble indiquer qu'elle est conquise.

— As-tu faim, Mathieu ? lui demande mon père. J'avais pensé faire des œufs.

Il ne pourrait pas mieux tomber, vu l'obsession pour les œufs qui règne dans le condo de Mathieu et de Samuel. Malgré ses compétences culinaires très limitées pour tout le reste, chez les Archambault-Girard, mon père est l'as du déjeuner. Il trouve même un paquet de bacon au frigo. L'odeur tire mon frère de son sommeil et il nous rejoint à la cuisine. Il reprend sa conversation de la veille sur le soccer avec mon chum et j'observe toute ma famille en buvant mon café. J'ai l'impression que rien ne pourrait être plus parfait, et j'arrive même à envoyer Samuel au fin fond de mon esprit pendant plusieurs longues minutes.

— Je suis vraiment désolé de devoir vous quitter aussi rapidement, mais je donne un cours de CrossFit bientôt, annonce Mathieu. Le souper d'hier était délicieux, Louise, et les œufs parfaits ce matin, Marc. Merci pour tout.

Ma mère est aux anges.

— Tu as aimé ma sauce du Diable, mon beau Mathieu? C'est la recette de Nicole, mais je te jure que je la réusis bien mieux qu'elle. J'ai ajouté un ingrédient sans le lui dire...

— Tout était vraiment délicieux. Je promets de garder le secret lorsque je rencontrerai Nicole!

Ma mère rit comme si elle avait Martin Matte devant elle. Je pense que, s'il continue, elle va finir par tenter de le *frencher* pour de vrai.

La mention du cours au gym ramène cependant Samuel dans mon esprit.

— Marie, si tu veux, tu pourrais venir me rejoindre vers seize heures et passer la nuit avec moi.

Mon père lève les sourcils sans pour autant faire de remarques. Ma mère n'y prête pas attention, trop absorbée par son iPad et très certainement en train de dire à Nicole que Mathieu adore la sauce du Diable.

La journée passe rapidement malgré l'angoisse que je ressens en pensant à ma discussion avec Samuel. Je ressors mes vieux souliers de serveuse en cuir noir, très laids, mais très confortables. J'en envoie une photo à Anne-Marie en lui disant que je serai de retour au café demain, et elle me dit qu'elle viendra peut-être avec Katherine dans la journée. Elle me met au défi de réussir un art latté en m'envoyant des vidéos de baristas professionnels qui dessinent des tableaux célèbres avec la mousse comme *La Joconde* ou *Le Cri*. Malgré toutes mes heures de pratique à l'époque, je n'ai jamais réussi à faire mieux qu'un cœur ou qu'une feuille d'arbre. Je doute fort d'arriver à faire des œuvres d'art dignes du Louvre dans les prochaines semaines.

Vers quinze heures trente, je prends mon sac et me dirige chez Mathieu, avec l'espoir, mélangé à beaucoup d'appréhension, que Samuel soit rentré de Floride. J'arrive en même temps que lui. Il s'affaire à déverrouiller la porte lorsque je me stationne dans l'entrée et a encore son sac de voyage à la main. Ses cheveux, décidément plus longs que les miens, sont détachés et il porte un kangourou bleu marine portant le nom d'une compagnie de suppléments alimentaires. J'ai droit à une faible salutation lorsque je descends de ma voiture. L'angoisse et la colère me prennent au ventre. Qu'est-ce que j'ai bien pu

lui faire pour avoir droit à cette attitude ? J'ai beau retourner le dernier mois dans ma tête, je n'arrive pas à comprendre ce que j'ai pu faire de mal.

J'entre dans le condo à sa suite et je lui demande s'il a fait bon voyage. Il me répond, heureusement, car sans ça je pense que je me serais mise à hurler.

— Oui, mon voyage était vraiment *cool*. Le propriétaire du gym m'a montré ses installations. Il me manque une coche pour arriver à atteindre ce niveau-là, mais c'était vraiment inspirant. Ça m'a changé les idées, aussi. Je suis content de mon voyage. Je n'ai pas été chanceux en rentrant, il y avait un bébé dans l'avion qui pleurait sans arrêt, mais sinon, c'était *cool*.

— *Cool*.

Notre conversation s'arrête là, après avoir mentionné le mot « *cool* » trois fois en l'espace d'une minute. J'ai peine à croire qu'on n'arrive plus à avoir une discussion fluide après toutes ces années d'amitié. Il descend au sous-sol et je me retrouve seule au salon. Je sais que je dois lui parler, mais mes jambes m'empêchent de marcher jusqu'à sa chambre. En même temps, je ne veux pas non plus attendre que Mathieu revienne au condo. Je ne pourrai plus me retrouver seule avec Samuel et je devrai attendre avant d'avoir cette discussion qui doit avoir lieu au plus vite si je veux me libérer de cette angoisse qui me pèse dans le ventre.

Au moment où je me décide enfin à descendre au sous-sol, Samuel remonte l'escalier pour venir à ma rencontre.

— Écoute, Marie-Louise, il faut vraiment que je te parle.

Existe-t-il quelqu'un qui ne soit pas un peu mort d'angoisse en entendant cette phrase ? Jamais une bonne nouvelle n'a suivi ces mots dans toute l'histoire de l'humanité. Pour seule réponse, je m'assois sur le divan.

— Je ne sais pas comment commencer. Je ne sais même pas comment ç'a commencé, ajoute-t-il. En fait, oui, je le sais. Ça fait longtemps qu'on est amis... Au cégep, pendant un bout, les gens pensaient qu'on était un couple et ça nous faisait rire... Ç'a fait en sorte qu'on n'a jamais vraiment fréquenté personne sérieusement à cette époque. Donc je ne t'ai jamais vraiment connue en couple...

Dans un cliché inévitable, alors que Samuel s'apprête enfin à crever l'abcès, à m'avouer ce qui se passe, à, je pense, me faire une déclaration d'amour, Mathieu entre dans le condo. Il nous retrouve assis tous les deux au salon, chacun de notre côté du divan, dans ce qui vient de devenir un silence immensément lourd.

Mathieu, ne sachant pas ce qui était en train d'arriver, salue Samuel et vient m'embrasser. Il semble ensuite percevoir le malaise et nous demande ce qui se passe, en regardant Samuel plus que moi. Alors, ce dernier éclate.

— Quand tu es arrivé, j'étais en train de dire à Marie-Louise que je pense que je suis amoureux d'elle depuis le cégep. Pis ça me gruge par en dedans depuis un mois. Je ne suis plus capable de vous voir ensemble, je ne suis même plus capable de te voir, toi, alors qu'on est amis depuis des années, j'ai le goût de crier

tout le temps pis j'ai beau courir douze kilomètres par jour ou faire un voyage en Floride, ce sentiment-là ne s'estompe pas. Je suis fatigué pis je suis fâché. Contre vous autres pis contre moi. Je suis en tabarnac tout le temps. Je suis complètement à bout, de vous autres pis de moi. Je t'aime, Marie-Louise, ça fait longtemps à part ça, mais je le réalise maintenant parce que je suis niaiseux. Maintenant que tu as un chum, qui est mon meilleur ami et mon coloc. Je suis tellement épais...

Samuel a l'air complètement vidé par les mots qu'il vient de lâcher et, de mon côté, je suis sans mots. Mathieu, lui, devient rouge de colère.

— Sérieux *man*, sors d'ici. Sors de chez moi. Va-t'en!

Samuel semble peu à peu réaliser tout ce qu'il a dit. Il ouvre la bouche comme pour répondre, puis se ravise. Je m'apprête moi aussi à dire quelque chose, mais je réalise que je ne saurais pas quoi ajouter, donc je me tais.

Samuel descend l'escalier jusqu'à sa chambre, puis remonte avec le sac qu'il a descendu quelques minutes auparavant. Il sort du condo sans rien ajouter.

Toujours assise à ma place sur le divan, je ne dis rien. Je ne me sens pas bien. Je ne sais pas ce que ça me fait de savoir que Samuel m'aime. Suis-je flattée? Mal à l'aise? Fâchée? Heureuse? Mes sentiments sont-ils réciproques? Je ne sais plus rien.

Mathieu est toujours debout au même endroit, il ne parle pas. Il a les poings serrés. Je ne vois pas son visage, mais je me doute qu'il ne doit pas avoir une expression de joie ou d'allégresse.

Je ne sais pas quoi faire. L'angoisse qui me serrait l'estomac depuis plusieurs jours m'a quittée, mais une toute nouvelle s'installe. Est-ce que je peux vraiment avoir causé tout ça? Il semble que c'est ma faute et j'essaie de remettre en ordre tout ce que j'ai pu dire ou faire avec Samuel qui aurait pu accentuer ses sentiments (ou devrais-je dire nos sentiments?). Est-ce que ça va changer ma relation avec Mathieu? Qu'est-ce que je dois faire maintenant que je sais tout ça? Qu'est-ce qui va arriver avec Samuel? Y a-t-il une façon de ramener la situation où elle était il y a quelques semaines à peine? Je ne veux pas perdre un ami, ni mon chum, ni aucun des deux.

Après plusieurs minutes, Mathieu bouge enfin. Il se tourne vers moi et ouvre la bouche pour dire quelque chose.

— Tabarnac.

Je ne l'aurais peut-être pas dit de cette façon, mais ça résume assez bien la situation.

— Je me sens vraiment mal, Mathieu... Je ne sais pas trop ce qui est arrivé... Je n'ai pas voulu ça...

Il ne dit rien. Je n'arrive pas à décoder son expression ni son regard sur moi.

— Je vais aller courir. Je pense que j'ai besoin de rester seul ce soir, finalement. Tu ferais peut-être mieux de me laisser tout seul.

Je sens les larmes qui me montent aux yeux. Qu'est-ce qui se passe? Est-ce qu'il est en train de mettre fin à notre relation parce que Samuel m'a fait une déclaration d'amour que je n'avais pas demandée?

Ne sachant pas quoi faire d'autre, je me lève et me dirige vers l'entrée pour ramasser mon sac et repartir chez moi. Je ne comprends plus rien. Ni les mots dits par Samuel ni ceux prononcés par Mathieu. Je ne sais plus quelles émotions m'habitent et pour qui je les ressens... Je sors de la maison, et c'est en m'assoissant dans ma voiture que les valves s'ouvrent. Les larmes coulent et je pleure tellement que je n'arrive pas à démarrer.

Au bout de quelques minutes, craignant de voir Mathieu sortir du condo pour aller courir, je réussis à me calmer et à rouler quelques rues. Je me stationne et ressasse les événements dans ma tête. J'ai beau essayer de mettre de l'ordre dans ce qui vient d'arriver et d'y chercher une logique, des explications, je suis dépassée.

Bien que je n'aie jamais vraiment eu de difficulté avec les garçons, j'ai eu peu de chums dans ma vie. Deux, en comptant Mathieu (quoique je ne sais pas si je peux encore l'inclure dans cette catégorie...). J'ai *frenché* bien des garçons pendant mes années universitaires, couché avec certains, fréquenté un peu sérieusement d'autres, mais je n'ai pas eu tellement de relations sérieuses. Ça me convenait. Puis, j'ai rencontré Mathieu et j'étais bien, vraiment bien, et ce, pour la première fois depuis des années. Et ensuite, soudainement, un vieil ami, celui-là même qui m'a présenté Mathieu, se découvre amoureux de moi. Et je ne sais plus ce que je ressens. Et je perds à la fois un ami et mon chum? Je suis une fille ordinaire, pas le genre qui fait tourner les têtes, une fille ordinaire qu'on peut aimer lorsqu'on la connaît bien, mais que personne ne décrirait comme une beauté fatale. J'ai passé

quatre ans à fréquenter les bars avec Roxanne, elle, c'était une fille qui faisait tourner les têtes sur son passage. Moi, je suis une fille ordinaire. Et une fille ordinaire ne devrait pas se retrouver dans un triangle amoureux entre deux garçons aussi beaux et gentils que Mathieu et Samuel. Je sais bien qu'il n'y a pas que la beauté, mais je ne trouve pas non plus que j'ai une personnalité si extraordinaire. Et, même si je peux être intéressante lorsqu'on me connaît, il ne me semble pas que je sois le genre de fille pour laquelle on se bat. Je ne me battrais pas pour moi, en tout cas. Je ne comprends plus rien.

Je réfléchis, toujours assise dans ma voiture, pendant ce qui me paraît durer des heures. Je ne pleure plus, mais je ne me sens pas vraiment mieux pour autant. Nous sommes samedi soir, j'écris donc à Anne-Marie pour lui demander si elle a envie qu'on se voie. Elle me répond aussitôt de venir les rejoindre, Katherine et elle, que nous commanderons des *poké bowls* et boirons du vin. Le plan me convenant parfaitement, je roule jusqu'à leur appartement.

21

La barista

Je passe la soirée avec Anne-Marie et Katherine. Nous buvons beaucoup de vin, mangeons des *poké bowls* acceptables qui goûtent beaucoup trop les clémentines et je leur raconte tout ce qui s'est passé dans l'après-midi. Je sens qu'Anne-Marie a envie de me dire qu'elle m'avait prévenue, qu'elle le savait, mais elle s'abstient.

— Honnêtement, je ne sais pas comment une fille ordinaire comme moi a pu créer une situation comme celle-ci.

— Franchement, Marie-Louise ! s'oppose Anne-Marie.

— Je ne te connais pas beaucoup, Marie, mais il n'y a que toi qui penses que tu es ordinaire, ajoute Katherine.

— Je suis d'accord avec Kath et je ne dis pas ça pour être fine, renchérit Anne-Marie.

Je balaie leurs protestations du revers de la main et nous concluons que nous avons assez bu pour la soirée. Les filles me permettent de passer la nuit dans la chambre d'invités. Je n'aurai donc pas à affronter mes parents demain matin ni à

leur raconter ce qui se passe, ce qui me convient très bien pour l'instant. Ma mère ne se remettrait peut-être pas de découvrir une ombre au tableau élogieux qu'elle s'est fait de Mathieu.

Avant de dormir, je consulte mon téléphone dans l'espoir d'y voir des messages de Mathieu. Il n'y en a pas. Souhaitons que l'effet du vin me permette de m'endormir rapidement...



Le lendemain matin, au réveil, je trouve Katherine dans la cuisine. Elle me prépare un café et me souhaite bonne chance pour mon retour au travail. Pendant un bref instant, j'avais oublié que c'est aujourd'hui que je redeviens barista. Je la quitte donc pour aller me changer et me préparer dans leur salle de bain. Vers neuf heures trente, après avoir remercié les filles pour leur accueil, je me mets en route vers le café. Je suis contente d'avoir renoué avec Anne-Marie et d'avoir fait la rencontre de Katherine.

Mon ancienne (ou plutôt actuelle) gérante m'attend lors de mon arrivée. Nous nous saluons, elle me refait faire le tour et me montre les rénovations qui ont été faites au café, me présente les autres employés, puis je me mets à la tâche. Si je me rappelle assez bien le fonctionnement de la machine à espresso, je réalise rapidement que j'ai perdu mes habiletés à manier le plateau. Un plateau rempli de vaisselle se fracasse contre le sol et je m'attire les foudres d'une employée d'à peine dix-huit ans. Ça me fait drôle de me faire ramener à l'ordre par une fille plus jeune que moi qui a somme toute moins d'expérience que moi comme barista, mais j'accepte les réprimandes et m'excuse en allant chercher le balai dans l'arrière-boutique.

Au passage, je regarde mon téléphone dans mon sac et je vois que Mathieu m'a écrit. Je décide de ne pas lire son message tout de suite, bien que ça me démange, en me disant que je n'ai pas le temps de lui répondre et que son message risque d'affecter mon humeur (positivement ou négativement) pour le reste de la journée...

La journée passe rapidement. Je n'ai pas le temps de prendre de pause pour dîner à cause de l'achalandage et je mange une brioche entre deux clients pour ne pas mourir de faim. Je me rappelle bien comment faire tous les cafés. Peu importe que les clients me réclament un latté, un americano, un cappuccino ou un espresso allongé, j'arrive à remplir les commandes avec une bonne vitesse. En terminant, à dix-sept heures, ma gérante me félicite d'avoir retrouvé aussi facilement mon rythme et m'offre de travailler mercredi soir ainsi que dimanche prochain. J'accepte avec enthousiasme. Bien qu'être barista ne constitue pas mon emploi de rêve, j'ai beaucoup aimé ma journée et j'aime le fait que ce soit un travail peu stressant, en dehors des périodes d'achalandage plus intenses aux heures de repas.

En rentrant à la maison, je me dépêche de me réfugier dans ma chambre pour lire le message de Mathieu. Aussi bien être à l'abri du regard parental si je dois découvrir qu'il n'a plus envie de me voir. Avec surprise, je constate qu'il me demande de le rejoindre ce soir. Comme je n'ai pas répondu et qu'il semble avoir oublié que je travaillais au café aujourd'hui, il m'a réécrit plusieurs fois pour me déclarer qu'il n'est pas fâché, me demander si je suis fâchée et me dire qu'il faut absolument se parler.

Même si une part de moi est rassurée par ses messages, ma petite voix intérieure ne peut que se demander ce qu'il en est par rapport à Samuel. Qu'est-ce que je ressens à son endroit ? Je n'ai pas eu de ses nouvelles et j'ai un vrai malaise en lien avec tout ce qui est arrivé hier. Je décide quand même de me rendre au condo. Je prépare un sac que je laisserai sagement dans la voiture, advenant une soirée qui ne se déroulerait pas à la hauteur de mes espérances.

En arrivant chez Mathieu, je l'aperçois par la fenêtre devant la télévision, probablement en train de regarder ses vidéos d'hommes forts qui soulèvent des poids. Il est de profil et Dieu qu'il est beau. C'est vrai que je l'aime, ce sentiment me semble bien clair à cet instant. Il porte un t-shirt noir très simple et est très concentré sur ce qu'il regarde. Je l'observe un peu de ma voiture, puis il tourne la tête et m'aperçoit. Un peu gênée, je fais semblant de chercher quelque chose sur la banquette du passager, puis je sors.

Il m'accueille en me saluant du salon, sans se lever. Le malaise est palpable. Je reste donc plantée dans l'entrée, ne sachant pas quoi faire. Il finit par s'approcher et me prendre dans ses bras. Il s'agit probablement du meilleur câlin de toute ma vie. Je commence à pleurer de soulagement. Même si je ne sais pas ce dont il veut me parler exactement, en sentant ses bras autour de moi, je suis tout de suite rassurée.

— Écoute, Marie-Louise... Je suis vraiment désolé pour hier. Ce n'était pas contre toi, c'était contre Sam. J'avais besoin d'être seul, mais après je me suis trouvé cave de t'avoir mise dehors comme ça. J'espère que tu vas me pardonner...

— Oui, je comprends... J'imagine que je comprends. Je n'ai rien demandé, moi. Je ne comprends même pas ce qui s'est passé, ce qui se passe. Ça fait dix ans que je connais Samuel. Tout le monde me dit qu'il y avait des signes, mais, sincèrement, je n'ai rien vu. Et apparemment que Samuel n'avait rien vu lui-même... Je ne pense pas que ça change quoi que ce soit entre nous deux... Ben, je ne sais pas... J'espère que ça ne change rien...

— J'espère aussi... Ça me fâche, si tu savais. Ça fait longtemps que je t'ai dans l'œil! Quand je t'ai vue à l'école et que Samuel m'a dit qu'il nous verrait ensemble, qu'il a proposé qu'on aille prendre un verre tous les trois... Je ne lui ai pas demandé sa permission, mais je n'ai jamais eu l'impression que je devais la lui demander... J'espère que ça ne change rien entre nous...

Même si nous le répétons plusieurs fois et que nous espérons que ce ne soit pas le cas, nous savons tous les deux que ça changera quelque chose. Nous ne savons seulement pas de quelle façon.

— Je ne veux pas laisser la situation comme elle est actuellement. Il faut que je parle avec Samuel et qu'on aille au bout de tout ça..., lâché-je dans un soupir.

Mathieu ne semble pas se réjouir de ma dernière phrase, mais il acquiesce. Il n'a pas envie de perdre son meilleur ami, mais il ne sait pas trop comment agir. En même temps, il est vraiment fâché de la situation et de la façon dont Samuel lui a lancé tout ça. Nous convenons que ce n'est pas aujourd'hui

Amour, suppléance...

que nous réglerons la question, puis nous allons nous coucher. Une nouvelle semaine s'amorce et, après la fin de semaine que nous venons de vivre, un repos s'impose.

22

La sortie scolaire

Lundi matin, six heures. Une fois de plus, le réveil de Mathieu nous tire du sommeil. Je suis à la fois horrifiée par la perspective de sortir du lit, mais heureuse d'y être avec lui. Il réussit à me convaincre de courir ce matin. Je fais trois kilomètres sans trop de difficulté, mais le quatrième passe près de me faire cracher un poumon et je termine en marchant jusqu'au condo. Il est un peu passé sept heures. Mathieu arrive peu après moi et je n'ose même pas lui demander le nombre de kilomètres qu'il a faits de son côté. Probablement mille, ou quelque chose du genre.

Dès que j'entre dans le condo, mon téléphone sonne et la répartitrice m'offre une suppléance dans une école à deux pas d'ici. Je serai toute la journée dans une classe de troisième année. J'en suis ravie et je saute dans la douche en songeant qu'au moins la semaine commence du bon pied.

J'embrasse Mathieu, monte dans mon auto et me rends à l'école. Dans le stationnement, j'aperçois des dizaines de voitures et de parents qui sortent des vélos de leur véhicule. Il doit y avoir cinquante vélos en rang près de la porte et un

homme, qui est sans aucun doute l'enseignant d'éducation physique à en juger par le sifflet qu'il porte autour du cou, supervise le débarquement. Certains groupes doivent faire une expédition à vélo ! Quelle chance ils ont ! Je me rappelle avoir adoré ces sorties scolaires lorsque j'étais au primaire. C'était l'occasion de montrer à tout le monde notre nouveau casque Louis Garneau et, pour les plus téméraires, de prouver qu'ils étaient capables de rester sur leurs deux roues en lâchant le guidon.

J'entre sans problème dans l'école tellement il y a du mouvement et me rends au secrétariat.

— Bonjour, je m'appelle Marie-Louise, je remplace une certaine Valérie, enseignante en troisième année.

— Bonjour, oui, madame Valérie s'excuse d'être absente aujourd'hui. Les élèves seront bien déçus de ne pas avoir leur prof habituelle pendant la randonnée à vélo.

— La randonnée à vélo ?

— Oui, son groupe va en randonnée aujourd'hui. Vous avez sans doute aperçu quelques bicyclettes près de la porte en entrant..., me dit-elle un peu ironiquement.

— Oui, j'ai vu...

La panique s'empare de moi. Ça ne peut pas être sérieux ! Je suis suppléante, je ne connais pas du tout les élèves et je vais devoir les surveiller à vélo. Et je n'ai même pas de vélo !

J'informe la secrétaire de ce dernier fait, mais elle me rassure (si on peut dire) immédiatement : ils vont m'en prêter un.

L'enseignante du groupe s'est malheureusement cassé le poignet pendant la fin de semaine et ne peut pas être présente pour la sortie. Je me demande pendant un bref instant si elle n'a pas un peu fait exprès pour s'éviter l'excursion... En plus, je ne suis pas du tout habillée pour une journée de vélo. Je porte une jupe aux genoux et un t-shirt fleuri en coton. J'en fais part à la secrétaire et elle me dit qu'elle va regarder ce qu'elle peut faire. Je poireaute donc pendant plusieurs minutes dans le secrétariat à observer les allées et venues des parents et des élèves qui transportent casque, vélo et bouteilles d'eau.

La secrétaire revient finalement à son bureau et me tend, triomphante, un bermuda (pas un *short*, mais bien un bermuda) beige qui appartient clairement à un homme.

— Vous êtes chanceuse, madame Marie-Louise ! Monsieur Dominic, l'enseignant de musique, avait un bermuda dans ses affaires. Il vous le prête pour la journée, vous pourrez le lui redonner au retour de la randonnée.

Je la remercie comme si je n'étais pas dégoûtée de devoir porter les vêtements d'un homme que je ne connais pas, puis je me rends aux toilettes pour me changer. Mon *look* est complètement absurde. En plus, j'avais des vêtements appropriés pour faire du vélo, ceux que j'ai mis pour courir ce matin, mais je les ai laissés chez Mathieu. Je devrai donc me contenter du bermuda beige trop grand de monsieur Dominic et de mes souliers, faute de baskets.

Je me rends à la classe de l'enseignante que je remplacerai pendant cette aventure. Je n'ai évidemment pas de planification. Je retourne donc au secrétariat demander une liste des

élèves et je sors retrouver l'enseignant d'éducation physique qui supervise l'arrivée des vélos et des petits cyclistes. Il m'informe qu'il s'appelle Jonathan et que nous ferons une excursion jusqu'à un parc, où il y aura ensuite un dîner hot-dog et de la musique. En d'autres temps, j'aurais trouvé que c'était une superbe activité, mais comme rien de tout ça n'était prévu, je ne peux que penser à quel point ce sera une journée stressante.

La cloche sonne et je ne sais pas trop où me rendre ni quoi faire. Jonathan m'indique que les élèves savent qu'ils doivent aller en classe avant le début de l'activité. Je me dirige donc vers le local, ma liste en main. Les élèves sont évidemment survoltés et j'ai du mal à placer un mot. Je finis par ramener un calme relatif dans la classe et je prends les présences. Les vingt-quatre élèves sont là. Je demande aux élèves s'ils ont envie d'aller aux toilettes avant de partir et je ne suis pas peu fière d'y avoir pensé. Sept enfants s'y rendent et reviennent en classe rapidement pendant que je me présente et que j'explique mes attentes pour la journée.

— OK, la gang, j'ai vraiment envie qu'on passe un bon moment, donc s'il vous plaît, respectez les consignes que les adultes accompagnateurs vous donneront. Vous connaissez les règles de sécurité routière à vélo, et monsieur Jonathan en fera un rappel tout à l'heure à l'extérieur. J'espère que vous aurez tous beaucoup de plaisir !

Les élèves ont tellement hâte de sortir et d'enfourcher leur bicyclette que personne n'ose dire un mot. Dans mon for intérieur, je n'espère que survivre à cette journée. Nous sortons

ensuite de la classe pour nous rendre à l'extérieur, où chaque élève récupère son vélo pendant que Jonathan me prête celui qui sera le mien.

Je ne connais pas du tout le vélo. Je sais en faire, mais je ne peux pas dire que j'en ai déjà vraiment fait. Mes meilleurs souvenirs de vélo remontent à mon primaire. Par contre, je sais que le vélo qu'il me prête est probablement aussi vieux que moi et qu'il n'a certainement pas roulé depuis des années. J'espère que nous ne ferons pas une trop longue excursion, car je crains qu'il ne survive pas à la randonnée.

Jonathan donne le signal de départ après avoir rappelé les consignes de sécurité aux élèves et me fait un pouce en l'air à partir de l'avant de la file. Je fais de même pour l'enseignant qui nous suit, ce dernier faisant la même chose pour le quatrième enseignant qui ferme le peloton. Tout le monde se met à pédaler et je dois vérifier que chaque élève suit bien Jonathan, reste près du trottoir, mais pas trop, tout en m'assurant qu'aucun ne se fasse frapper par une voiture. Même si nous passons par les rues résidentielles, nous devons à certains moments traverser des artères plus importantes. Heureusement, des policiers sont là pour faire la circulation et nous permettre de nous rendre jusqu'au parc sans heurt.

Si j'ai pensé vivre un mauvais rêve lorsque j'ai dû enfile le bermuda de monsieur Dominic, je n'avais alors pas réalisé le cauchemar auquel je devrais survivre pendant le dîner hot-dog au parc. Aussitôt arrivés, tous les élèves descendent de leur vélo et l'organisation fragile qui régnait pendant la

randonnée se transforme en chaos. Comme je ne connais pas du tout les élèves de mon groupe, je les perds rapidement de vue.

Je suis affolée lorsque je constate qu'une autre école vient se joindre à nous pour l'activité spéciale. Je vois un peloton approcher du parc, mené par un enseignant d'éducation physique que je ne connais que trop bien... Mathieu!

Vivant sans aucun doute ma pire journée de suppléance depuis le début de ma courte carrière, je ne sais pas si la présence de mon chum me rassure ou pas. Je suis gênée de ma tenue, mais aussi de mon absence totale de contrôle de la situation.

Je le laisse arriver avec ses groupes avant d'aller le rejoindre, trop occupée à tenter de retrouver les élèves dont j'ai la charge. Jonathan, l'enseignant d'éducation physique de mon école, s'avance vers moi.

— Marie-Louise, c'est bien ça? Relaxe. Les élèves ne peuvent pas aller bien loin et, quand le moment sera venu, je vais t'aider à rapatrier tout le monde. *No stress*. Ça fait des années qu'on fait cette activité et il n'est jamais rien arrivé.

Il me donne un petit coup de coude que je ne sais pas comment interpréter, puis il s'éloigne pour aller superviser l'arrivée des jeunes de l'école de Mathieu.

Je continue donc de surveiller les élèves et de me faire des scénarios où j'oublie un élève au parc et où il finit dévoré par des loups pendant la nuit, seul et effrayé d'avoir été abandonné par la pire suppléante que la Terre ait portée.

Au bout de quelques minutes, une femme s'approche de moi.

— Excusez-moi, êtes-vous enseignante ? me demande-t-elle en me regardant de la tête aux pieds et en jugeant ma tenue tout à faire absurde.

— Oui, je remplace madame Valérie, en troisième.

— Parfait. Venez nous aider à servir les hot-dogs, s'il vous plaît. De l'aide supplémentaire ne sera pas de trop.

Décidément, cette journée va de surprise en surprise.

Je suis donc la femme qui se présente à moi comme étant membre du comité de parents de l'école. Elle m'indique que je devrai aider les élèves à garnir leur hot-dog avec les différents condiments. Quelques secondes après m'être fait expliquer mes tâches, la maman bénévole hurle aux élèves de venir se placer en file. Au ton qu'elle emploie, je ne suis pas surprise de voir tous les élèves s'avancer pour le dîner. S'amorce alors une valse comportant la cuisson des hot-dogs, le dépôt de ceux-ci dans de petits sacs de papier et la garniture. Nous servons assez rapidement les quelque deux cents élèves qui prennent part à l'activité.

Les enseignants sont les derniers à se servir, et c'est avec surprise que Mathieu me voit au bout de la table manier le ketchup, la moutarde et la mayonnaise. Il rit un peu de mon accoutrement, mais me chuchote, juste avant de s'éloigner avec son repas, que je suis quand même la plus belle et me propose, avec des étoiles dans les yeux, de conserver mon bermuda beige pour nos prochains ébats. Je passe près de

lui lancer une poignée d'oignon, mais je m'abstiens lorsque j'aperçois l'œil réprobateur de la maman bénévole. Il n'y a pas place au *flirt* dans l'organisation de ce dîner, et son regard à la Gordon Ramsay me le confirme.

Une fois le repas terminé, Jonathan m'indique que nous devons repartir vers l'école d'ici trente minutes si nous voulons être de retour à temps pour l'arrivée des autobus scolaires. Je commence donc à rassembler mes élèves, mais la tâche n'est pas évidente, étant donné que je ne les connais pas. Je finis par retrouver la majorité d'entre eux, grandement aidée par une élève de mon groupe qui se sent responsable de ses petits camarades de classe. En les comptant, j'arrive à vingt-deux. Je devrais en avoir vingt-quatre, si j'en crois ma liste. J'ai beau leur demander d'arrêter de bouger ou de s'asseoir lorsque je touche leur épaule, j'arrive toujours à vingt-deux. Je consulte ma liste de nouveau en nommant chaque élève l'un après l'autre, mais, avant que je n'arrive au bout de ma liste de présence, une petite fille nomme les deux élèves manquants : Jake et Dylan.

J'informe alors Jonathan qu'il me manque deux élèves.

— Es-tu sérieuse ? Ce n'est jamais arrivé. Ils ne doivent pas être très loin.

Je ne sais pas s'il croyait me rassurer en me mentionnant que c'est une première, mais ça ne fonctionne pas du tout. Je suis stressée, j'ai chaud et je n'arrive pas à croire que deux de mes élèves sont portés disparus. Nous partons donc à leur recherche. Un autre enseignant se joint à la battue, ainsi que quelques élèves. Nous nous dispersons dans le parc dont je

n'avais jusqu'alors pas vraiment remarqué les dimensions ni toutes les possibilités de cachette. Nous criions le nom des élèves en faisant le tour de chaque arbre, banc, pierre et bâtiment afin de les retrouver. Il n'y a aucune trace d'eux.

Une petite fille s'approche de nous en courant.

— Madame, j'ai regardé, pis les vélos de Jake et Dylan ne sont pas là.

C'est une information des plus pertinentes à nos recherches et je me trouve idiote de ne pas avoir pensé à vérifier avant.

— OK, Marie-Louise, il va falloir appeler madame Véronique, la directrice, me dit Jonathan.

Je suis au bord des larmes. J'ai perdu deux élèves ! Ils sont en fugue ! La directrice de l'école nous demande de rester sur place le temps qu'elle vienne nous rejoindre en voiture, ce qui prend environ dix minutes.

Mathieu me regarde de loin, il est sur le point de repartir avec ses groupes et voit mon désarroi. Il vient vers Jonathan et moi. Nous lui expliquons la situation et il est aussi dépassé que nous le sommes. Il ne peut cependant pas rester plus longtemps, donc il nous souhaite bonne chance et me serre l'épaule dans un geste de réconfort.

Après cette journée, j'obtiendrai assurément le titre de « pire suppléante au monde » ! Je ne pourrai plus jamais travailler dans une école de la région sans qu'on fasse l'association entre

mon nom et cet événement désastreux. On racontera partout l'histoire de la suppléante qui a perdu deux élèves lors d'une sortie scolaire en espérant qu'elle n'enseigne plus jamais.

Rapidement, la directrice arrive au parc et nous donne les consignes. Jonathan doit retourner à l'école avec tous les élèves présents et je dois rester au parc, au cas où les élèves fugueurs reviendraient. Elle va appeler les parents pour les aviser de la situation et contacter les policiers afin qu'ils fassent le tour des rues adjacentes. Elle est catégorique : elle est certaine qu'ils ne sont pas allés bien loin et qu'on les retrouvera très probablement à deux pas du parc.

Je m'assois sur un banc pour essayer de ne pas paniquer, puis elle s'éloigne pour contacter les parents des deux jeunes. C'est désastreux ! Ma carrière est terminée ! Je songe à déménager à Montréal avec Roxanne pour y travailler de façon plus anonyme. Je m'abstiendrai de mentionner mon expérience au Saguenay et ils n'en sauront jamais rien. Plus je pense à la situation, plus ma solution semble une bonne idée. Peut-être que je convaincrai même Mathieu de m'accompagner...

La directrice revient près de moi et s'assoit sur le banc.

— J'ai parlé aux parents des deux jeunes hommes. Ils ne sont pas contents, mais ils ne sont pas surpris. On connaît les deux moineaux... Je m'excuse, je réalise qu'on ne s'est pas présenté. Je suis Véronique, la directrice. Ton nom, c'est... ?

— Marie-Louise.

— OK, Marie-Louise, j'imagine que tu dois te sentir mal. Ça peut se comprendre. Il va falloir que tu remplisses un

rapport d'incident et tout ça, mais on va les retrouver. Ils ne sont sûrement pas bien loin. Ils n'ont pas été kidnappés, ils sont partis avec les vélos. Les parents m'ont donné leurs adresses pour que les policiers aillent vérifier si les garçons sont à la maison. Je mettrais ma main au feu qu'on les retrouvera chez l'un des deux. Ce n'est pas ta faute, tu n'aurais même pas dû te retrouver dans cette situation. C'est inacceptable qu'une suppléante doive participer à une sortie scolaire sans connaître les élèves, mais ça, ce n'est pas ta faute et c'est moi qui vais m'occuper de ce dossier... Il ne nous reste plus qu'à attendre des nouvelles des policiers ou de l'école. Si ça se trouve, ils y sont peut-être retournés.

Je ne dis rien. Je sens qu'elle est en colère, mais je n'ai pas l'impression que c'est contre moi. Je pense que certaines personnes se feront taper sur les doigts, mais je ne pense pas que ce sera mon cas. Elle semble bien consciente que ce n'est pas par choix que je me suis retrouvée dans cette galère.

Nous restons silencieuses sur le banc pendant une dizaine de minutes, puis le téléphone de la directrice sonne. Les policiers de la ville sont allés chez les deux garçons et les ont retrouvés chez le petit Dylan, qui habite tout près. Les jeunes ont décidé de fausser compagnie à tout le monde pour aller jouer à *Minecraft*.

Sérieusement? Ils ont quitté la sortie pour aller jouer à *Minecraft*? Ils ont créé tout ce chaos pour un jeu de Lego virtuel? Je n'en reviens pas! Ils ont beau être en troisième année, c'était complètement irresponsable de leur part et j'espère qu'ils subiront de grosses conséquences...

La directrice termine son appel en remerciant le policier et nous repartons à l'école après avoir mis mon vieux vélo à l'arrière de son VUS. Je ne peux pas croire que je viens de vivre tout ça, surtout après la fin de semaine éprouvante qui vient de passer.

Je remplis un rapport d'incident. L'école est vidée de ses élèves depuis longtemps lorsque je le termine et que je vais le déposer sur le bureau de la directrice. Je m'excuse une dernière fois avant de partir, mais elle réitère que ce n'est pas ma faute. Lorsque je sors et rejoins enfin ma voiture, je songe quand même que c'est probablement la dernière fois que je mettais les pieds dans cette école.

Lorsque je m'assois derrière le volant en ressassant ma journée, je me rends compte que je porte toujours le bermuda beige du généreux monsieur Dominic. Trop fatiguée pour retourner dans l'école, je rentre chez moi et m'effondre sur mon lit, juste après avoir informé Mathieu du dénouement de ma journée et envoyé le bermuda paître dans un coin.

Je me réveille momentanément vers vingt heures, je mange un bol de céréales, prends une petite douche et me recouche. Je suis exténuée. Heureusement, demain est un autre jour, et il est plus qu'improbable que je doive à nouveau affronter une journée de ce genre au cours de ma carrière.

23

Les examens de fin d'année

Le lendemain matin, je me réveille vers cinq heures trente, sans l'aide de mon alarme. J'ai dormi près de douze heures et je me sens vraiment reposée. Je consulte mes messages. Mathieu m'a écrit qu'il était content qu'on ait retrouvé mes deux fugueurs, il m'a demandé si je venais dormir avec lui et, dans un dernier message, il a conclu que je devais déjà être au lit et m'a souhaité bonne nuit.

Roxanne m'a écrit qu'elle s'ennuie et qu'elle veut avoir des nouvelles. Elle a l'impression que ça fait des semaines qu'on ne s'est pas parlé. Je me rends compte que je ne sais même pas à quand remonte notre dernière conversation. S'est-on même reparlé depuis sa rupture officielle avec Éric ? Je ne sais plus.

Je réponds à tout le monde et je rejoins mon père à la cuisine. Il est évidemment debout depuis cinq heures, son heure de réveil habituelle depuis toujours. Nous prenons un café en discutant et je lui raconte mon aventure de la veille. Il n'en revient pas et s'insurge du fait qu'on impose une sortie scolaire à une suppléante. Il croit qu'on aurait tout simplement

dû annuler. Je lui explique que la déception des jeunes aurait été trop grande et que c'est probablement pour cette raison qu'ils n'ont rien changé au plan initial de la journée. Il trouve tout de même que c'était peu prudent de la part de l'école. Je lui accorde ce point et nous discutons de tout et de rien jusqu'au lever de ma mère et de mon frère vers sept heures.

Je reçois un appel de la répartitrice. Elle m'offre de faire la surveillance d'examens, dans l'école secondaire que j'ai fréquentée, pour les quatre prochains jours. J'accepte immédiatement. Ce sera relaxant après la journée que j'ai vécue hier. Je termine donc mon café et je vais m'habiller.

Le soleil semble vouloir être au rendez-vous et j'enfile une très jolie blouse jaune citron et un pantalon à la cheville noir. Je mets des chaussures à talons noires qui s'agencent très bien avec le reste, attrape mon sac et me dirige vers l'école. Ce sera étrange de retourner dans mon école.

J'arrive bien avant la cloche et je me présente au secrétariat, où on m'informe que tous les surveillants d'examen sont attendus au gymnase où aura lieu la première épreuve. Elle me demande si j'ai besoin d'indications pour m'y rendre, mais je lui réponds que je connais le chemin. Dans le gymnase, six très longues rangées d'une vingtaine de chaises et de bureaux ont été alignées. Il doit y avoir au moins cent vingt places, peut-être plus. Plusieurs groupes prendront place dans le gymnase pour y passer un examen.

La personne responsable de l'opération explique à tous les surveillants présents le fonctionnement qui a été mis en place cette année.

— Vous aurez chacun une rangée à surveiller. Je veux que vous marchiez **CONSTAMMENT**. Il y a eu des problèmes de tricherie l'année passée, nous n'allons certainement pas faire les manchettes une deuxième année de suite parce qu'un de nos élèves a envoyé une *story* sur Instagram de l'examen du ministère. On se comprend bien, tout le monde ?

Elle nous remet ensuite un horaire des examens prévus au cours des prochains jours et réitère l'importance de bien surveiller les potentiels tricheurs.

— Les élèves ont été avisés qu'ils n'avaient même pas le droit de faire entrer un cellulaire dans le gymnase et que si nous repérons un cellulaire, même de loin et même une seconde seulement, ils auraient zéro. Est-ce que c'est clair pour tout le monde ?

J'ai l'impression d'assister à un exercice militaire, mais les consignes ne peuvent être plus claires et je me dis que, somme toute, les quatre prochains jours seront assez tranquilles.

À la cloche, les élèves commencent à entrer et à prendre place un peu partout. La caporale responsable de l'opération donne les consignes aux élèves et rappelle encore une fois que toute tentative de tricherie sera récompensée par un zéro. Elle prend même le temps de regarder certains élèves avec insistance. Toute cette mise en scène est plutôt drôle et je dois, à un certain moment, lutter contre un fou rire.

Je commence donc ma surveillance en longeant ma rangée. Chacun de mes pas dans mes talons résonne dans le gymnase. Je ne mets jamais de chaussures à talons malgré ma petite

taille et il fallait que je choisisse aujourd'hui pour en porter. Le silence est total, sauf pour mes bruits de pas. Au bout d'une heure, j'ai non seulement mal aux pieds, mais le bruit que je produis commence à m'irriter. Puis, au bout d'une heure trente, un élève éclate :

— Est-ce qu'il y a moyen que la madame à talons hauts enlève ses souliers ?

Un murmure parcourt le gymnase. La madame à talons hauts, c'est moi. La caporale ramène l'ordre en trois secondes et me fait signe de m'approcher.

— C'est vrai que ça peut être déconcentrant pour les élèves, le bruit de talons. As-tu d'autres souliers ? me demande-t-elle.

— Hum, non...

— Penses-tu que ce serait possible que tu les enlèves quand même ?

Vient-elle de me proposer de passer la journée pieds nus dans un gymnase de polyvalente ?

— Je... J'imagine que ça peut se faire.

Je me retrouve donc sans chaussures et je continue ma marche sans fin jusqu'à la cloche. J'ai froid aux pieds et, lorsque je m'assois finalement à la toute fin de l'avant-midi, ils sont tellement sales qu'ils sont noirs. Je passe donc rapidement chez moi pendant l'heure du dîner pour laver mes pieds et trouver d'autres chaussures. Je n'ai pas le temps de dîner et je retourne à l'école en mangeant une barre protéinée que j'espère suffisante pour passer à travers l'après-midi.

Puis, la même parade militaire reprend, le bruit de talons hauts en moins. Vers quinze heures, mon ventre commence à gargouiller. Le silence étant le plus total dans le gymnase, certains élèves remarquent le bruit quand je passe près d'eux et sourient. Je n'aide définitivement pas les élèves à se concentrer sur leurs examens et j'attends la cloche avec autant d'impatience qu'eux.



Heureusement, avec l'expérience d'hier, mercredi j'opte pour des chaussures silencieuses et je m'assure de bien manger pour éviter les bruits d'estomac ! Jeudi, j'attrape malheureusement un élève avec son cellulaire et celui-ci est sorti du gymnase par un surveillant d'une manière très théâtrale. Le jeune mentionne même, tel Drago Malefoy dans *Harry Potter*, que son père va en entendre parler et que ça n'en restera pas là. Il ne me reste qu'une journée à surveiller et j'ai quand même hâte de faire autre chose que de marcher. Je pensais que ce serait relaxant, mais je n'y prends pas grand plaisir et j'ai hâte de pouvoir converser avec un élève ou d'enseigner quelque chose !

Le soir, je rejoins Mathieu, et ce dernier nous cuisine un repas de roi sur le barbecue. Nous mangeons en buvant des bières de microbrasserie qu'il est allé acheter après son travail. Il a bien choisi, sauf pour une IPA qui me laisse un goût amer en bouche à chaque gorgée et que je n'arrive jamais à terminer. Peu après le souper, nous entendons du bruit à l'extérieur et nous constatons que Samuel est dehors et qu'il essaie d'insérer sa clé dans la serrure, sans grand succès.

Je panique un peu. Je me sens aussi affreusement mal puisque j'ai à peine pensé à lui depuis dimanche. Est-ce bon signe? Serait-ce la réponse que je cherchais par rapport à mes sentiments pour lui? J'avais dit à Mathieu que je souhaitais régler la situation avec lui, mais je n'ai absolument rien fait en ce sens. J'ai seulement laissé le malaise s'intensifier et fait semblant que rien ne s'était passé.

Mathieu finit par aller ouvrir la porte à Samuel et nous constatons immédiatement qu'il est dans un état d'ébriété avancé. Il n'est pourtant que dix-neuf heures, il a probablement commencé à boire très tôt.

Sam s'effondre plus ou moins dans l'entrée. Mathieu le relève. Samuel lui crie de le laisser tranquille. Il fonce ensuite dans ma direction en me criant qu'il m'aime et tente même, je crois, de s'approcher pour m'embrasser, dans une scène cinématographique absurde où je ne sais pas si je dois rire ou pleurer ni même si je dois répondre quelque chose.

— Je suis tellement cave!

— Ben non, tu n'es pas cave. Un peu mêlé, c'est tout, tenté-je de le rassurer.

— Je ne suis pas mêlé, je sais que je t'aime, Marie. Tu m'aimes-tu, toi?

— Je ne sais pas, mais tu devrais aller te coucher.

Les mots m'ont échappé. «Je ne sais pas.» C'est vrai que je ne sais pas. Je sais que j'aime Mathieu, mais je ne sais pas si j'aime Samuel. Est-ce que ça se peut, ça? Aimer deux personnes en

même temps? Je ne pense pas être amoureuse de Samuel, mais ça ne veut pas dire que je suis complètement indifférente à sa déclaration d'amour.

Mathieu, observateur de la scène depuis l'entrée, n'a pas perdu un mot de l'échange. Il s'approche de Samuel et lui dit que la chambre du sous-sol est toujours la sienne et qu'il peut tout à fait y passer la nuit s'il le souhaite. Samuel se débat un peu, mais lâche le morceau rapidement et descend au sous-sol. Il est tôt, mais aller dormir lui fera le plus grand bien.

Nous restons un bon moment en silence dans le salon, ne sachant ni l'un ni l'autre quoi dire de la situation. Mathieu me regarde enfin, le regard rempli de tristesse.

— Tu ne sais pas, hein ?

— C'est compliqué. C'est beaucoup, tout ce qui arrive... Je t'aime, mais j'ai comme besoin d'un peu de temps pour comprendre ce qui se passe avec Sam.

Ce n'est pas de la colère qui semble s'afficher dans les yeux noisette de Mathieu, mais un autre sentiment que je n'arrive pas à décrire.

— Es-tu sérieuse, là ? Voyons donc !

Je ne sais vraiment pas quoi répondre.

— Je m'excuse, je suis mélangée. Je veux être avec toi. Mais c'est compliqué avec Sam. Et j'aurais l'air sans cœur de ne pas y accorder cinq minutes de réflexion, non ?

— Je ne sais pas de quoi « tu aurais l'air » comme tu dis, mais pour moi, non, ça ne mérite pas cinq minutes de réflexion.

Je pleure. Même si son ton est dur envers moi, il s'approche pour me prendre dans ses bras.

Il me serre ensuite contre lui longtemps, dans un geste qui en dit long et qui me reconforte. Nous nous assoyons sur le divan, toujours collés, sans dire un mot. J'ai dû finir par m'assoupir parce qu'il me réveille un peu pour me dire de venir me coucher dans le lit. J'imagine que ce doit être bon signe qu'il accepte ma présence malgré ce que je viens de dire.

Je dors mal et très peu. Vers trois heures, j'entends du bruit à la cuisine et le robinet couler. Samuel a dû se réveiller et est venu se chercher un verre d'eau. J'entends ensuite la porte de la salle de bain s'ouvrir et un pot de pilules être agité. Il doit avoir mal à la tête. Je me demande ce qui a pu l'amener à être aussi soûl un jeudi soir, et aussi tôt. Je ne me rendors pas vraiment et, quelques minutes avant six heures, c'est moi qui réveille Mathieu au lieu d'attendre son alarme infernale.

Mathieu déclare qu'il n'a pas envie d'aller courir ce matin et qu'il préfère se coller un peu sur sa blonde dans son lit. Il utilise encore le mot « blonde ». Je pense secrètement qu'il a peur de croiser Samuel quelque part dans le condo et qu'il repousse le moment. Pour une fois, j'aurais peut-être eu envie d'aller courir, mais je ne me fais pas prier pour rester couchée après ma très courte nuit. Nous ne parlons pas. Si, habituellement, le silence est confortable avec Mathieu, cette fois, il est lourd et plein de non-dits.

Nous finissons par nous lever et je prépare du café pendant que Mathieu prend une douche. J'entends du bruit au sous-sol et je m'inquiète de devoir affronter le malaise toute seule. Je dois me calmer : ce n'est pas un inconnu, c'est mon ami Samuel. Heureusement, Mathieu sort de la douche au moment où Samuel monte l'escalier pour nous rejoindre dans la cuisine.

Vingt secondes de silence interminables plus tard, c'est Samuel qui se décide à parler :

— Je m'excuse à vous deux. Je suis tellement épais. Ça ne vous intéresse peut-être pas de le savoir, mais je vais vous expliquer ce qui est arrivé pareil... Vers quinze heures, je faisais un *coaching* avec une fille au gym. Tu sais, Math, Léonie, la nouvelle? Après notre entraînement, elle m'a invité à prendre un verre et j'ai dit oui. Je voulais me changer les idées après... après tout ça. Je ne fais jamais ça, sortir avec une cliente. Ça manque vraiment de professionnalisme, mais j'ai dit oui...

Il s'interrompt pour aller se chercher un café puis vient se rasseoir à la table de la cuisine.

— Bref, je suis allé avec elle dans une microbrasserie. Il faisait beau en plus. Un petit jeudi soir parfait. On a commandé des bières et elle a commandé des *shooters*, pas mal de *shooters*. Et encore des bières. Un moment donné, je me suis levé pour aller aux toilettes, je me suis rendu compte que j'étais *paqueté* pas mal plus que je pensais. Quand je suis sorti des toilettes, elle m'attendait et on a commencé à *frencher*. Je pense qu'il devait être pas loin de dix-huit heures. On a *frenché* un petit bout. Ce n'était même pas le soir, mais j'avais l'impression qu'il était trois heures du matin tellement j'étais chaud. Je n'avais

pas vraiment mangé de la journée, je pense que c'est pour ça que ç'a fessé autant que ça... En tout cas. Elle m'a demandé si je voulais aller prendre une autre bière chez elle. Je suis allé et, en arrivant, elle a commencé à essayer de me déshabiller, je l'ai laissé faire un petit peu...

Mathieu et moi nous regardons, mal à l'aise. Va-t-il nous expliquer sa baise de la veille en détail ou en venir au moment où il s'est retrouvé ici ?

— J'étais rendu en boxer pis elle était en sous-vêtements. Tu sais de qui je parle, Math ? Elle est solide. Genre vraiment chaude. Mais j'étais pas capable de bander. Ça ne m'est jamais arrivé, même vraiment chaud ! Je capotais. J'arrêtais pas de penser à toi, Marie...

Il dit ça en me regardant comme si c'était normal ou qu'il s'attendait à une réaction, j'ignore laquelle, de ma part. Est-il encore soûl ? Dieu merci, Mathieu l'interrompt.

— OK, Sam, je pense qu'on a compris l'essentiel.

— Oui, OK, désolé. Bref, je bandais pas... Donc j'ai décidé de partir. J'ai dit que j'allais aux toilettes, j'ai ramassé mes affaires en vitesse et je suis parti. La fille n'était pas contente, vous pouvez vous en douter. En tout cas... Il faisait encore clair ! On dirait que j'étais désorienté. J'ai pris un taxi pis j'ai donné l'adresse du condo. Et vous connaissez la suite.

Mathieu ne dit rien. Il donne une petite tape dans le dos de son ami et va s'habiller dans sa chambre. Je ne pourrais pas

expliquer ce que signifie cette réaction même si je le voulais. Est-ce un signe de paix? Un encouragement? Une façon de lui dire qu'il fait pitié?

Je ne sais pas quoi dire non plus, je songe aussi à lui donner une petite tape dans le dos en espérant que ce soit suffisant. Je pense cependant qu'il mérite – qu'on mérite – d'avoir une conversation un peu plus élaborée. Mais, pendant quelques minutes ou quelques heures, je ne sais plus, on dirait que le temps passe au ralenti et que les mots sont comme pris dans ma gorge. J'hésite sur la façon de m'y prendre pour lui parler. Je finis par aligner suffisamment correctement les idées dans ma tête pour avoir un discours cohérent.

— Sam, on n'est pas fâchés. Ou plutôt, je ne suis pas fâchée contre toi... Je ne parlerai pas à la place de Mathieu. La situation est compliquée. Je suis amoureuse de Mathieu pour de vrai, je suis vraiment bien avec lui pour de vrai. Sauf que ça me bouleverse aussi tout ce que tu me dis. Quand tu es loin, j'arrive à être à 100 % la blonde de Mathieu, mais quand tu es là... je sais pas, c'est compliqué. Ça me *fuck*, toute cette histoire-là. Je vais être honnête, je ne sais pas ce qui se serait passé si tu m'avais fait cette déclaration d'amour il y a un mois. Je dis pas ça pour te faire chier, c'est la vérité. On serait peut-être ensemble aujourd'hui. Ou pas. Je ne le sais sincèrement pas, pis ça me fait peur. Est-ce qu'on est passé à côté de quelque chose? Peut-être. Est-ce que ç'aurait changé quelque chose que tu te réveilles avant? Je ne le sais pas, mais pas du tout. Mais entre-temps, la réalité, c'est que je suis tombée amoureuse de Mathieu.

Je reprends mon souffle. Je ne suis pas certaine d'être claire. Samuel me regarde à peine, très occupé à contempler le contenu de sa tasse.

— Je m'excuse si ce n'est pas le scénario dont tu rêvais, mais c'est ça qui s'est passé. Je t'aime aussi, mais pas comme j'aime Mathieu. J'ai le goût de tenter ma chance avec lui. Je ne sais pas si c'est possible que ça fonctionne si on continue comme ça tous les trois. Je veux qu'on reste amis, mais en même temps, c'est certain que la situation ne peut pas rester comme ça. Il va falloir qu'on passe à autre chose de part et d'autre... Je comprendrais si tu avais besoin de prendre un temps sans nous voir, ça ferait du bien à tout le monde peut-être, je sais pas... J'aimerais juste qu'après ce temps-là, le temps dont on aura tous besoin, on soit capable de se reparler. Ça se peut-tu, ça? Ou je rêve en couleur? Est-ce que c'est clair tout ce que je dis? J'ai l'impression que je parle depuis une heure, mais que ce que je dis ne se tient pas tant que ça...

Samuel contemple sa tasse avec un bonhomme de neige longtemps encore. Je réalise pendant ce temps qu'aucune tasse dans l'armoire ne vient du même ensemble, mais je garde ma remarque pour moi.

— Ouais, ça se peut. Je pense.

— Moi aussi, je pense que ça se peut. J'espère, en tout cas.

Il se retourne pour parler à Mathieu, toujours dans sa chambre, qui doit être en train de choisir entre ses quarante pantalons de sport pour travailler aujourd'hui. Je suis absolument certaine qu'il n'a pas raté un seul mot de notre échange,

à Samuel et à moi, le condo étant carrément trop petit pour qu'une conversation comme celle-là ne soit pas entendue partout sur le premier étage. J'ai été honnête d'un bout à l'autre. Je ne sais pas trop quelle réaction il aura...

Samuel annonce à Mathieu qu'il a trouvé un logement et qu'il va ramasser toutes ses affaires pour juillet, comme ils en avaient convenu. Il lui explique qu'un client du gym possède une centaine d'unités locatives et qu'il lui a trouvé un grand trois et demie juste à côté de son entreprise. Il va avoir les clés la semaine suivante. Il dit ça comme si de rien n'était ou presque, alors que je suis de mon côté encore bouleversée par notre conversation... Mathieu, qui n'avait rien dit jusqu'à présent, sort enfin de son mutisme.

— Fais-moi signe si tu as besoin d'aide pour déménager, *man*.

Je pense que, dans leur langage, ça signifie que l'éponge est passée sur ce qui est arrivé. Mais ce n'est qu'une supposition ; je ne parle pas couramment le langage masculin, de toute évidence.

Je dois aussi me préparer pour le travail. Je me rends donc dans la chambre de Mathieu pour y enfiler une blouse noire avec un pantalon à la cheville couleur moutarde. Mathieu me rejoint. Je fuis son regard en m'habillant, je ne sais pas du tout si c'est la dernière fois que je me retrouve en ce lieu après ce que je viens de dire à Samuel. Il semble hésiter à dire quelque chose, mais finit par briser la glace. Tant mieux, parce que je n'aurais probablement pas trouvé le courage de le faire.

— Marie, j'ai écouté ce que tu as dit à Sam. Moi aussi, j'ai le goût qu'on essaie pour de vrai. Pis moi aussi, je t'aime. Ça me fait *freaker* que tu dises que tu penses que ç'aurait pu être différent entre vous deux s'il avait allumé avant qu'il avait une fille incroyable devant lui. Pis, dans n'importe quel autre contexte, avec n'importe quelle autre fille, je te jure que je voudrais même pas essayer. Je te l'ai dit, la fidélité, pour moi, c'est vraiment important. Mais avec toi, c'est différent. Ça fait que j'ai le goût qu'on essaie, même si je *freak* que tu changes d'idée dans deux semaines ou dans deux mois et que tu te retrouves avec Sam.

Des larmes coulent sur mon visage parce que je suis contente qu'il comprenne. Moi aussi, j'ai peur. Comment peut-on être entièrement certain qu'on prend la bonne décision dans une situation comme celle-là? Je ne le saurai jamais, j'imagine, je ne saurai jamais ce qu'aurait pu être ma relation avec Samuel. Mais je décide, ici et maintenant, d'être avec Mathieu et, à mes yeux, c'est ce qui compte.

— Je t'aime, Mathieu. Merci de comprendre. Pis merci d'être toi, tout le temps.

Nous nous embrassons tendrement et je me demande intérieurement quel genre de musique de fond accompagnerait ce moment si nous étions dans un film.

Je finis ensuite de me préparer et je me rends à mon ancienne école secondaire. Je ne vois pas Samuel avant de quitter le condo.

C'est enfin ma dernière journée de surveillance d'examens et, au bout de quatre jours, je commence à connaître par cœur chaque ligne dessinée sur le plancher du gymnase et chaque affiche posée sur les murs. J'ai aussi un peu mal aux pieds à force d'arpenter le gymnase de long en large. Je suis presque aussi contente que les élèves de cinquième secondaire lorsque la cloche sonne en fin de journée. Je m'abstiens par contre de hurler comme ils le font. Je dois être devenue une adulte, puisque je me rends compte à quel point nous devions avoir l'air idiots, lorsque nous faisons de même, il y a quelques années.

24

Un sur quatre

En revenant à la maison, je m'arrête pour acheter une bouteille de vin. Bonne ou mauvaise habitude, j'adore prendre un verre avec ma mère en finissant la semaine. Et après celle que je viens de vivre, j'en ai bien besoin.

En arrivant dans l'entrée de ma cour, je vois que Roxanne m'a envoyé une photo d'elle avec un verre de vin. Elle non plus n'a pas perdu ses bonnes habitudes ! Aussitôt entrée, je me verse un verre et lance un appel vidéo avec ma meilleure amie. Nous avons du rattrapage à faire ! Ses cheveux auburn attachés en chignon apparaissent dans le haut de mon téléphone. Je ne vois que ses cheveux, son front et un peu ses sourcils.

— Roxanne ? Je te vois mal. Qu'est-ce que tu fais ?

— Excuse-moi, attends une minute... J'étais au salon avec mes parents. Je m'en vais dans ma chambre.

J'attends donc pendant quelques minutes en voyant défiler à toute vitesse des pans de mur, la rampe d'escalier, les portes

des différentes pièces et finalement son visage une fois arrivée dans sa chambre. Elle s'installe, l'image tremble encore un peu, prend une gorgée de vin et annonce :

— Je vais lâcher ma job.

— Pardon ?

— J'ai vraiment beaucoup réfléchi depuis un mois. Je pense que ça fait déjà un bout que je le sais, mais c'est clair maintenant : je ne suis pas faite pour être enseignante.

— Voyons donc, Rox ! Qu'est-ce que tu dis là ? Est-ce que tu t'entends ? Tu as toujours eu des super notes pendant tout notre bac, tu avais ton avenir tout tracé devant toi à ton ancienne école... Je ne comprends pas.

— Je n'ai jamais vraiment aimé faire de la suppléance, je pensais que ce serait mieux avec une classe à moi. Dans mes stages, je ne me sentais jamais à ma place, mais je pensais que c'était parce que ce n'était pas MA classe. Et j'ai eu ma classe, je pensais pendant un instant que c'est parce que je reprenais la classe d'une autre en fin d'année... Mais ce n'est pas ça, en fait. Je ne suis tout simplement pas faite pour ce métier. Ça m'aura pris quatre ans de bac et un mois de travail pour arriver à cette conclusion.

— Mais tu vas faire quoi ? Je ne sais pas quoi te dire. Éric et l'enseignement en quelques semaines... Ça fait beaucoup de changements.

— Oui, mais ne t'inquiète pas. J'ai même commencé à rencontrer une psy il y a quelques semaines parce que je me

questionnais... Je me disais que j'étais peut-être en dépression ou quelque chose comme ça, que je ne devrais peut-être pas prendre de décision hâtive. Mais c'est exactement ce que je devais faire : prendre des décisions. J'étais juste malheureuse, pas en dépression. Alors j'ai dit bye à Éric et je dis bye à l'enseignement. Je finis l'année, ne t'inquiète pas pour les élèves !

— Je ne pensais pas vraiment aux élèves, mais plutôt à toi...

— Ça va bien ! Vraiment bien ! Je n'ai pas été aussi bien depuis des semaines, voire des mois !

C'est vrai qu'elle a l'air bien. Je n'en reviens tout simplement pas. Pendant notre baccalauréat, nos professeurs et chargés de cours nous ont souvent parlé du décrochage des jeunes enseignants en début de carrière. On nous répétait constamment qu'un enseignant sur quatre abandonnait la profession dans les cinq premières années de pratique. Les enseignants « décrocheurs » ont aussi souvent fait la manchette pendant nos années d'université et, chaque fois, on en reparlait dans nos cours. Chaque fois, chaque personne de la classe affirmait que ça ne la concernait pas, qu'elle aimait trop enseigner pour arrêter après avoir fini ses études.

Roxanne et moi disions même souvent à la blague qu'on ne deviendrait pas des statistiques, que nous étions trop passionnées pour ça. Nous avons même fait une liste, une fois, un peu éméchées, des étudiantes de notre classe qui avaient, selon nous, le plus de chance d'abandonner. C'est donc assez ironique de voir finalement Roxanne prendre place sur cette liste et en premier, probablement...

La réalité de notre métier semble avoir rattrapé mon amie de plein fouet et lui avoir permis de mettre des mots sur le malaise qu'elle vivait depuis des années par rapport à son choix de métier. J'ai le cœur gros. Même si ça ne change rien entre nous, qu'on ne travaille même pas ensemble, j'ai l'impression de perdre une collègue.

— Ça me fait quelque chose que tu abandonnes.

— Ben non, Marie-Louise, ne sois pas triste. C'est vraiment clair pour moi. Je me sens même tellement mieux depuis que j'ai pris ma décision et que je l'ai dit à voix haute !

— Je suis contente pour toi, dans ce cas, j'imagine.

Roxanne envisage de retourner à l'école. Elle ne sait pas trop en quoi. Elle regarde le programme de travail social et de psychologie, mais elle se donne l'été pour prendre une décision. Elle est retournée habiter chez ses parents, elle n'a donc pas de loyer à payer et ils lui ont dit qu'elle pourrait rester aussi longtemps qu'elle le souhaite. Elle peut donc recommencer de longues études si c'est ce qu'elle veut. Ses parents sont très à l'aise financièrement, ils payeront son retour à l'école sans problème.

Ça fait déjà près de quarante-cinq minutes que nous discutons. Elle réalise que nous n'avons parlé que d'elle et de ses problèmes, encore, et se confond en excuses. Elle me demande comment je vais et je lui raconte l'épisode rocambolesque de la déclaration d'amour de Sam.

— Incroyable, quand même ! Mais ce n'est pas comme si on ne t'avait pas prévenue...

Oui, je sais, on me l'avait dit. Je trouve épuisant que tout le monde me rappelle à quel point j'aurais dû savoir ce qu'il ressentait pour moi. Qu'est-ce que j'aurais dû faire, selon eux ? Me lancer dans les bras de Samuel ? Refuser les avances de Mathieu ? Tenter de convaincre les garçons de vivre une relation polyamoureuse ? Comme je suis un peu irritée par la réponse de mon amie, je me tais et prends une gorgée de vin. Elle se rend compte de ma frustration...

— Écoute, Marie-Louise, je m'excuse, je ne voulais pas te fâcher. Tu ne pouvais rien faire. Ce n'est pas comme si tu pouvais être moins belle et moins exceptionnelle.

Elle me sourit et me lève son verre. Je roule les yeux et je m'esclaffe.

— En tout cas, j'espère que tu vas considérer venir étudier à l'université à Chicoutimi... Comme ça on pourrait se voir tout le temps ! Je m'ennuie, même si tu m'énerves des fois !

— Tu dis ça en riant, mais... Rien n'est impossible !

Nous discutons encore un moment et je réalise qu'il est bientôt dix-huit heures. Nous devons certainement être sur le point de souper, je salue donc mon amie et je raccroche.

En sortant de ma chambre, je croise ma mère qui venait me prévenir que le souper était servi. Elle a fait des pizzas. Elle m'indique qu'elle en a fait beaucoup trop (comme d'habitude) et que je suis libre d'inviter Mathieu, même si c'est à la dernière minute.

Je texte donc mon amoureux.

Marie-Louise : Ma très chère mère, que je soupçonne d'avoir un kick sur toi, t'invite à souper. Pizza maison.

Mathieu : C'est parfait, j'arrive du gym. C'est exactement le genre de bouffe qui est recommandé après un entraînement. Je serai là bientôt.

Je ris un peu toute seule et ma mère déclare que nous attendrons « notre invité spécial », malgré les protestations de Jacob qui affirme être près de mourir de faim.

Ma mère se verse ce qui me semble être son troisième verre de vin et met un disque de Charles Aznavour. Mathieu arrive à la porte lors des dernières notes de *La Bohème*. Je lui lance un regard qui signifie qu'il ne doit en aucun cas commenter les choix musicaux un peu datés de ma mère.

— J'adore Charles Aznavour, Louise ! Ma mère est une grande *fan* de Joe Dassin, elle.

Il fronce un peu les sourcils en mentionnant sa mère, mais ça ne dure qu'une seconde.

— Oh ! Je l'aime, moi aussi. Attends, je mets son CD.

Pendant un court instant, je crois qu'il s'est mis les pieds dans les plats et qu'il ne connaît pas réellement le répertoire de Joe Dassin. Je ris intérieurement. Mon père aussi sourit, il doit penser la même chose que moi. Je me dis que Mathieu doit probablement connaître une ou deux chansons, tout au plus.

— Comme tout le monde, j'aime beaucoup *Salut les amoureux* et *Les Champs-Élysées*, mais ma préférée, c'est *Si tu t'appelles Mélancolie*.

— J'aime beaucoup cette chanson, moi aussi !

Louise met la chanson et ils chantent tous les deux les paroles en duo. Mon père et moi nous regardons avec étonnement ; nous l'avions tous les deux sous-estimé.

Je pense que ma mère est réellement en train de tomber amoureuse de mon chum. Mathieu me lance un regard convenu qui semble dire, une fois de plus, qu'il sait y faire avec les parents.

— Est-ce qu'on mange ou on va parler de musique de vieux toute la soirée ? lance Jacob en entrant dans le salon. Sinon, je vais aller chez Émile tout de suite et je vais m'acheter des chips en passant au dépanneur...

Ma mère ne répond même pas à mon frère et se lève pour servir les pizzas. Nous mangeons beaucoup trop et, même à cinq, nous n'arrivons pas à finir tout ce que ma mère avait préparé. Elle n'avait pas menti en affirmant en avoir trop fait. Elle a cuisiné des pizzas plus classiques comme pepperoni fromage et toutes garnies avec du bacon, mais elle a aussi cherché des recettes sur Internet (merci, Ricardo !) et tout le monde se régale de sa pizza aux épinards et au fromage feta et de celle au saumon fumé. Même Jacob déclare que celle aux épinards est la meilleure.

— Une chance que Nicole n'est pas là pour souper, avec sa maladie des céréales, elle n'aurait même pas pu manger mes délicieuses pizzas ! déclare ma mère à la fin du repas, visiblement satisfaite de ses talents de chef.

Après le souper, Mathieu et moi décidons de rentrer au condo pour y dormir. Nous y sommes plus à l'aise que chez moi. Nous écoutons un film sur Netflix et allons nous coucher vers vingt-trois heures. Nous nous souhaitons bonne nuit, mais, comme je m'apprête à m'endormir, Mathieu me parle :

— Marie, dors-tu ? Je ne sais pas si tu dors... Mais j'aimerais ça que tu viennes habiter ici quand Sam va être parti. J'y ai pensé toute la journée, après ce qui s'est passé ce matin. Tu n'es pas obligée de dire oui... Mais pense-y. On dit qu'on veut se donner une vraie chance et on dirait que ce serait plus facile comme ça dans ma tête. Pis tu passes déjà tout ton temps ici... On pourrait redécorer pour que tu te sentes plus chez toi, si tu veux... Dors-tu ?

Je ne dors pas, mais je ne réponds pas. Je ferme les yeux et fais semblant. Je suis définitivement prise de court par sa question et je ne sais pas quoi répondre... Sommes-nous rendus là ? Déjà ? Est-ce vraiment la meilleure façon de nous donner une chance ?

Je ne sais pas si Mathieu sait que je ne dors pas vraiment, mais, comme je ne réponds pas, il abdique.

— Tu dois dormir... On s'en reparlera...

Alors que je pensais trouver le sommeil paisiblement, cette question se met à me tourmenter. Devrais-je aller habiter avec Mathieu ?

Je vois chaque heure de la nuit passer sur son réveil, sans arriver à fermer l'œil réellement.

25

La dernière semaine

Ma première année (si on peut dire) comme enseignante tire à sa fin ! Qui aurait cru, il y a un mois et demi, que j'arriverais à survivre à la suppléance ? J'ai même appris à aimer le remplacement, ce qui m'étonne. Ce n'est évidemment pas comme avoir une classe à soi, mais après ce qui est arrivé à Roxanne, je pense que c'est une bonne chose que j'aie commencé tranquillement avec de la suppléance dans les classes des autres.

Nous sommes donc lundi matin, fin juin. Je ne suis plus assise crispée sur le divan à attendre un appel, j'arrive à déjeuner et à prendre un café tranquillement en attendant un appel. Je ne sais pas trop si les enseignants se font remplacer lorsqu'il reste si peu de jours d'école. Avec cette semaine, il reste en tout sept journées, cinq cette semaine et deux la semaine prochaine. Ce seront ensuite des journées pédagogiques au cours desquelles je ne travaillerai évidemment pas.

Mathieu m'envoie un texto pour me souhaiter bonne journée et me dire que je lui ai manqué cette nuit. Nous avons passé toute la fin de semaine ensemble. Il n'est pas revenu sur son

invitation à venir habiter avec lui. Nous ne sommes pas non plus revenus sur Samuel et tout ce qui l'entoure. Je pense que nous avons réellement décidé de nous donner une chance et que nous savons tous les deux qu'il est inutile de revenir sur ce qui s'est passé, nous ne pouvons rien y changer.

J'aime notre routine, à Mathieu et à moi. Lorsque je me suis levée dimanche matin pour aller travailler au café, j'ai aimé me réveiller à ses côtés et déjeuner tranquillement avec lui avant d'aller au boulot. Je ne le lui dirai pas, mais j'apprécie même (parfois, disons un matin sur trois ou quatre) son réveil à six heures pour aller courir.

Pendant mes réflexions et mon attente d'un appel pour la suppléance, l'idée d'aller habiter avec lui me retransverse l'esprit. Mes pensées sont cependant interrompues par la sonnerie de mon téléphone : c'est la centrale qui doit avoir du travail pour moi.

Je réponds et c'est Véronique, la directrice de l'école où j'ai perdu des élèves la semaine dernière. Elle me demande si je suis disponible aujourd'hui, demain et mercredi pour remplacer la même enseignante que la dernière fois. Prise de court, je lui réponds que je suis disponible, mais que je ne comprends pas pourquoi elle m'appelle. Elle rit.

— Tu devais penser que je te rayerais de la liste de suppléance de notre école pour toujours après ce qui est arrivé, n'est-ce pas ?

— J'avoue que c'est exactement ce à quoi je m'attendais après avoir perdu deux de vos élèves.

— En fait, Marie-Louise, j'ai l'impression que c'est moi qui te dois quelque chose. Tu n'aurais jamais dû être mise dans cette position. Je suis en poste depuis peu et il n'y a pas si longtemps, je vivais encore la précarité comme enseignante. Je pense que, dans la situation, tu as agi comme tu as pu et ton sang-froid m'a impressionnée. Donc, viens-tu remplacer chez nous pour les trois prochains jours ?

Je la remercie chaudement et je lui assure que ça me fera plaisir de revoir mes petits fugueurs. Nous raccrochons et je me prépare pour aller travailler. J'ai encore un peu de temps pour moi, je choisis donc soigneusement mes vêtements. J'évite la jupe, au cas où je devrais repartir en expédition de vélo (on n'est jamais trop prudent). J'y vais donc avec un jean pâle et une blouse blanche avec de fines lignes bleues. Il est bien rare que je mette un jean pour travailler, mais il fait très beau et j'ai croisé des dizaines d'enseignants en jean dans les dernières semaines, c'est donc ce que j'ose porter ce matin ! Je mets le bermuda de monsieur Dominic (que j'ai lavé) dans mon sac, je pourrai le lui redonner en mains propres.

En arrivant à l'école, je sais exactement où me diriger. Je croise même Jonathan, l'enseignant d'éducation physique.

— Si ce n'est pas ma chère Marie-Louise ! On dirait que tu aimes bien notre école. C'est parfait ! Si tu savais comme j'ai hâte d'aller en randonnée de raquettes avec toi, l'hiver prochain !

Le ton est très sarcastique et je ris de bon cœur. Heureusement qu'il a été présent lors de l'expédition de vélo, je n'y aurais pas survécu autrement.

J'arrive en classe. L'enseignante que je remplace, celle qui a le poignet cassé, n'est pas revenue depuis son accident. Une autre suppléante a fait les autres jours de la semaine dernière. J'ai un courriel imprimé de sa part qui m'indique qu'elle ne s'attend pas à grand-chose cette semaine avec son groupe de troisième année. Elle espère être de retour pour le jeudi. Des feuilles d'activités ont été imprimées par la secrétaire. Elle me propose aussi de faire le ménage de la classe avec les élèves et de prolonger les récréations l'après-midi s'il fait assez beau. Ce sera donc trois jours assez tranquilles, si les élèves le veulent bien.

Ces derniers entrent en classe, Dylan en tête du groupe. Il change immédiatement de regard en me voyant : il m'a évidemment reconnue. Son copain Jake entre quelques secondes après lui et me fait le même regard d'étonnement. Tout le monde prend sa place et je me représente aux élèves. La plupart se souviennent de moi. Comment oublier la prof qui a perdu deux élèves pendant la sortie en vélo ?

J'explique les plans pour les trois jours où je serai avec eux. Les élèves disent qu'ils espèrent que leur enseignante reviendra avant la fin de l'année. Sans leur faire de promesse, je leur dis qu'elle espère aussi pouvoir revenir pour les derniers jours. Je les comprends : je n'aurais pas voulu avoir une suppléante pour terminer mon année scolaire lorsque j'étais moi-même au primaire.

L'avant-midi se passe bien. Dylan et Jake ont quelque chose à se faire pardonner et sont des élèves modèles. Je ne pense pas que ce soit leur attitude normale avec une suppléante, mais ils

ont dû avoir des conséquences, tant à l'école qu'à la maison, pour leur comportement lors de ma dernière suppléance, et préfèrent faire profil bas.

La cloche du dîner arrive finalement et je prends mon lunch avec moi, à la recherche de la salle des enseignants. Je trimballe aussi le bermuda de monsieur Dominic. En arrivant dans la salle, je fais un petit signe de tête aux trois ou quatre enseignants présents et me dirige immédiatement au micro-ondes pour y faire chauffer le macaroni chinois préparé hier par ma mère.

J'entends un enseignant derrière moi tousser un peu, comme pour attirer mon attention.

— Mademoiselle ? Vous êtes suppléante ?

— Oui, je remplace en troisième année. Je remplace Valérie, qui s'est cassé le poignet.

— Je m'appelle Dominic, je suis enseignant en musique. Je dois vous dire, mademoiselle... Je pense que vous avez un peu... Disons... taché vos pantalons...

Je rencontre donc finalement l'homme au bermuda. Il correspond tout à fait au préjugé que je m'étais créé en voyant le bermuda : il est chauve, bedonnant et porte des lunettes qui ne vont pas tout à fait avec la forme de son visage.

— Merci, je vais vérifier avant de retourner en classe. D'ailleurs, je...

— Non, je pense que vous devriez aller vérifier tout de suite.

Je ne comprends pas trop ce qui presse, mais j'abandonne mon macaroni dans le micro-ondes et me rends aux toilettes. En entrant dans la salle de bain, je comprends soudainement ce que voulait dire monsieur Dominic ! J'ai mes règles plus tôt que prévu. Je devais les avoir dans quatre jours seulement. La bonne nouvelle, c'est que je ne suis pas enceinte. La mauvaise nouvelle, c'est que j'ai taché mon jean et pas qu'un peu ! Une tache rouge vif grosse comme un deux dollars trône juste en bas de ma fesse droite. J'ai beau avoir de bonnes fesses, comme le dit ma mère, je ne pense pas pouvoir la camoufler aisément. Ça m'apprendra à mettre un jean pâle pour travailler...

Je regarde dans mon sac que j'ai eu la présence d'esprit d'apporter aux toilettes et j'y trouve, heureusement, le magnifique bermuda beige de monsieur Dominic. Je mets mon sac sens dessus dessous pour trouver un tampon, une serviette, n'importe quoi... sans y arriver. Je dois improviser. Je superpose une dizaine de couches de papier de toilette dans le fond de mes bobettes tachées de sang en guise de serviette hygiénique de fortune. Je ne me sens vraiment pas aussi heureuse et fraîche que les femmes qu'on présente dans les annonces de tampon. Je vais devoir trouver une femme dans cette école qui voudra bien m'en donner un, en espérant ne pas rencontrer que des adeptes de la DivaCup ou des enseignantes ménopausées dans ma quête.

J'erre dans les couloirs à la recherche d'une porte ouverte, mais je dois me rendre à l'évidence : tout le monde est descendu à la salle à manger. Je devrai donc y retourner. J'entre dans le

local et j'y croise Jonathan, l'enseignant d'éducation physique, une enseignante plutôt âgée, une plus jeune ainsi que Dominic, qui a eu la bienveillance de sortir mon macaroni chinois du micro-ondes.

Jonathan s'empresse de me présenter à tout le monde. Les trois autres profs me regardent de la tête aux pieds, probablement en se questionnant sur mon choix douteux de bermuda beige accompagné d'une blouse blanc et bleu. Jonathan me présente les trois enseignants, incluant Dominic, avec qui j'ai l'impression de partager une certaine intimité après les récents événements. Dominic baisse le regard, certainement mal à l'aise de me savoir menstruée. Je vois ensuite qu'il remarque mon (son ?) bermuda. Dommage pour lui, ce n'est pas aujourd'hui qu'il va le ravoir.

Je finis par prendre mon courage à deux mains, je ne peux quand même pas passer la journée avec du papier de toilette dans les bobettes. Le beige n'est pas non plus reconnu comme étant une couleur à l'épreuve du sang... Je demande à l'enseignante plus jeune si je peux lui parler en privé deux minutes, ce qu'elle accepte heureusement.

— Excuse-moi. Tu vas trouver ça drôle... Mais j'ai commencé mes règles en avance et, comme tu peux le voir à mon *short* de fortune, je n'étais pas tellement préparée à cette éventualité... Aurais-tu un tampon ou une serviette hygiénique pour moi? Tu me sauverais la vie et tu m'évitais de passer l'après-midi les sous-vêtements pleins de papier de toilette!

Son regard est à mi-chemin entre le dégoût et l'amusement. J'en conviens, je n'aurais peut-être pas été obligée de lui donner autant de détails.

— Oui, j'ai ce qu'il te faut dans ma classe. Tu es chanceuse, j'enseigne en sixième année et ça arrive souvent que mes filles vivent leurs premières menstruations avec moi. Je suis équipée ! me dit-elle en me faisant signe de la suivre.

Une fois en classe, elle me tend une immense serviette hygiénique. Le genre que je mettais effectivement lorsque j'ai eu mes règles pour la première fois... J'aurais préféré un tampon, mais je ne peux pas commencer à faire ma difficile. Je la remercie et vais installer ma serviette (ou devrais-je dire couche ?) aux toilettes avant de retourner dans la salle à manger.

Avec toutes mes aventures, il ne me reste que vingt minutes pour manger. J'engloutis donc rapidement mon macaroni et retourne en classe. J'espère que les élèves ne remarqueront pas mon changement de look. Les bermudas jurent non seulement avec ma blouse, mais aussi avec mes petites ballerines... Mais, comme je n'ai pas d'autres choix, c'est le *look* que j'aurai cet après-midi. Je dois vraiment penser à mettre des vêtements de rechange dans mon auto, l'an prochain, lorsque je recommencerai la suppléance.

L'après-midi se passe bien, en fin de compte, et nous restons à l'extérieur après la récréation, jusqu'à l'heure où nous devons rentrer pour prendre les sacs à dos et nous préparer à partir. Certains élèves affirment que je suis une remplaçante vraiment *cool*. Je ne pense pas que ce soit très difficile

d'être *cool* dans de telles circonstances, mais je prends le compliment. C'est la deuxième fois qu'on me fait ce genre de commentaire après une période privilège, et j'espère arriver à être *cool* dans un contexte d'enseignement plus formel un jour. Je décide que ce sera mon objectif de suppléante pour la prochaine année. Être *cool* en faisant des mathématiques ou du français, ça, c'est un vrai défi.

En terminant ma journée, je passe au secrétariat. La secrétaire m'avise que je ne suis pas obligée de lui donner mes minutes pour la journée, que ça peut attendre à la fin de mes trois jours de suppléance. Décidément, je ne comprendrai jamais le système des minutes.

J'avise mes parents que je ne rentrerai pas souper, Mathieu m'a proposé un barbecue. Il est passé acheter ce qu'il fallait pour faire des hamburgers qu'il fait cuire pendant que je prépare une salade. Je me sens vraiment comme une adulte. Nous passons la soirée ensemble. Nous allons prendre une douche ensemble et nous y faisons l'amour. J'ai un petit jugement pour moi-même. J'ai affirmé pendant des années que faire l'amour dans la douche, ça ne se passait que dans les films et que personne n'y éprouvait réellement de plaisir dans la vraie vie à cause du risque de chute. Je vais devoir revenir sur mes paroles, car je ne pense pas une seule seconde au risque de chute pendant tout le temps que durent nos ébats.

Nous nous couchons après la douche, l'un contre l'autre dans son lit :

— Marie, dors-tu ? me demande-t-il en murmurant.

— Non, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, je t'aime et je me trouve chanceux d'avoir une fille comme toi dans ma vie.

— Je t'aime aussi. Pis moi aussi, je suis chanceuse.

Décidément, la Marie-Louise des dernières années trouverait toute cette scène grotesque et quétaine... La Marie-Louise actuelle a par contre un sourire au visage et a du mal à ne pas se pincer pour y croire. C'est fou à quel point notre façon de percevoir l'amour et la vie peut changer en quelques semaines seulement !



Mardi et mercredi, je poursuis mon petit remplacement. Après les trois jours dans la classe de troisième année, je laisse un rapport détaillé à l'enseignante au poignet cassé, puis donne mes minutes et le bermuda de monsieur Dominic enfin propre à la secrétaire. Je salue la directrice, madame Véronique, que je croise en sortant de l'école et file au café pour y faire quelques heures. J'ai beau travailler deux jours seulement par semaine en plus de la suppléance, je trouve ça éreintant et j'ai bien hâte de ne plus avoir à conjuguer les deux.

Je rentre chez Mathieu vers vingt-deux heures, il a laissé la porte déverrouillée pour moi. Je vais prendre une douche dans l'espoir de me débarrasser de l'odeur de café brûlé qui me poursuit et rejoins mon chum dans son lit.

— Tu sais, je n'aurais pas à laisser la porte débarrée si tu avais ta propre clé.

— Oui, je sais.

La conversation s'arrête là. Je pense que c'est sa façon de relancer son invitation à venir habiter avec lui et que c'est la mienne de lui dire que je suis ouverte à l'idée.



Jeudi, je ne reçois aucun appel pour la suppléance et je ne suis pas déçue de pouvoir me reposer un peu. Mais vendredi, je remplace un avant-midi seulement en maternelle. L'après-midi est une demi-journée pédagogique pour les élèves du préscolaire. Je n'avais jamais entendu parler de ce genre de journée avant aujourd'hui. L'enseignante me demande de faire faire le ménage aux élèves (encore!) et nous allons jouer dehors par la suite (encore!). L'avant-midi se passe bien, presque trop bien. Nous rentrons juste avant la cloche pour que tous les élèves ramassent leur sac à dos pour la fin de semaine et que tous se dirigent vers les autobus, le service de garde ou la porte de sortie pour se rendre à pied à la maison.

Serait-ce la fin de l'année qui m'aide à avoir d'aussi belles journées? Le beau temps? Le fait que nous ne faisons absolument rien en classe sauf du ménage, des jeux et des sorties à l'extérieur?

Le fait est que je me retrouve assise au bureau de l'enseignante que je remplace à tenter d'écrire un compte rendu de mon avant-midi en n'ayant absolument rien à écrire. « Très bel AM, Marie-Louise. » Il me semble que tant qu'à écrire un rapport semblable, aussi bien ne rien écrire...

Comme je m'apprête à laisser tomber, une femme que je ne connais pas entre en classe, complètement à bout de souffle.

— Bonjour, est-ce que je peux vous aider ? Je remplaçais ici aujourd'hui.

— Avez-vous vu Éliane ?

— Éliane ?

— Une petite fille blonde et bouclée... Elle devait normalement venir au service de garde cet après-midi pour la pédagogie, comme d'habitude en fin de journée. Je n'ai rien qui m'indique qu'elle devait être absente. Était-elle en classe, ce matin ?

Mon cerveau réfléchit à toute allure. Il ne manquait aucun élève aujourd'hui. J'essaie de repenser aux élèves de la classe. Je pense me souvenir de la petite fille en question.

— Il ne manquait personne aujourd'hui... Oui, elle était en classe, je crois.

Je ne suis évidemment sûre de rien. Aurais-je encore perdu un élève ? Est-ce que l'histoire serait en train de se reproduire ?

— Je vais appeler chez elle, il arrive parfois qu'elle marche pour se rendre à la maison, mais habituellement sa maman appelle pour prévenir..., me dit l'éducatrice avec un certain stress dans la voix. Restez en classe, au cas où elle reviendrait ici, s'il vous plaît.

Je ne trouve rien de pertinent à ajouter, donc je me tais. Que pourrais-je faire pour l'aider dans la situation, de toute façon ? Je ne suis même pas certaine de quelle élève il s'agit.

Je regarde mon compte rendu de suppléance encore vide. J'aurai finalement quelque chose à y ajouter, on dirait bien...

Au bout de quelques minutes, l'éducatrice revient pour m'annoncer qu'elle a parlé à la mère de la petite Éliane, qui était toujours au travail. Cette dernière aurait normalement dû se trouver au service de garde. Je sens une certaine panique dans la voix de l'éducatrice qui me fait penser que je devrais probablement paniquer un peu moi-même.

— Sa mère est en route pour retourner à la maison. Elle va m'appeler si Éliane y est.

Nous regardons toutes les deux dehors. De gros nuages ont rempli le ciel et il a commencé à pleuvoir. C'est bien notre chance! Non seulement cette petite ne pourra peut-être même pas entrer chez elle parce que j'ai mal fait mon travail, mais elle devra peut-être rester assise dehors pendant l'averse.

J'imagine la petite élève blonde roulée en boule, en larmes, sur son balcon, grelottant de tout son être et maudissant la suppléante qui l'a laissée partir alors qu'elle aurait dû aller au service de garde... J'imagine aussi la mère dans sa voiture, morte d'inquiétude, parce que la «maudite remplaçante» n'a pas vérifié la liste des élèves du service de garde! Et j'imagine la directrice de l'école qui entendra parler de toute cette histoire et qui demandera que cette suppléante ne revienne plus jamais dans son établissement.

La suppléante qui perdait des élèves: Partie II. Voilà comment on nommera cette histoire...

L'éducatrice et moi attendons un retour d'appel de la mère dans un silence absolu. Je la détaille de loin, assise sur une toute petite chaise de maternelle. Je me rends compte qu'elle ne doit pas être plus vieille que moi. Je pense même qu'elle doit avoir à peine vingt ans. Elle doit être aussi terrifiée que moi à la perspective d'être au cœur d'une histoire qui ferait les manchettes, où une petite fille qu'on n'aurait pas guidée suffisamment dans le milieu scolaire serait morte de froid pendant une averse quelques jours avant les vacances d'été.

Le cellulaire de l'éducatrice sonne. Je n'entends pas ce que la personne à l'autre bout du fil dit, mais la dernière phrase de l'éducatrice est assez claire.

— Parfait. Nous allons faire le tour de l'école pour tenter de la trouver. Je pense que, dans les circonstances, vous avez raison de contacter la police.

Et elle raccroche.

Non. Non. Non. Non. Non. La petite n'est pas chez elle.

— Elle n'est pas chez elle ?

— Non, elle n'est pas chez elle, me répond-elle. La mère va faire son trajet habituel en marchant. Nous devons faire le tour de l'école entre-temps, au cas où elle se serait cachée. Et elle va appeler la police. Excuse-moi, je vais aller voir la responsable du service de garde.

Elle semble elle aussi avoir la nausée. Pourtant, ce n'est pas sa faute. C'est entièrement la mienne. J'ai encore perdu une élève... Une petite élève de cinq ans, en plus.

Je commence donc à effectuer des recherches sur l'étage où je me trouve, assez limitée dans les endroits où je peux entrer puisque je n'ai pas les clés de tous les locaux. C'est l'heure du dîner, il n'y a presque personne sur les étages, tous les élèves étant chez eux ou au service de garde. Éliane ne semble pas y être. Je change d'étage. Elle ne semble pas y être non plus.

J'essaie vraiment de ne pas paniquer. J'aperçois quand même une voiture de patrouille qui arrive dans la cour de l'école, certainement pour venir quérir des informations. Je me rends donc près de la porte pour les accueillir. Quelle mauvaise suppléante je suis ! Dire qu'on m'a cru *cool* plus tôt cette semaine ! Ce n'est pas *cool* du tout de perdre des enfants !

En attendant les policiers près de la porte, je regarde la cour et les modules de jeux. Tout avait si bien été ! Nous avons passé un bel avant-midi dehors. Je repense aux petits garçons qui ont joué au soccer un long moment, aux petites filles qui jouaient à la craie et qui dessinaient des jeux de marelles et à une petite élève, tellement concentrée, qui a passé tout son temps assise sous un module de jeux à tresser un bracelet. J'ai soudainement un flash de la petite fille blonde et bouclée. Est-ce que cette petite fille était Éliane ? Serait-ce possible qu'elle soit encore assise sous le module de jeux ?

Je pousse la porte pour me rendre dans la cour. Je dois vérifier si elle y est toujours.

En m'approchant, je remarque un sac à dos mauve déposé près du module de jeux... et en me penchant, j'aperçois les bouclettes blondes.

— Éliane ?

Elle lève les yeux vers moi avec la plus grande innocence, les mains prises dans les cordages.

— Es-tu revenue ici après être venue chercher ton sac à dos en classe ?

— Oui, je voulais continuer mon bracelet. Et après il a commencé à mouiller et je ne voulais pas être mouillée alors j'ai attendu qu'il arrête, mais il n'arrête jamais.

Elle a raison, il pleut des cordes et, même si je suis dehors depuis deux ou trois minutes seulement, je suis trempée.

— Est-ce que tu veux venir avec moi ? Il y a des personnes qui te cherchent. On va courir jusqu'à la porte pour que tu ne sois pas trop mouillée, lui dis-je en lui tendant la main.

Elle me tend la sienne. Nous rentrons à l'intérieur et tombons presque nez à nez avec les policiers, l'éducatrice, celle que je crois être la responsable du service de garde et sa maman.

Éliane trotte jusqu'à sa maman, ne se rendant pas compte du stress qu'elle a causé à tout le monde et de l'angoisse qui règne entre les murs de l'école.

J'explique aux policiers où j'ai retrouvé Éliane. Nous comprenons rapidement en la questionnant qu'elle est descendue au service de garde et qu'elle s'est éclipsée pour retourner dans la cour. L'éducatrice pleure, ayant l'impression d'avoir manqué à sa tâche de surveillance. La responsable du service de garde n'a pas l'air contente du tout. Elle remercie les policiers et

tente de s'excuser auprès de la mère. Je me sens de trop, mais je reste tout de même tout près au cas où on aurait encore besoin de moi.

Ce n'était pas ma faute.

J'ai beau me répéter cette phrase en boucle, je me sens mal. Je pense que je me vois à la place de l'éducatrice. J'espère qu'elle n'aura pas de grosses conséquences en lien avec cet incident.

Au bout d'une dizaine de minutes, la maman quitte l'école, accompagnée de sa petite Éliane, toujours aussi bouclée, toujours aussi souriante et toujours aussi occupée à tresser son bracelet. Elle ne sera au moins pas traumatisée par cette expérience, contrairement au reste des adultes présents. La responsable du service de garde me dit que je peux partir, mais me demande quand même mon numéro au cas où ils auraient besoin de moi pour la suite. J'ai un dernier regard pour la pauvre éducatrice, toujours mortifiée par ce qui est arrivé. Je lui envoie mentalement beaucoup de courage et je lui fais un sourire de compassion avant de ramasser mon sac et de quitter l'école.

Il est presque treize heures. Je n'ai pas de suppléance prévue cet après-midi, je peux donc retourner tranquillement à la maison pour essayer de me remettre de mes émotions.

Je pense aux derniers jours de l'année qui arriveront la semaine prochaine. Je ne sais pas du tout si j'aurai des appels pour les deux jours restants. J'ai l'impression que peu d'enseignants se feront remplacer et je ne suis pas certaine d'avoir envie de remplacer non plus.

Comme j'arrive chez moi, ma mère est sur le chemin de la sortie. Elle me propose de l'accompagner au Costco. Nous arrêtons dans un Tim Hortons pour que je puisse prendre un sandwich pour dîner (ma mère me rappelant à quel point ce genre de dépenses est futile). Je lui raconte ma mésaventure de la matinée. Elle est pleine de compassion et critique le système en place pour surveiller les enfants, même si elle n'en a pas de meilleur à proposer. Nous flânons ensuite longtemps dans les rangées et faisons l'épicerie. Ma mère prend part à chacune des dégustations et donne ensuite son opinion aux employés sur le produit présenté. Elle achète un produit sur deux, c'est donc une stratégie marketing qui est efficace avec elle. C'est peu après avoir mis une caisse de Gatorade pour mon frère dans le panier qu'elle me demande si j'ai l'intention d'aller vivre chez mon chum. Je la regarde, ne sachant pas quelle est la bonne réponse à donner.

— Je ne sais pas. Est-ce que je devrais ?

— Je ne vais pas décider pour toi, ma chouette, mais j'ai bien vu à quel point tu es bien avec Mathieu. Nous l'aimons beaucoup, ton père et moi. Si je compare la fille, ou plutôt la femme, que tu es en ce moment avec celle qui est revenue les épaules basses de Québec il y a presque deux mois... ce sont deux personnes très différentes.

— Oui, tu as raison. Je suis vraiment bien en ce moment. Mais j'ai toujours dit que je trouvais ça niaiseux, les gens qui emménageaient trop rapidement ensemble. J'ai toujours dit que c'était la meilleure façon de briser un couple.

— Tu as le droit de penser ça, Marie-Louise, mais chaque couple est différent. Il y a des gens qui attendent deux semaines et pour qui ça fonctionne, il y en a qui attendent trois ans et pour qui ça ne fonctionne pas. Si tu veux aller vivre avec lui, vas-y. Et, au pire, ta chambre va être encore disponible chez nous. Je vais veiller à ce que Jacob ne se l'approprie pas !

— Merci, maman. Je vais continuer d'y penser.

Nous terminons nos courses, ma mère ajoute dans le panier l'autobiographie d'une animatrice de *talk-show* que je ne connais pas (tellement inspirante selon elle !) et un paquet de deux kilogrammes de pâtes alimentaires diverses (tellement pratique et économique !). Nous nous arrêtons en chemin pour manger une crème molle immense trempée dans le chocolat avec, pour ma part, des morceaux de biscuits collés dessus et, pour ma mère, des morceaux de fudge. Nous la mangeons dans la voiture, ma mère craignant que le lait acheté au Costco tourne à cause de la chaleur si on ne le met pas rapidement au frigo.

Nous soupçons en famille et je vais rejoindre Mathieu chez lui. Il me propose d'aller prendre un verre sur une terrasse. Lorsque j'arrive au condo, je vois que la voiture de Samuel est dans l'entrée. Même si nous avons réussi à nous parler la dernière fois que nous nous sommes vus, je ne suis pas tout à fait certaine de l'attitude que je dois adopter avec lui.

En entrant, j'entends les garçons rire ensemble. C'est bon signe. Je suis les voix et je me rends au sous-sol, où Samuel semble avoir commencé à ramasser ses affaires. Il y a déjà

plusieurs boîtes pleines et identifiées près de la porte de la chambre. Mathieu se lève pour m'embrasser lorsque j'arrive, mais se ravise. Samuel proteste.

— C'est correct, *man*, il va bien falloir que j'apprenne à vivre avec ça. Sérieux, prends soin d'elle. Tu es chanceux.

Même si on sent une certaine tristesse dans sa voix, on sent aussi qu'il est honnête. J'ai beau être à l'aise avec ma décision et être certaine que j'ai envie d'être avec Mathieu en ce moment, je ne sais pas si je réussirai un jour à me débarrasser complètement de la peur d'être passée à côté de quelque chose avec Samuel.

Mathieu m'embrasse rapidement pour me dire bonjour. Il se tourne ensuite vers son ami.

— On va prendre un verre, Sam, ça te tente ?

— Si vous m'aidez à finir mes boîtes, d'ici une heure on pourrait y aller, oui. Mon père vient m'aider avec son camion demain, je n'ai pas vraiment le choix de finir ça ce soir.

— Marché conclu.

Nous l'aidons ainsi à faire ses boîtes. Il n'a pas grand-chose en dehors de ce qu'il y a dans sa chambre. Je mets ses vêtements dans des bacs de plastique, la plupart sont des vêtements de sport et je me moque un peu de lui. Mathieu range ses trophées et ses médailles, la majorité ayant été gagnés au badminton, mais certains prix sont plus récents et en lien avec le CrossFit. Samuel vide les tiroirs de ses tables de chevet, il veut certainement nous éviter d'y trouver des boîtes de condoms. Il ne

semble pas y avoir grand-chose de pertinent à garder dans tout ce bric-à-brac et les trois quarts terminent dans un grand sac-poubelle. Au bout d'environ une heure, nous avons effectivement terminé. Il ne restera qu'à démonter son lit demain matin et Mathieu promet de l'aider.

Nous partons tous les trois vers la microbrasserie où mon histoire avec Mathieu a commencé, et j'ai comme un sentiment de déjà-vu. Heureusement, l'hôtesse nous installe assez loin de l'endroit où nous étions assis sur la terrasse la dernière fois. Nous commandons chacun une bière et discutons. C'est vraiment une belle soirée et il fait chaud, même quand le soleil commence à se retirer.

Une table de filles près de la nôtre passe son temps à regarder Samuel et Mathieu, sans avoir l'air de remarquer ma présence. C'est vrai qu'ils sont beaux tous les deux ce soir. Mathieu porte un jean et un t-shirt vert tout simple qui se marie à merveille avec ses yeux noisette. Samuel a laissé ses cheveux longs pendre sur ses épaules et porte un polo assez serré qui montre à qui veut bien le voir à quel point il est en forme.

Dès que Samuel se lève pour aller chercher une autre tournée, une des filles passe à l'attaque et le rejoint au bar. Je fais signe à Mathieu que je pense qu'on vient de perdre notre ami pour la soirée. Nous voyons la fille payer un *shooter* à Sam ; la suite n'est pas difficile à imaginer. J'ai un mini pincement au cœur, microscopique presque, mais tout de même présent. Le temps me permettra certainement de passer par-dessus ma peur d'être passée à côté de quelque chose, du moins je l'espère.

Nous terminons notre bière et Mathieu me dit qu'il a envie qu'on rentre, qu'il a envie de se coller sur la plus belle femme du bar. Je lui demande de qui il parle et il rit.

— Je vais te le répéter jusqu'à ce que ça te rentre dans la tête, Marie-Louise, tu es belle. Tu es vraiment belle, même ! Je t'aime. Et pas juste pour ça : parce que tu es drôle, intelligente, charmante, allumée... Dois-je continuer ?

Il me fait rougir. Sa perception de moi est bien loin de celle que j'ai de moi-même. Ça finira peut-être par me rentrer dans la tête, un jour...

Nous passons voir Samuel qui est toujours au bar avec la fille. Elle doit avoir à peine vingt ans, dis-je du haut de mes vingt-trois ans. Ils semblent beaucoup s'amuser. Nous lui souhaitons une bonne soirée. Nous quittons le bar et prenons un taxi jusqu'au condo. Désinhibés à cause des quelques verres que nous avons pris, nous nous embrassons dans le taxi jusqu'à la maison. Je paie le taxi et nous rentrons. Nos vêtements nous abandonnent un à un jusqu'à la chambre. Malgré la crainte que Samuel ne rentre lui aussi, nous faisons l'amour comme si nous étions seuls et nous nous blottissons ensuite l'un contre l'autre.

J'entends Samuel et une voix féminine rentrer dans le condo vers deux heures. Peine d'amour ou non, Samuel n'a pas tardé à reprendre ses vieilles habitudes, on dirait. Ils descendent au sous-sol et je n'entends plus un son. Ce condo est heureusement bien insonorisé.

26

Le déménagement

Le lendemain matin, à neuf heures trente selon le réveil de Mathieu, nous entendons cogner à la porte du condo. L'alarme n'a pas sonné à six heures pour la course matinale de Mathieu, nous avons donc fait la grasse matinée. Mon chum se lève pour aller répondre à la porte. J'entends une voix d'homme le saluer et je comprends qu'il s'agit du père de Samuel. Je m'habille rapidement avec ce que je trouve par terre : un kangourou immense appartenant à Mathieu et un legging que j'avais de toute évidence laissé traîner dans les derniers jours.

Je me lève et vois une fille échevelée dont le mascara a coulé mettre ses chaussures dans l'entrée. J'ai comme un sentiment de déjà-vu. Avant qu'elle sorte et se rende compte qu'elle n'a pas de voiture, je lui propose de la raccompagner. Samuel me regarde d'un air qui dit que ce n'est pas nécessaire, mais j'insiste : j'ai déjà été cette fille, et il n'y a pas longtemps en plus. Je dis aux garçons que je vais ramener du café et je prends les commandes avant de partir.

Dans la voiture, la fille me remercie et se confond en excuses.

— Je suis vraiment désolée de te réveiller comme ça. On ne se connaît même pas... Tu es vraiment gentille! Je m'appelle Sarah.

— Marie-Louise. Ça me fait plaisir. Je comprends le malaise de se réveiller chez quelqu'un d'autre le lendemain... Pauvre toi, en plus avec le père de Sam qui était là!

— Après ça, je ne suis pas certaine que j'aie envie qu'il me rappelle! Imagine, la première fois que j'aurais croisé son père, ce serait avec une gueule de bois un lendemain de baise avec son gars!

Je ris. Elle est directe, mais elle est drôle. Je la dépose à la microbrasserie où nous étions hier, là où se trouve sa voiture. Elle s'excuse encore et me remercie une dernière fois. Je passe ensuite chercher les cafés promis et rejoins les garçons.

Quand je reviens au condo, ils sont en train de transporter le matelas de Samuel. Ce dernier déclare que je suis sa sauveuse quand je lui tends son café.

— Franchement, Sam, tu aurais pu t'abstenir hier en sachant qu'on te déménageait aujourd'hui, lance son père.

Une phrase typique de parent! Il s'entendrait bien avec ma mère, lui!

Heureusement, en peu de temps, la chambre est vidée. Le père de Sam ne peut donc pas trop critiquer l'état de son fils. Mathieu et moi suivons Samuel et son père jusqu'à son nouvel appartement qui est effectivement vraiment très près du gym.

Sa mère est déjà là, en train de faire du ménage. Je lui propose mon aide, qu'elle accepte, et je me retrouve à laver les murs de la nouvelle chambre de mon ami. Les gars entrent les meubles et les boîtes de Samuel, puis repartent pour aller chercher des électroménagers qui sont entreposés dans le garage familial des St-Jean.

Mathieu m'embrasse avant de partir et je me retrouve seule avec la mère de Samuel. Nous faisons le ménage sans nous parler, je suis même un peu mal à l'aise et j'ai bien hâte que les garçons reviennent. J'ai l'impression qu'elle m'en veut de ne pas avoir choisi son fils. Heureusement, les garçons sont de retour quand même assez rapidement et le malaise se dissipe.

Ils installent les meubles dans l'appartement pendant que la mère de Samuel et moi rangeons la vaisselle dans les armoires. Samuel possède une collection impressionnante de *bucks* de bière, mais peu d'assiettes. Il a quelques tasses disparates, dont une arborant une femme très peu vêtue, et trois fourchettes seulement. Sa mère est découragée.

— Est-ce qu'il y a d'autres boîtes de vaisselle que celle-là, Sam ?

— Non, je ne pense pas.

— C'est à se demander comment tu as survécu pendant trois ans à Sherbrooke avec si peu de vaisselle. Je vais chez Wal-Mart pour acheter ce qu'il manque. Je ne dormirai pas bien en sachant que tu n'as même pas un bol pour mettre des céréales le matin !

Elle nous fausse donc compagnie et je me dis intérieurement que Sam n'a pas besoin de bol de céréales, puisqu'il ne mange que des œufs.

En peu de temps, nous avons terminé le déménagement de notre ami. Il s'agit d'un grand trois et demie, mais quand même pas assez grand pour que ça prenne plus d'une journée. Il commande de la pizza pour tout le monde et va acheter de la bière au dépanneur, à deux pas. Les parents de Samuel nous quittent assez rapidement après le souper.

— Nous irons faire ta première épicerie ensemble demain, mon beau Sam, lui dit sa mère.

— Pas besoin, maman, je suis un adulte, je vais payer mes choses. Déjà que tu ne veux pas que je te paie ce que tu as acheté au Wal-Mart tantôt...

— Non, non, non. J'insiste. Tu es encore mon bébé, après tout!

Samuel rougit, mais finit par accepter, sachant que sa mère ne lâchera pas le morceau.

Après avoir bu quelques bières, Mathieu demande à Samuel s'il compte rappeler la fille de ce matin. Ce dernier me regarde quelques secondes avec le regard triste, mais dit qu'il la rappellera sûrement. Il est plus de vingt et une heures lorsque Mathieu et moi montons dans la voiture et je réalise que je suis épuisée. Je regarde mon chum dans la lumière des lampadaires pendant qu'il conduit. Je me revois, un peu moins de deux mois auparavant, à me demander s'il va m'embrasser sur l'air d'une chanson des Cowboys Fringants. La différence,

ce soir, c'est que je sais qu'il va m'embrasser, et que c'est une chanson de Loud qui joue à la radio. Nous arrivons au condo, il coupe le moteur et me regarde dans les yeux :

— Je vais te le redemander tout de suite, avant qu'on aille se coucher et que tu fasses semblant de dormir pour éviter ma question.

Il me fait un clin d'œil.

— Est-ce que tu veux venir habiter avec moi ?

— Oui.

— Tu es certaine ? Je ne veux pas te mettre de pression... Mais comme tu es toujours là et, qu'en plus, Sam est parti...

— Oui, je veux venir habiter avec toi. Ne le dis juste pas à la Marie-Louise du passé, elle me jugerait d'aller habiter avec mon chum aussi rapidement !

Il rit. Comme il est beau quand il rit !

— Promis, je garde le secret. On aura donc un autre déménagement à faire en fin de semaine prochaine ?

— J'imagine que oui.

J'appréhende un peu l'annonce à mon père. Je sais que ma mère est à l'aise avec l'idée, mais je ne sais pas trop ce que mon père en pense. Nous rentrons dans le condo qui paraît bien vide sans Samuel. Même s'il n'y habitait plus vraiment déjà, l'officialisation de son déménagement laisse un vide. Mathieu ne le dit pas, mais je pense qu'il ressent un peu la même chose. Ça semble être le propre de chaque nouvelle

étape : même si on est excité par le changement, une part de nous est nostalgique et aurait aimé que les choses ne bougent pas.

Nous nous effondrons l'un contre l'autre dans le lit de Mathieu, notre lit devrais-je dire, et je ne pourrais être plus heureuse qu'à cet instant.



À six heures, le lendemain, le réveille-matin nous tire du sommeil. Comme je travaille au café un peu plus tard, je n'accompagne pas Mathieu pour sa course matinale. Il rentre environ une heure après, couvert de sueur.

— Madame Archambault-Girard, vous êtes attendue dans la douche.

Il me confisque la douillette.

— Celle-ci vous sera rendue lorsque vous aurez gagné la salle de bain, allez hop ! Au pas de course !

Même si je suis frigorifiée et que j'aurais dormi encore, je ris de bon cœur. Je le retrouve donc dans la douche, où nous partageons un moment digne d'un film (une comédie romantique, et non un film érotique !). Je me prépare ensuite pour aller travailler au café. Je texte ma mère pour lui demander si Mathieu peut venir souper à la maison ce soir, ce à quoi elle répond bien évidemment par l'affirmative. Je réalise alors que je n'ai pas encore rencontré les parents de mon chum et je ne sais pas si ça me dérange ou non. C'est bizarre que je sois sur le point de déménager avec un gars dont je ne connais pas les

parents, non ? Sais-je seulement leur nom ? J'ai beau repasser nos conversations dans ma tête, je ne me rappelle pas qu'il en ait fait mention...

La journée est occupée au café. J'ai retrouvé mon talent pour les *arts latté* et je vois quelques clients prendre des photos de leur tasse. À notre époque, c'est clairement un signe de satisfaction que de se retrouver dans une *story* sur Instagram avec #dimanchetranquille.

Mathieu me rejoint à la maison après avoir donné son cours de CrossFit au gym. Il prétend avoir aperçu Sarah, la *one night* de Samuel, entrer lorsqu'il partait. Nous devons questionner notre ami à ce sujet ! C'est une bonne nouvelle et un retour à la normale que je n'espérais pas avant un bon moment entre nous trois.

Même si je suis excitée d'annoncer à mes parents que je vais habiter chez mon chum, le fait que je n'aie pas encore rencontré ses parents m'agace tout à coup. Jusqu'à présent, ça ne m'avait pas vraiment effleuré l'esprit... Mais maintenant, plus j'y pense, plus je trouve étrange d'aller habiter avec lui sans même avoir rencontré ses parents !

Le souper se déroule bien. Ma mère est très heureuse d'accueillir la nouvelle, mon frère parle déjà de ses projets pour ma chambre et mon père, moins expressif, semble content pour nous. Il ne commente pas trop, sauf pour demander le moment où nous avons prévu apporter toutes mes affaires chez lui, moment que nous avons fixé à la fin de semaine prochaine. Il nous assure qu'il sera présent, que c'est le travail d'un père d'aider au déménagement de sa fille. Marc

Girard est un homme de peu de mots, mais je pense que c'est sa façon de nous dire qu'il nous donne sa bénédiction. Il a peut-être un pincement au cœur de voir sa grande fille aller habiter avec son premier vrai chum, mais il n'en laisse rien paraître.

Après le souper, nous retournons au condo. Il ne reste que deux jours d'école pour les élèves. Je ne sais même pas si je serai appelée à remplacer. J'ai peut-être déjà fait mon dernier remplacement sans le savoir. J'aimerais bien ne pas avoir fini l'année avec une (presque) disparition d'élève! Je me couche donc en croisant les doigts de pouvoir terminer l'année avec une belle suppléance le lendemain.

27

Le dernier jour

Le lendemain matin, je vais courir avec Mathieu et j'attends un appel qui ne vient finalement jamais. Mon chum part travailler. J'en profite pour relaxer un peu et lire le dernier roman de Simon Boulerice.

En après-midi, je retourne chez mes parents pour commencer à faire mes boîtes en vue du déménagement. Je me rends compte que plusieurs boîtes n'ont même pas été défaites depuis mon retour de Québec, notamment beaucoup de livres et d'articles de cuisine. Je pourrais regarnir les armoires de Mathieu qui, même si elles sont bien remplies, ne contiennent que de la vaisselle dépareillée.

En fin de journée, une secrétaire m'appelle pour me proposer de remplacer le lendemain, pour la dernière journée de l'année. Je remplace nul autre que Jolianne Jolicœur à l'école de mon chum ! Apparemment, c'est elle qui a demandé que je la remplace... La hache de guerre est donc vraiment enterrée.

Le soir, Mathieu m'explique qu'une journée à l'extérieur est prévue pour la dernière journée de cours. Jolianne sera absente, car il y a de la mortalité dans sa famille proche. Il était impossible pour elle d'être présente, même si ça lui brisait le cœur. Il lui a suggéré de demander que je la remplace, ce qu'elle a accepté.

Nous nous couchons tôt, Mathieu affirme que nous aurons besoin de toute notre énergie, car la dernière journée d'école est toujours pleine de fébrilité, d'excitation et d'émotions pour les élèves.



Mathieu ayant éteint son réveil en raison de la grosse journée qui nous attend, nous nous levons seulement vers sept heures. Nous prenons le temps de boire un café ensemble et de discuter avant de nous habiller pour aller travailler. Nous montons dans la même voiture, ce serait inutile de nous y rendre séparément.

J'arrive à l'école et la secrétaire m'indique la classe de Jolianne, dont je connais déjà l'emplacement. Elle m'a laissé un mot sur son bureau pour me remercier de la remplacer ainsi que l'horaire de la journée. Elle a déjà dit au revoir à ses élèves la veille, ils savent donc que ce sera une suppléante aujourd'hui. Elle m'a même vantée comme étant la meilleure suppléante du monde pour calmer l'anxiété et la tristesse des élèves qui étaient désespérés à l'idée de ne pas avoir leur enseignante régulière pour la journée.

Les élèves arrivent en classe. Parmi les privilèges du jour, ils avaient le droit d'apporter un jouet de la maison. Ils arrivent les bras chargés de plein de choses : des ballons, des cartables de cartes Pokémon, des *Pollypockets* (je ne savais même pas que ça existait encore!)... Il y a même un élève qui entre en classe avec un bâton de baseball en aluminium. À son grand désespoir, je lui demande de le laisser à son crochet : je vois déjà les problèmes éventuels que ce genre de «jouets» pourraient causer en classe. J'ose croire qu'il a choisi cet objet sans que ses parents le voient, et je remets un peu en doute le jugement de ces derniers s'ils l'ont vu le prendre.

Je me présente donc aux élèves et leur explique le plan : jeux libres le matin et jeux extérieurs en après-midi. Ceux qui n'ont pas vidé complètement leur bureau ou leur casier doivent absolument ramasser tout ce qui reste pour l'apporter à la maison. La plupart des bureaux ont déjà été empilés dans le fond de la classe pour permettre au concierge de cirer le plancher pendant l'été. Ce qui restait du contenu des pupitres a été mis sur une étagère à l'avant de la classe avec le nom de chaque élève dessus.

L'avant-midi se déroule donc assez rapidement : les élèves s'amuse bien avec les jouets qu'ils ont apportés de la maison. Je dois en revanche faire la gestion des deux ordinateurs de la classe ; tous les élèves veulent aller jouer à des jeux sur le site *Miniclip*. Toutes les quinze minutes, j'effectue une rotation et les élèves doivent laisser leur place. Bien que cela amène quelques protestations, ils comprennent assez bien et

nous passons tous un bon moment. Ils oublient même leur déception de devoir passer leur journée avec moi et non avec Jolianne.

Lorsque l'heure du dîner arrive, je retrouve mon chum dans son gymnase. Il semble avoir sorti absolument tout le matériel qu'il possède et l'endroit est sens dessus dessous.

— Nous avons fait des jeux libres tout l'avant-midi. Les élèves avaient accès à tout ce qu'ils voulaient dans le matériel... Et leur cadeau de fin d'année était qu'ils n'avaient pas à ranger. On dirait qu'en regardant l'état de mon gymnase, je regrette un peu, maintenant.

— C'est vrai qu'on dirait qu'un ouragan est passé par ici. Je t'aiderai en fin de journée, si tu veux.

Nous sortons dîner à l'extérieur de l'école. La plupart des autres enseignants ont eu la même idée que nous et nous croisons beaucoup de profs que Mathieu connaît au restaurant près de l'école, dont madame Guylaine que j'ai déjà remplacée. Ces derniers nous invitent à leur table.

— Je vous présente Marie-Louise, ma blonde. Elle est enseignante aussi. Elle remplace Jolianne aujourd'hui. J'imagine que vous saviez que son parrain était décédé ?

Je pense faire bonne impression au cours du dîner, quelques-unes des enseignantes présentes disent qu'elles vont retenir mon nom pour la suppléance pour l'année à venir. C'est étrange de dîner avec les enseignantes de cette école lors de ma dernière journée de suppléance, alors que j'ai aussi dîné avec elles lors de ma toute première suppléance à vie. Je suis

plus détendue et plus naturelle que dans mes premiers jours, et je ne ressens pas le besoin de m'inventer une expérience que je n'ai pas. Je raconte même avoir prétendu être habituée à la suppléance lors de ma toute première journée dans leur école et tout le monde rit, se rappelant eux-mêmes leurs débuts.

Nous retournons tous à l'école, où les élèves peuvent jouer dehors tout l'après-midi. Certains ont apporté des patins à roulettes et des trottinettes. Vers quatorze heures, les enseignants distribuent des Mr. Freeze. Il en résulte beaucoup de mains collantes et de taches bleues ou mauves sur des t-shirts. Les élèves n'en reviennent pas de pouvoir manger une friandise comme celle-là à l'école et j'ai l'impression que ça constituera l'essentiel de ce qu'ils retiendront : la fois où j'ai mangé un Mr. Freeze à l'école.

La fin de la journée arrive rapidement. J'ai, je crois, attrapé un bon coup de soleil sur le visage en passant tout l'après-midi dehors sans protection. Je vais aider Mathieu à ranger son gymnase. Pour les enseignants réguliers, l'année n'est pas tout à fait terminée, car il reste quatre journées pédagogiques avant les vacances. Mais, pour moi, simple suppléante, l'année est bel et bien finie.

Nous terminons de ranger et je quitte l'école de Mathieu avec un sentiment de devoir accompli. J'ai vraiment l'impression d'avoir réussi quelque chose : j'ai survécu à ma première année de suppléance (OK, deux mois, mais ne nous enfarçons pas dans les détails). J'ai même plutôt aimé ça. Je dresse un bilan positif des deux derniers mois et je suis assez fière de moi. Il m'est arrivé quelques mésaventures, mais je suis certaine que j'arriverai à en rire dans les prochaines années.

Moi qui étais si anxieuse de commencer la suppléance, qui croyais ne jamais comprendre comment ça fonctionnait, qui craignais que les élèves ne m'écoutent pas (c'est vrai que c'est arrivé quelques fois, mais ç'a quand même bien été globalement), de ne pas arriver à m'habituer au rythme de la suppléance, à être appelée toujours à la dernière minute... J'ai surmonté toutes mes appréhensions.

En montant dans la voiture, mon chum me regarde et me lance :

— Pis, comment on se sent en vacances ?

— Très bien, soulagée un peu ! Mais je ne suis pas vraiment en vacances, je vais travailler au café tout l'été. Ça va quand même faire changement de connaître mon horaire un peu à l'avance !

— Je te comprends. Je vais travailler un peu au gym aussi, alors je ne serai pas complètement en vacances, mais ce sera certainement plus tranquille qu'ici.

Nous roulons jusqu'au condo, ou plutôt jusqu'à la maison, en faisant d'abord un arrêt pour acheter une bouteille de vin et de quoi préparer un barbecue à la boucherie. Mathieu cuisine (encore) pendant que je bois un verre. Il n'a pas terminé son année, mais il a lui aussi le cœur à la fête.

C'était sa première année complète avec un contrat, sans suppléance. Il est content du travail accompli. Il avait eu un contrat de trois mois l'année précédente qui l'avait aidé à prendre de l'expérience. Son contrat cette année devait se terminer au mois de mai, mais l'enseignante qu'il remplaçait

en congé de maternité a décidé de ne pas revenir avant l'autre année, il a donc eu une vraie année complète avec tout ce que ça comporte. L'an prochain, il accédera donc à la liste de priorité. Il est chanceux. Même si la liste de priorité ne te donne pas une garantie d'emploi (une garantie d'emploi est très longue à obtenir en enseignement...), ça te donne tout de même l'assurance que les ressources humaines devront t'appeler si un emploi est disponible, ce qui est un avantage considérable. Ce faisant, dès le début de l'année, Mathieu pourra parcourir la liste des contrats disponibles et en choisir un s'il en reste rendu à son nom. Sinon, les ressources humaines l'appelleront lorsque d'autres contrats seront disponibles en cours d'année.

Je suis pour ma part bien loin de la liste de priorité, n'ayant même pas eu mon premier contrat. Cependant, en voyant Mathieu y accéder quand même rapidement, ça me donne espoir pour les années à venir...

Il fait beau, nous passons donc la soirée sur la terrasse à boire du vin et à manger. Nous discutons longtemps. La scène est celle d'un film où différentes prises de vue sur les verres qui se vident et le vin dans la bouteille qui disparaît laissent comprendre que le temps passe. Il fait maintenant noir et le temps s'est refroidi, donc nous rentrons pour nous emmitoufler dans une couverture sur le divan et écouter un épisode de notre série.

Est-ce que nous serons toujours aussi bien ? Je ne sais pas, mais, si c'est le cas, je passerai ma vie avec lui facilement. Cette pensée me donne soudainement un petit vertige : est-ce que c'est comme ça qu'on « décide » que quelqu'un est l'homme

de notre vie ? Ou c'est au bout de notre vie, après avoir vécu toutes ces années avec la même personne, qu'on finit par se dire que ça devait être lui ?

Nous finissons par aller nous coucher. Mathieu travaille demain, lui. Je compte passer la journée chez mes parents à emballer différentes choses, dont mes vêtements, pour le déménagement. Je dois donc moi aussi être en forme, pas tant que ce sera exigeant, mais parce que je n'aime pas particulièrement faire des boîtes. En étant en forme, au moins, j'ose croire que ce sera un peu moins pénible.

28

Le déménagement (encore)

La fin de la semaine file rapidement pour tout le monde. Je passe la plupart de mon temps chez mes parents à ranger mes affaires et mes vêtements et à faire du tri. Tant qu'à déménager pour une deuxième fois en deux mois, aussi bien épurer mes possessions.

Dans cet esprit d'épuration, je décide donc de me départir de mes DVD et de la plupart de mes CD : j'écoute mes films et ma musique en ligne presque 100 % du temps, comme presque toute ma génération. Je me défais aussi de plusieurs livres achetés pour des cours universitaires : je garde les plus importants, ceux que je pense consulter à nouveau, mais donne les autres.

Au bout de l'exercice, j'ai mis de côté beaucoup de choses. Ceux qui déplaceront mes boîtes en seront certainement très contents. Le vendredi soir, je dors chez mes parents à travers mes boîtes. Ça me fait drôle de penser que c'est (peut-être) la dernière fois que j'y dormirai. Je n'avais jamais vraiment eu

ce sentiment lors de mon déménagement à Québec puisque je revenais souvent chez mes parents pour passer des fins de semaine ou les vacances d'été.



Samedi matin, à neuf heures, Mathieu fait son apparition. Cette fois, nous n'avons pas loué de camion : nous ferons plusieurs allers-retours entre la maison de mes parents et le condo, puisque ce n'est pas loin. La camionnette de mon père fera donc l'affaire, ainsi que nos voitures. Nous commençons donc à entasser les boîtes dans les véhicules de tout le monde. Même Jacob nous aide, et ce n'est pas rien pour lui d'être debout à neuf heures la première fin de semaine des vacances scolaires. Ça me fait penser qu'il devait vraiment avoir hâte que je parte.

Nous embarquons aussi mon lit qui ira dans l'ancienne chambre de Samuel. Après avoir bien attaché mon matelas dans sa camionnette, mon père vérifie les sangles qui retiennent le chargement avant de prendre place du côté conducteur. C'est un geste automatique de père qu'il pose pour la deuxième fois en à peine deux mois. La voiture de Mathieu étant pleine à craquer, je monte avec mon père. Nous devons revenir chercher mon divan orange, dont il était hors de question que je me débarrasse, lorsque nous aurons déchargé mon lit.

En arrivant chez Mathieu, je constate qu'une voiture que je ne connais pas est dans l'entrée. Mathieu a peut-être invité un

ami à l'aider. Ça ne peut pas être Samuel, il travaillait toute la journée et s'est excusé de ne pas pouvoir nous donner un coup de main.

Lorsque nous entrons dans le condo, Mathieu chargé de deux boîtes et moi chargée de rien du tout, nous tombons nez à nez avec une femme d'une cinquantaine d'années.

— Maman ?

— Allô, mon beau grand garçon ! J'ai entendu dire grâce à Facebook que tu avais une nouvelle copine et, comme tu ne m'appelles jamais, j'ai pensé venir la rencontrer moi-même.

Le ton est étrange et Mathieu semble irrité (le mot est faible) par la présence de sa mère. Je me demande s'il est vraiment content qu'elle soit là. Ils s'embrassent et Mathieu se tourne vers moi :

— Maman, je te présente Marie-Louise Archambault-Girard. C'est ma blonde. Et tu tombes sur une bonne journée, elle est justement en train de déménager ici.

La mère de Mathieu semble abasourdie pendant une seconde, puis reprend son ton étrange pour me serrer dans ses bras.

— Mais quelle belle nouvelle ! Très heureuse de faire ta connaissance, ma belle Marie-Louise !

Mathieu n'a pas l'air impressionné par la performance de sa mère qui fait semblant d'être heureuse et retourne chercher de nouvelles boîtes dans sa voiture. Je reste donc seule avec la mère de mon chum qui ne semble pas enchantée de faire ma connaissance.

— Je m'appelle Diane, mais tu peux m'appeler Didi. Tout le monde m'appelle Didi.

— Contente de vous rencontrer, Diane.

L'appeler par son prénom complet est ma façon passive-agressive de lui démontrer que je me rends compte que son ton sonne faux à mes oreilles. « Ma belle » prononcé par une inconnue sonne toujours condescendant. Mon père entre avec Mathieu et mon matelas, qu'ils descendent au sous-sol dans l'ancienne chambre de Samuel. Je sors pour entrer des boîtes et Diane, Didi, reste à l'intérieur. J'accroche mon chum au passage :

— C'est moi ou c'était bizarre, tantôt, avec ta mère ?

— Non, ce n'est pas toi. Je ne peux pas tout te raconter maintenant, mais je ne suis pas en très bons termes avec elle... C'est pour ça que je ne t'avais pas présenté mes parents encore, d'ailleurs.

Il va retrouver mon père à la camionnette pour déménager la base de lit. Je suis vraiment curieuse de comprendre ce qui se passe entre Mathieu et sa mère.

Il est tout près de midi déjà, je propose donc à tout le monde de commander de la pizza (un vrai déménagement comporte toujours de la pizza !) pour ravitailler les troupes. Jacob demande que je commande à un restaurant en particulier, la meilleure pizza selon lui, ce que je fais, car je suis une bonne grande sœur.

En attendant notre repas, nous continuons d'entrer les boîtes dans le condo et Diane continue de piétiner dans la cuisine. Elle ne propose pas son aide et ne parle à personne. Nous finissons rapidement de vider la voiture et la camionnette.

— Nous irons chercher le reste après avoir dîné et pris une bonne bière, conclut mon père. Qu'en dis-tu, mon gendre ?

Mon gendre ? Si je cherchais encore son approbation, la voilà. Mathieu acquiesce.

— Franchement, Marc, il est à peine midi. Et tu dois être en état de conduire, lui rappelle ma mère en lui faisant les gros yeux.

— M'as-tu vu la *shape*, Louise ? Tu sais que ça m'en prend pas mal plus qu'une pour être affecté !

Il rit en donnant un petit coup sur l'épaule de Mathieu. Les voici donc devenus les meilleurs amis du monde, on dirait. Ma mère se contente de froncer les sourcils, ce n'est pas un combat qu'elle gagnera.

La pizza arrive enfin. Étant polie, j'en propose une part à Diane.

— Non, ma belle Marie-Louise. Je fais un régime sans glucides, d'ailleurs, personne ne devrait manger une telle horreur. Mais moi aussi, à ton âge, je ne pensais pas à ça, la cellulite et les poignées d'amour... Tu verras.

Mathieu, visiblement très irrité par sa remarque, se sert une deuxième pointe en la regardant dans les yeux. J'ignore ce qui s'est passé entre sa mère et lui, mais, de toute évidence,

il l'a encore sur le cœur. Nous mangeons et, malgré Diane qui semble taper un peu sur les nerfs de tout le monde, le cœur est à la fête.

Ça fait déjà quelques heures qu'elle est présente. Elle tourne en rond, n'aide pas au déménagement et fait des commentaires sur la décoration du condo ou les objets que j'apporte qui ne vont pas avec le décor de son fils (décor qui est tellement épuré qu'on pourrait presque le qualifier d'inexistant).

Mon père, Jacob et Mathieu partent chercher mon précieux divan orange qui ira au sous-sol. J'imagine déjà les commentaires de Diane lorsqu'elle verra entrer cette monstruosité dans le condo. Ce n'est pas sa beauté qui m'importe, mais son histoire, et je me doute que Diane n'est pas le genre de femme à s'attarder à ce genre de détails.

Mathieu a fait de la place dans son garde-robe et dans sa commode pour que j'y place mes vêtements. J'entreprends aussi de mettre une partie de mes affaires dans la penderie de l'ancienne chambre de Samuel. Cette chambre sera de toute façon inhabitée, aussi bien rentabiliser l'espace.

Je commence aussi un tri de la vaisselle de Mathieu. Je ne jetterai rien sans permission, mais je pense que nous pourrions ranger certaines de ses possessions dans des boîtes pour y mettre ma vaisselle, qui est un peu moins disparate que la sienne. Je remarque que, tout comme Samuel, il possède une collection impressionnante de *bucks* à bière. Je crois que ces *bucks* ne seront pas sujets à être remisés, ce sont souvent des objets souvenirs et je peux comprendre l'attachement.

Mathieu, Jacob et mon père reviennent peu de temps après avec mon précieux divan orange qu'ils descendent aussitôt au sous-sol. Je vois au regard de Diane, toujours errante dans la cuisine et n'apportant aucune aide, qu'elle le trouve aussi laid que ce que j'avais prédit.

L'arrivée du divan clôt donc mon déménagement. Ma mère, mon père et Jacob viennent me saluer et je les remercie pour leur aide. Sur le chemin de la sortie, Jacob ne perd pas de temps.

— Est-ce que je vais pouvoir déménager dans la chambre de Marie ce soir ?

Il n'obtient aucune réponse et je souris en les regardant partir. Si ce n'était que de moi, il pourrait prendre ma chambre tout de suite, mais je sens que mes parents attendront avant de lui léguer mon espace.

Je me retourne pour constater que Diane est encore présente, toujours errante parmi mes boîtes. Mathieu me regarde d'un air qui laisse paraître toute son irritation.

— Bon, maman, je pense que Marie et moi allons faire notre souper bientôt et nous reposer. Tu peux y aller, maintenant.

— Tu n'oserais pas mettre ta maman dehors comme ça ? Tu ne m'invites pas à souper ?

— Non, j'ai vraiment envie de passer la soirée avec ma blonde.

— Tu es aussi bête que ton père quand tu t'y mets, Mathieu.

— Si tu le dis. Bonne soirée, maman, merci d'être passée.

Je comprends soudainement que les parents de mon chum sont divorcés et, de toute évidence, en mauvais termes. J'avoue que je n'avais jamais posé la question et Mathieu ne m'en avait jamais parlé. Diane vient me saluer avec deux becs sur les joues et enlace son garçon. Elle semble amère, même fâchée, mais se plie aux demandes de son fils et finit par quitter le condo.

— Je suis désolé pour ça. J'imagine que tu comprends mieux pourquoi je ne t'avais pas encore présenté mes parents.

— Ils sont divorcés, c'est ça ?

— Oui, et ç'a été assez horrible. Ma mère a trompé mon père pendant des années avec mon *coach* de soccer. Il l'a appris au bout de plusieurs années, et moi, j'ai arrêté de jouer au soccer à cause de ça. Je lui en veux vraiment beaucoup. Mon père est correct, mais on ne se voit pas souvent parce qu'il n'habite plus en région. Ma mère n'est pas une bonne personne, même si je sais que je ne devrais pas dire ça de la femme qui m'a élevé. Je ne tiens pas particulièrement à l'avoir dans ma vie et, moins je la côtoie, mieux je me porte. Un psychologue très penché sur l'approche freudienne ferait certainement des liens entre ma mère et mon besoin de m'engager rapidement avec toi...

Ce qu'il m'apprend me laisse sans mots. J'avais bien senti que sa relation avec sa mère ne semblait pas optimale, mais je ne pensais pas qu'il n'avait tout simplement pas envie de la voir. J'ai tellement une bonne relation avec mes parents, j'oublie que ce n'est pas toujours le cas pour tout le monde.

— J'ai l'impression que j'aurais dû te poser la question plus tôt par rapport à tes parents. Je me sens mal.

— Tu n'as pas à être mal, j'ai eu plein d'occasions de t'en parler, mais j'ai préféré détourner le sujet. Je n'aime pas en parler et je ne suis pas particulièrement fier de la façon dont je me comporte avec elle, mais je ne suis tout simplement pas capable de passer par-dessus ce qu'elle a fait à mon père et à notre famille. Je suis content que ta famille soit normale. Je suis bon avec les parents des autres, j'imagine que j'essaie de compenser la relation que j'ai avec les miens.

Il me raconte tout ce qui s'est passé entre ses parents. Ça dure des heures. Nous défaisons des boîtes, trions ses possessions et les miennes, faisons notre premier souper ensemble comme « colocataire » (un tartare de bœuf pour rappeler notre première soirée à la microbrasserie), buvons du vin et, pendant tout ce temps, il continue. J'ai l'impression que mon chum n'a pas souvent eu l'occasion de faire le récit de tout ça et que m'en parler lui fait du bien. Je le laisse donc se confier et je pose quelques questions au fil de son récit. Au bout de son histoire, il finit par me dire :

— Je pense que je ne parle même pas autant dans une semaine d'enseignement que dans les trois dernières heures. Je m'excuse pour ça, c'est intense, mon affaire.

— Ben non, je suis contente que tu me racontes tout ça. Ça m'aide à mieux te comprendre. Ça explique ton intensité par rapport à notre relation.

Nous descendons ensuite les dernières boîtes qui traînent au sous-sol. Je les rangerai plus tard. J'aperçois mon divan orange. Je ne peux m'empêcher d'aller m'y asseoir.

Il y a à peine deux mois, j'étais sur ce même divan avec Roxanne, le soir de notre bal. J'avais du mal à entrevoir la suite pour moi. Je retournais chez mes parents avec l'idée de commencer la suppléance, sans savoir à quoi m'attendre. Je n'avais plus d'amis dans la région, encore moins un chum sur qui m'appuyer dans mes moments de doute.

En deux mois, j'ai appris à faire de la suppléance. J'ai vécu ma première fin d'année comme enseignante, même si je n'avais pas mon groupe à moi. J'espère, en fait je souhaite de tout mon cœur, avoir un groupe à moi l'an prochain et vivre ma première vraie expérience d'enseignement.

J'ai renoué avec certains de mes anciens amis et j'ai connu plein de nouvelles personnes. Je me suis refait un cercle d'amis dans ma région, tout en réussissant à maintenir mon amitié si chère avec Roxanne. J'ai rencontré Mathieu et je suis tombée amoureuse. Même si, au passage, ça écorché Samuel, j'ai vraiment l'impression que Mathieu sera dans ma vie pour un long moment, peut-être même pour toujours, quoique évoquer cette possibilité me donne un peu le vertige. Est-ce que *the fear of missing out* finit par disparaître un jour ?

J'ai déménagé avec mon chum aujourd'hui et j'ai l'impression que cette étape clôt le chapitre incertain qui s'était ouvert lorsque j'ai obtenu mon diplôme il y a deux mois. Mes parents disaient que je retournais chez eux le temps « que les choses

se placent pour moi». J'ignorais à ce moment quelles étaient ces « choses », mais je suis assez certaine qu'elles se sont toutes placées.

Mon chum descend les dernières boîtes et me voit assise, pensive, sur mon divan orange. Il vient s'asseoir à côté de moi et me demande si je veux un dernier verre avant d'aller me coucher.

— Connaitrais-tu la recette du Banana cocktail à la Roxanne, par hasard ?

Remerciements

La parution de ce roman représente un rêve qui devient réalité pour moi, et des remerciements sont, en ce sens, essentiels.

Je tiens à remercier mes deux filles, Jeanne et Adélaïde. Jeanne, c'est enceinte de toi que j'ai entrepris l'écriture de ce roman, sans savoir que je finirais par le publier. Adélaïde, c'est lorsque tu te cachais dans mon ventre que je l'ai terminé et que j'ai commencé à croire que j'avais écrit quelque chose d'assez bien pour être lu. Les temps d'arrêt qu'ont représentés mes congés de maternité m'auront permis de voir mon rêve d'être publiée se concrétiser.

Merci aussi à mon chum pour son soutien indéfectible dans mes moments de doute et d'angoisse. Tu n'auras plus le choix de lire mon roman maintenant qu'il est bien réel !

Merci à ma maman et à mon papa, mais tout particulièrement à ce dernier qui croit en moi davantage que moi-même depuis toujours.

Merci à ma petite sœur, pas si petite que ça, qui a vécu chaque étape du processus avec autant d'enthousiasme que moi-même.

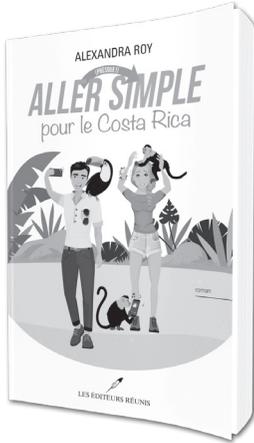
Merci, Andréanne, d'avoir été ma première lectrice, celle qui m'a convaincue que mon manuscrit pouvait être publié. Je ne suis pas certaine que j'aurais eu l'audace d'y croire vraiment sans toi. Une amie comme toi vaut cher dans la vie d'une fille pleine de doutes comme moi.

Merci à celles et ceux à qui j'ai posé des questions au fil des mois, à qui j'ai confié mes doutes et à qui j'ai fait part de mon excitation. Vous avez tous contribué à la parution de mon roman et j'espère que vous vous reconnaîtrez.

Finalement, merci à toutes les personnes qui me liront. Vous permettez à la petite fille qui voulait être « écrivaine » de réaliser son rêve !

Encore plus chez Les Éditeurs réunis

Vous avez aimé *Amour, suppléance et autres catastrophes*?
Vous apprécierez sûrement les titres suivants :



Aller (presque!) simple pour le Costa Rica

Alexandra Roy

Critique hôtelière pour un magazine de tourisme de luxe, Alexia Roberge, trente-quatre ans, aspire à trouver l'homme de sa vie. Désillusionnée après deux cuisants échecs amoureux, elle décide de changer d'air en s'envolant vers le Costa Rica, où elle donnera un coup de main à sa meilleure amie qui désire y organiser une retraite de yoga.

En chemin, elle a la mauvaise surprise de croiser « ouragan Samuel », un tombeur rencontré à l'université et de qui elle a jadis été éprise, mais qu'elle aurait préféré ne jamais revoir. Surtout que l'arrogant charmeur vient de se fiancer à une superbe femme de l'endroit et qu'il est sur le point de décrocher LE poste d'envoyé spécial qu'elle convoite. Horreur !

Frustrée d'être témoin de ses succès alors qu'elle jongle avec les déboires qui semblent se multiplier, la voyageuse tentera par tous les moyens de le discréditer aux yeux de leur employeur... et de lui faire regretter son existence parfaite.

Alexia aura-t-elle enfin raison de son rival, ou le soleil continuera-t-il de brûler de tous ses feux pour Samuel ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.



Le retour à la terre de Marie-Ève Casgrain

Martine Labonté-Chartrand

Confinée dans son condo montréalais, Marie-Ève Casgrain se morfond. Inutile de chercher longtemps la raison de son désœuvrement: ses journées manquent de piquant. Lorsque sa mère lui parle d'une ferme des Cantons-de-l'Est, appartenant à une vieille amie de la famille et qui s'avère vacante, la jeune trentenaire se sent tout de suite interpellée. Pourquoi ne pas aller s'établir là-bas et s'occuper elle-même de ce petit domaine champêtre ?

Dès qu'elle foule le sol de la campagne, elle se trouve exposée à de nouveaux visages. Certains sont sympathiques, comme Albert, son charmant voisin, un éleveur de lamas, ou Liam, un enseignant qu'elle voit souvent faire son jogging. Mais d'autres le sont moins. C'est le cas de Destinée, une viticultrice réputée de la région, déterminée à s'emparer de la propriété où Marie-Ève vient de s'installer.

Entre ses corvées quotidiennes, sa chèvre rebelle et ses efforts pour conserver son havre de paix, la fermière en herbe ne saura plus où donner de la tête. Elle découvrira vite que le retour à la terre n'a rien de la vision idyllique qu'elle s'en était forgée en écoutant la télé dans son logement en ville...

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.



Les diamants sont éternels... eux!

Marjorie D. Lafond

À trente-neuf ans, Dahlia Noël cherche encore le mari idéal, et son espoir de noces idylliques avant d'avoir soufflé ses quarante bougies s'évanouit un peu plus chaque jour. Le problème, aux dires de ses copines Florence et Luisa, c'est que ses critères sont beaucoup trop élevés. L'homme séduisant, ambitieux et cultivé qui lui achètera le diamant de ses rêves ne semble effectivement pas de ce monde ! Serait-elle destinée à une vie de célibat ? Vaudrait-il mieux accepter la réalité en face ?

Quand Dahlia apprend que son grand-père, qui lui a transmis sa passion pour la joaillerie, lui a laissé un héritage important, elle se rend compte qu'elle aurait les moyens de s'offrir un mariage à la hauteur de ses aspirations... même si elle n'a toujours pas trouvé la perle rare ! Le plan ? Dénicher une robe et une bague sublimes, réserver un lieu de célébration à couper le souffle et, évidemment, louer les services du plus beau mâle d'apparat pour jouer le parfait époux le temps d'une soirée.

Mais au-delà de toute la richesse qui l'entoure à présent, pourquoi la nouvelle héritière refuse-t-elle de voir le diamant brut tout juste devant elle ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.

Marie-Louise avait tout planifié : dès qu'elle aurait terminé son programme universitaire en enseignement, elle dénicherait un bon emploi, s'achèterait une maison, se marierait et aurait beaucoup d'enfants. Mais, au lendemain de son bal de fin d'études, elle fait le triste constat que rien ne semble vouloir aller comme prévu. À croire qu'elle n'a pas bien lu le manuel d'instructions de la vie d'adulte !

Après quatre années en appart pour suivre ses cours à Québec, la voilà obligée de retourner habiter chez ses parents au Saguenay, où elle se sent seule au monde. Tout ce qui l'attend, c'est un appel de la centrale de suppléance quelques matins par semaine... et les nombreuses incertitudes et déceptions qui viennent avec son nouveau statut de « grande personne ».

Arrivera-t-elle à conjuguer le boulot et les rencontres alors qu'elle affronte chaque jour des groupes d'élèves différents – et souvent problématiques ? Sans savoir ce que l'avenir lui réserve, elle n'aura d'autre choix que de foncer dans ce nouveau chapitre de sa vie en zigzaguant entre toutes les catastrophes qui l'attendent sur son passage !



Andrée-Anne G. Dufour a toujours voulu devenir enseignante. Elle s'inspire de sa propre expérience de suppléance pour mettre en lumière ici le difficile (et parfois pénible !) saut dans le monde du travail.

